

DNT

XIX

567

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA  
JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉ

PAR MGR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

---

2<sup>e</sup> SÉRIE IN-8<sup>o</sup>

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

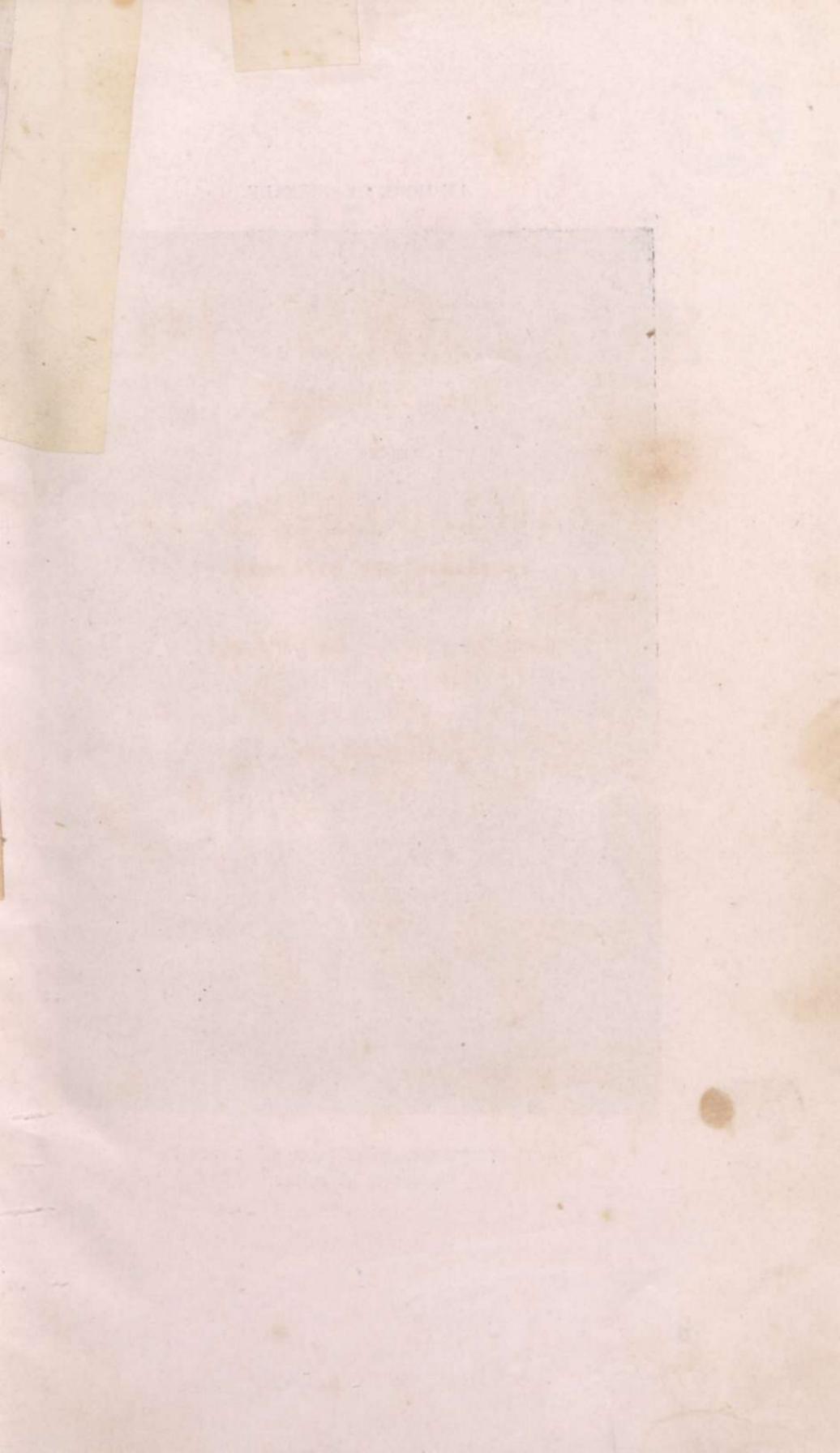
JEUNESSE CHRÉTIENNE

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

—

PAR M. L'ABBÉ J. B. LAFITTE

DE LA





Zegri aperçut une ombre qui se glissa vers lui  
à travers les ruines.

R. 41.624



LE MORE  
DE GRENADE

PAR  
HENRI GUENOT



TOURS  
ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

—  
1866

LE MORE

DE GRENADE

LE MORE



LE MORE

LE MORE

# LE MORE DE GRENADE

---

## I

### LE MÉDEGIN DE BADAJOZ

Quel spectacle pour l'œil ému de Mohammed-Hassan, le célèbre médecin de la tribu des Fareïtes, lorsque, le 15 mai 1499, il se présenta devant Grenade, autrefois le siège de la puissance arabe ! Le soleil, à son déclin, illuminait de ses rayons d'or et de pourpre les sommets éternellement neigeux de la sierra, qu'on eût crûe à un quart d'heure de la ville, tandis qu'elle en était distante de plusieurs lieues.

Entre la grande cité et ces chaînes lointaines de montagnes, à travers de vertes campagnes émaillées de fleurs, se déroulait comme un long serpent d'argent le Xénil, délicieuse rivière chantée maintes fois par les poètes mores. Des bois de grenadiers, d'orangers, de mûriers, couvraient ses bords et embaumaient l'atmosphère.

Plus près des murailles coulait le Daro, qui pénétrait dans la ville parmi de riants bosquets, rafraîchis continuellement par des ruisseaux limpides. L'air qu'on respirait en ces lieux enchantés était saturé des parfums qui s'exhalaient de la vallée et des innombrables jardins.

Grenade, entourée comme d'une ceinture d'émeraude, diaprée des couleurs les plus éclatantes, apparaissait assise sur le penchant de deux collines. Son enceinte, de quatre lieues de circuit, était formée par des murs de structure uniforme, entrecoupés de mille trente tours crénelées, qui servaient d'ornement autant que de défense.

Hassan, arrivé devant la vieille capitale des rois mores, se prosterna, et embrassa la terre de ses aïeux. Mais à la vue de la croix du Christ, qui resplendissait triomphante sur les tours de la ville et sur la grande mosquée convertie en église, il laissa couler ses larmes, et de profonds soupirs s'échappèrent de sa poitrine.

« Quelle douleur et quelle misère ! murmura-t-il en se tournant vers son guide, qui le contemplait, nonchalamment penché sur le col de sa monture. Azeri-Kolo, c'est la première fois que j'aperçois l'étendard maudit des chrétiens flotter sur nos monuments. Comment avez-vous pu souffrir de semblables humiliations ?

— Dieu l'a voulu ! répondit avec la résignation du fatalisme Azeri-Kolo.

— Ah! Grenade, Grenade! reprit Hassan en se lamentant, où est ton ancien éclat? Que sont devenus tes coupoles d'or, tes brillants édifices, tes glorieuses cavalcades, tes quatre cent mille habitants? Comme tu es abaissée maintenant que le croissant ne surmonte plus tes minarets, et que les fils du prophète ont cessé de commander dans ton enceinte!

— Vous avez visité cette ville, Sidi? demanda le guide avec quelque curiosité.

— Deux fois seulement, aux jours heureux de ma jeunesse; mais j'en ai gardé fidèlement le souvenir. Aujourd'hui, après plus de cinquante années d'absence, je me rappelle les magnificences dont je fus témoin dans la royale cité de mes pères. Elle était alors à l'apogée de sa fortune. J'ai entendu raconter depuis les funestes événements qui s'y sont accomplis.

— Tout n'a pas péri sous la main du vainqueur, observa Kolo.

— Tu sais quelles merveilles sont encore debout?

— Oui; et je puis vous les décrire, si vous le désirez.

— Je ne demande pas mieux : tout ce qui touche la ville illustre qu'embellirent nos rois à l'envi pendant trois cents ans m'intéresse puissamment. »

Azeri descendit de cheval, et se plaça près

d'Hassan, qui s'était assis sur le sommet de la colline. Le guide commença en ces termes :

« D'ici vous embrassez d'un coup d'œil les quatre principaux quartiers de la cité. Le plus rapproché porte le nom de Grenade; là-bas vous voyez Antequerrula, où s'établirent d'abord les Mores, nos ancêtres, venus d'Antequerra; à gauche s'élève l'Albaïcin; à droite, l'Alhambra, construit par Mohammed-Alamar, pour servir de palais aux rois en même temps que de citadelle. Il n'y avait pas en Europe d'édifice plus beau ni mieux fortifié. Son fondateur y dépensa des trésors fabuleux, et ses contemporains crurent qu'il possédait le secret de faire de l'or.

— Qui réside aujourd'hui dans ce palais? s'enquit le vieillard.

— Les gouverneurs établis par les rois d'Aragon et de Castille.

— O honte! soupira Hassan.

— Regardez encore, Sidi, reprit Azeri, et contemplez la grande mosquée, devenue un temple infidèle. Elle est entourée du palais de Mohammed-el-Zagal, l'oncle de notre dernier prince, et de ceux des Abencerrages et des Obermanlis, tous abandonnés en ce moment ou occupés par nos conquérants.

— Assez! assez! s'écria le More; fais-moi grâce du reste; ces choses sont trop pénibles à entendre. »

Le guide se tut.

« Un mot encore cependant, ajouta Hassan ; dis-moi, Zegri a-t-il conservé dans Grenade la demeure de ses pères ?

— On lui a laissé son palais et presque tous ses biens.

— A quel prix ? le sais-tu ?

— Je n'ignore rien de ce qui le concerne.

— Peut-être s'est-il soumis honteusement au vainqueur ?

— Sidi, ne flétrissez point Zegri de vos soupçons ; il n'a pas dégénéré de ses illustres aïeux.

— Comment se fait-il qu'il ait obtenu des faveurs refusées à tant d'autres ?

— Après avoir défendu vaillamment la cité, il a revendiqué les bénéfices du traité conclu lors de la reddition de Grenade. L'acte de soumission portait que les vaincus seraient libres de rester dans leur patrie, à la condition de se tenir en repos et d'obéir aux lois.

— Néanmoins, dit Hassan, tous les principaux musulmans ont été expulsés.

— Il est vrai ; mais, il est juste de le rappeler, la plupart avaient violé la foi jurée, soit en fomentant des troubles, soit en transgressant les lois. Zegri, sans qu'on explique bien les motifs de sa conduite, a vécu loin des affaires et des intrigues.

— Je te remercie de ces détails, fit le médecin more en se levant. Kolo, remontons à cheval,

continuons notre voyage, et pénétrons dans la ville. »

Les deux voyageurs, s'étant remis en selle, descendirent paisiblement jusqu'aux portes de Grenade, où ils furent arrêtés par les soldats de garde. Le capitaine de service s'avança, et demanda à Hassan :

« Qui êtes-vous ?

— Je me nomme Mohammed-Hassan, répondit le More.

— D'où venez-vous ?

— De l'Estramadure.

— Avez-vous un passe-port ?

— Oui ; voici celui que m'a délivré l'alcade de Badajoz. »

L'officier prit le parchemin que lui tendait l'étranger, le parcourut, et ajouta :

« Vous êtes médecin, senor ?

— J'exerce, en effet, cette profession.

— Elle est des plus honorables, et mérite tous nos égards. Vous pouvez entrer dans la ville, vous et votre guide, que je connais. »

Le More mit la main sur son cœur en signe de remerciement, et franchit le seuil avec Azeri. Les deux musulmans se trouvaient dans le quartier d'Antequerrula, le plus ancien de tous, et composé de petites maisons d'étrange architecture.

Les hommes de l'art ont longuement discuté sur le mérite des constructions arabes et les connais-

sances architecturales des conquérants sarrasins. Les uns ont vanté les Mores comme très-versés dans la science des monuments; les autres ont accusé leur profonde ignorance.

Quoi qu'il en soit, s'il faut en juger par les traces qui nous restent de la domination musulmane, dont cinq ou six édifices, l'Alhambra de Grenade, le Zhéra de Cordoue, et quelques autres palais en Égypte et en Asie, dus encore peut-être à l'inspiration étrangère, les Arabes n'ont rien laissé de remarquable; ils ont même détruit beaucoup de belles choses.

Toujours est-il que si l'Alhambra méritait sa réputation, Grenade était au-dessous des descriptions dues à l'imagination des écrivains mores. Il était difficile de voir une ville plus mal bâtie. Ses rues, très-étroites, ne se conservaient propres que grâce à leur forte pente; ses maisons élevées, tout en bois, renfermaient une multitude de logements incommodés, et n'offraient rien d'agréable à la vue.

Il est vrai que l'incomparable beauté des aspects, la perpétuelle sérénité du ciel, la douceur du climat, rachetaient ces inconvénients dans un pays où les habitants passent une partie de leur vie sur les terrasses des maisons.

Enfin, pour terminer par un dernier trait, les mosquées de Grenade, monuments informes et sans grâce, accusaient l'absence complète de l'art. La plus grande, jusqu'à sa transformation en église

par Ferdinand et Isabelle, était lourde, écrasée, et choquait par le défaut de proportions.

Mohammed-Hassan s'avancait par les rues sans se préoccuper de ces détails. Ému, rêveur, il baissait les yeux et gardait le silence. Il passa devant le cimetière musulman, vaste champ coupé d'allées nombreuses, et divisé en bosquets d'arbres funéraires et odoriférants.

Les trépassés de la populeuse cité reposaient au milieu de cette verdure. La paix régnait en ces lieux lugubres. Des troupes de colombes et d'autres oiseaux habitaient ces bosquets consacrés au sommeil de la mort.

On commençait à enclore ce territoire funèbre et à le transformer en cimetière chrétien : déjà des croix se dressaient çà et là.

Azeri-Kolo tira son compagnon de sa méditation pour lui faire remarquer cette partie de la ville. Hassan tressaillit à la vue de ce champ de la mort. Il s'arrêta brusquement, et dit :

« Est-ce le cimetière d'Antequerrula ?

— Précisément.

— En ce cas, c'est ici que dorment mes ancêtres, » reprit le vieillard avec tristesse.

Il se préparait à entrer, quand il aperçut les croix ; il s'éloigna aussitôt en détournant ses regards.

« Descendez-vous donc, Sidi, de l'une des vieilles familles de ce quartier ? demanda le guide.

— Mon aïeul a vu le jour en cette partie de la ville.

— Quoi ! tireriez-vous votre origine de ces Hassan-el-Abulmedar qui obtinrent tant de célébrité par leur habileté dans l'art de guérir les maladies, et dont la renommée subsiste encore de nos jours ?

— J'appartiens, en effet, à leur illustre race ; j'ai recueilli pieusement les traditions et les secrets qu'ils m'ont transmis.

— Vous avez reçu, Sidi, un noble héritage. Les connaissances médicales ont toujours été en grand honneur dans notre nation. Les plus vaillants guerriers ne rougissaient point d'allier la science de soulager les maux de leurs frères à celle des armes.

— Tu dis vrai.

— Pourquoi votre famille a-t-elle abandonné Grenade, où son nom fut toujours si révééré ?

— La faute en est à cette ville même. Un de vos princes persécuta mes ancêtres et les bannit de ses États. Ils se réfugièrent au royaume de Badajoz, où ils reçurent une généreuse hospitalité. Ils sont demeurés en cette noble cité, conquise depuis par les armes chrétiennes.

— Je crois me rappeler quelques traits de l'histoire que vous indiquez.

— Un roi de Grenade, poursuivit Hassan, se débarrassa par le poison d'un frère qui lui portait

ombrage, et imputa cette mort à mon aïeul, qui avait soigné ce prince infortuné pendant sa courte maladie. Mon aïeul périt avec son fils aîné, et ses autres enfants partirent pour l'exil. »

Ce récit intéressait Kolo, qui se préparait à adresser de nouvelles questions au médecin more; mais celui-ci ne lui en laissa pas le temps. Il lui désigna du geste un musulman, âgé de quarante ans environ, qui passait. Ce personnage, vêtu d'une robe de feutre blanc, chaussé de sandales retenues par des courroies, et la tête coiffée d'un léger turban de cordes, marchait d'un air grave et recueilli; ses lèvres marmottaient une formule inintelligible, tandis que ses doigts égrenaient un chapelet d'ambre à quatre-vingt-dix-neuf grains recueillis près de la Mecque.

« Quel est cet homme ? demanda Hassan.

— Béni soit Allah ! répondit Azeri ; c'est Zulphi, le saint derviche de Grenade. Nous serons heureux, Sidi, pour l'avoir rencontré dès notre arrivée; car la protection d'Allah est sur lui.

— Voici cependant un homme qui paraît d'un autre avis que toi, fit observer le More en montrant du doigt un autre musulman qui croisa Zulphi, et jeta sur lui un regard de mépris.

— Celui-là est Ben-Zohra, le plus savant de nos morabites. Il n'aime pas Zulphi, chacun le sait; mais l'esprit du mal est puissant, et l'orgueil qu'engendre la science est indomptable. »

Hassan sourit, et ajouta :

« Le saint derviche ne semble pas à l'épreuve des atteintes de l'orgueil. Vois, Kolo, par quels regards haineux il répond aux dédains du vieillard à barbe blanche. Il a suffi de ces marques hostiles pour lui faire abandonner son chapelet et cesser ses prières. »

En effet, Zulphi, tout courroucé et le visage empourpré de colère, fit deux pas du côté de Ben-Zohra. Sans doute, si la rue eût été solitaire, ces deux hommes se fussent déchirés à belles dents ; mais comme ils n'étaient pas seuls, ils prirent le parti de s'éloigner, et ne tardèrent pas à disparaître chacun de leur côté.

Bientôt Mohammed-Hassan et Azeri-Kolo s'engagèrent dans une rue plus élégante et moins vieille que celles qu'ils venaient de parcourir. Le guide arrêta son cheval, et dit :

« J'avais promis, Sidi, de vous conduire dans le quartier nommé de Grenade ; nous y sommes.

— Je m'en félicite, et je te remercie.

— Je suis heureux de vous avoir été agréable.

— Avant de me quitter, indique-moi le palais de Zegri.

— Vous l'apercevez d'ici, sur la place à laquelle aboutit cette rue.

— Il suffit. »

Le médecin more récompensa généreusement Azeri-Kolo, et le congédia.

## II

### AMARA

Le soleil plongeait sous l'horizon quand Mohammed-Hassan déboucha sur la place où s'élevait la demeure de Zegri.

Si ce vaste édifice n'avait ni la grâce ni la légèreté qu'on se plaît généralement à prêter aux constructions moresques, il n'était pas néanmoins dépourvu de grandeur. Les pavillons, entremêlés de cours et de jardins peuplés de fontaines, d'arbres et de fleurs, offraient un coup d'œil varié, qui plaisait au premier abord.

Au moment où le médecin de Badajoz contemplait avec admiration cette habitation princière, une troupe nombreuse stationnait devant la principale entrée. Au premier plan apparaissaient une vingtaine de serviteurs noirs qui tenaient la bride de magnifiques coursiers couverts de longues housses flottantes lamées d'or et d'argent.

Derrière ces chevaux on en voyait d'autres de moindre prix, ainsi que des mules, destinées à de longs voyages dans les montagnes. Sur le dos de ces bêtes les palefreniers, sorte de métis dans les veines de qui se confondaient le sang more et le sang espagnol, chargeaient des provisions de toutes sortes.

Au delà de ces hommes et de ces chevaux se montrait un groupe plus brillant que les autres. Ceux qui le composaient portaient de riches turbans; des *albornoz* de soie fine, tout frangés d'or, flottaient élégamment sur leurs épaules; des vestes et des pantalons de couleur écarlate et également brodés d'or complétaient leur magnifique costume; de leur ceinture pendaient des cimeterres à la poignée enrichie de diamants d'un grand prix.

Hassan, ayant concentré toute son attention sur ce groupe, sembla reconnaître le personnage le plus important, celui que les autres entouraient de leurs hommages.

« Ou je me trompe fort, se dit le médecin, ou Zegri est là sous mes yeux. »

Et, tout en murmurant ces paroles, il se dirigea vers les cavaliers que nous venons de dépeindre.

Mohammed-Hassan avait vu dans sa vie une fois seulement le prince Zegri, alors qu'il sortait de l'enfance. Les traits de l'illustre More avaient changé sans doute; mais tous les musulmans d'Es-

pagne connaissaient le portrait et les belles actions de Zegri, et nul d'entre eux ne le confondait avec un autre.

C'était, disent les annales du temps, un homme grand, bien fait, spirituel, de visage mâle et avenant, de manières élégantes, douces et affables. On n'ignorait pas que ce personnage si renommé descendait en ligne directe d'Aben-Hamar, roi de Grenade, si célèbre parmi les siens. Quelques-uns même faisaient remonter l'origine de Zegri jusqu'à la famille des Barmécides.

Quoi qu'il en fût, Zegri était le dernier rejeton de la maison d'Aben-Hamar; tout ce qui restait dans Grenade d'alliés de cette race, autrefois souveraine, le reconnaissait pour chef.

Son crédit parmi les Mores répondait à l'illustration de sa naissance. Il possédait de brillantes qualités; mais il était renommé surtout pour sa valeur, dont il avait jadis donné des preuves éclatantes.

Le médecin de Badajoz ne se recommandait guère par la richesse de sa mise. Vêtu d'un habit modeste, portant suspendu à sa ceinture un sac rempli de plantes médicinales, son air ni son costume ne prévenaient en sa faveur. Aussi eut-il quelque peine à se frayer un passage à travers la foule obstruant l'entrée du palais.

Mais Zegri, toujours accessible aux musulmans, n'eut pas plutôt remarqué le nouveau venu, qu'il

ordonna de lui faire place, et s'avança lui-même à sa rencontre.

A peine l'eut-il envisagé, qu'un rayon de joie illumina ses traits attristés, et il s'écria :

« Mohammed-Hassan, sois le bienvenu ! »

En même temps il lui ouvrit les bras, et l'embrassa avec effusion.

« Que j'ai de joie de te voir ! répétait-il ; qu'Allah et le prophète te récompensent !

— Pouvais-je faire autrement que de me rendre à vos vœux, illustre prince ? » répondit le médecin.

Pendant que ces paroles s'échangeaient, les Mores qui entouraient les interlocuteurs regardaient Hassan avec un respect mêlé d'étonnement.

« Quoi ! murmuraient les uns en considérant l'extérieur si simple du visiteur, c'est là le fameux médecin de Badajoz, le docteur renommé des Fareïtes, l'homme inspiré d'Allah qui guérit les maladies les plus opiniâtres, et dont la réputation a volé au delà des mers ? Jamais, avant ce jour, nous n'eussions cru que tant de science pût s'allier à tant de modestie.

— Zegri, reprenaient les autres, est mille fois heureux de posséder ce prince de la médecine. »

Le descendant des rois de Grenade continuait de s'entretenir avec Hassan.

« Tu as tardé beaucoup, ami, disait-il ; je n'espérais plus te voir.

— La distance est longue de Badajoz à Grenade,

répliqua le médecin. Quatre-vingt-dix lieues à travers les montagnes ne se font pas en vingt-quatre heures. Il y a sept jours seulement que j'ai reçu votre message. Malgré mes nombreuses occupations, mes malades, mon âge, je suis accouru sans hésiter.

— C'est bien beau et bien généreux, ce que tu as fait là, et mes trésors seraient insuffisants pour rétribuer dignement ton dévouement. Tu pardonneras à mon inquiétude sans bornes.

— Votre visage est abattu par le chagrin, Zegri, et pourtant vous me semblez en bonne santé. Dans ce jeune homme qui se tient à vos côtés, je crois reconnaître votre fils, qui jouit également de toutes ses forces. Pourquoi donc m'avez-vous mandé?

— Ah! plutôt à Allah que tu fusses venu pour moi!

— De qui s'agit-il?

— Le serviteur que je t'ai dépêché ne t'a-t-il donc rien appris?

— Rien absolument.

— C'est étrange, il savait tout.

— Il avait fait une telle diligence, qu'il m'est arrivé demi-mort de fatigue; il n'a pu que me dire que vous aviez de moi le besoin le plus pressant. Je suis parti immédiatement, le laissant très-malade, et jugeant inutile de prendre d'autres renseignements.

— Ne te voyant pas arriver, j'allais envoyer au-devant de toi mon fils Merwan. Voilà pourquoi ces préparatifs et ces hommes qui m'entourent.

— Quel est donc le malade à qui je dois donner mes soins ? Est-ce votre fils aîné, ou votre fille ?

— Mon fils Hamar et ma fille Boabdilla se portent bien. Je vais te conduire auprès d'une personne qui m'est chère entre toutes les autres. Viens, et ne perdons pas de temps. »

Hassan cherchait en vain de qui Zegri voulait parler. Il savait que le prince more avait perdu sa femme depuis de longues années, et qu'il était demeuré inconsolable de ce malheur, refusant obstinément de prendre une autre épouse.

Zegri avait maintenant soixante ans.

Le médecin de Badajoz suivit en silence le maître du lieu, qui lui fit traverser des galeries et des salles splendides, et le mena à l'aile gauche du palais. Là, il l'introduisit dans un appartement plus somptueux que tous les autres, et dont les décors magnifiques captivèrent l'attention de Hassan.

La pièce dans laquelle pénétra le vieillard occupait toute la largeur du corps de logis, et son exposition était incomparable. Elle avait des ouvertures sur trois faces. Des fenêtres on découvrait le sommet de la sierra, puis la ville de Grenade ; le palais en était séparé par de vastes jardins qu'arrosait un bras du Daro, dont les eaux se distri-

buient en bassins et en fontaines jaillissantes. D'un autre côté on découvrait la campagne, le Xénil aux bords fleuris et verdoyants. Un demi-jour mélancolique régnait dans cette chambre, dans laquelle on respirait une fraîcheur délicieuse.

Elle était meublée avec un luxe inouï; des entablements et des colonnettes de marbre blanc veiné de rouge soutenaient les plafonds et les voussures des fenêtres et des portes; les murs étaient d'une pierre aussi polie que le marbre, et décorés avec goût; de riches tapis recouvraient le pavé; on ne voyait que de l'or, de l'argent, ou des bois précieux.

Au fond de la pièce, sous un dais en forme d'alcôve, soutenu aux quatre coins par des colonnes de porphyre, se dressait un lit non moins riche, sur lequel gisait une jeune femme de vingt ans à peine, aux traits amaigris et empourprés de fièvre. Autour d'elle se tenaient trente femmes noires; les unes faisaient entendre de douces et languissantes mélodies, en s'accompagnant d'instruments de musique; les autres élevaient des cassolettes de vermeil où brûlaient des parfums; quatre femmes agitaient en cadence de grands éventails.

L'atmosphère était lourde, accablante, il est facile de le deviner, et l'on se sentait porté au sommeil rien qu'en pénétrant dans cette chambre. La malade, au lieu d'éprouver du soulagement,

paraissait fatiguée des soins qu'on lui donnait.

Hassan vit tout cela d'un rapide coup d'œil. Zegri le prit par la main, le conduisit vers le lit, et fit signe aux chanteuses de cesser.

Le More, s'étant approché, aperçut près de la jeune femme deux médecins qui l'examinaient attentivement et avec inquiétude. Au chevet était une jeune fille de vingt à vingt-trois ans, douée d'une beauté merveilleuse, et ressemblant à Zegri, dont elle avait le port noble et les airs de visage.

C'était Boabdilla, la fille du prince more; elle donnait à la malade ses soins empressés et remplis d'une inquiète sollicitude.

Zegri se pencha sur la jeune femme avec tendresse, et lui dit d'une voix émue :

« Amara, je t'amène Hassan, le grand médecin de Badajoz; il te guérira. »

Au nom du célèbre More, Boabdilla se leva avec un mouvement de joie; les deux médecins de Grenade s'inclinèrent avec des marques de respect qui dissimulaient mal leur jalousie; un frémissement de satisfaction circula parmi les assistants. La malade ouvrit languissamment les yeux, les porta sur le nouveau venu, et essaya de soulever sa tête; mais la force lui manqua, et elle retomba épuisée sur les coussins de duvet.

« Ah! ciel! s'écria Zegri, elle va exhiler son dernier souffle. »

Puis, s'adressant à Hassan :

« Hâte-toi, recommanda-t-il; mets en œuvre pour elle toutes les ressources de ton art. Peut-être t'ai-je appelé trop tard, et ta science incomparable ne suffira pas à conjurer le mal? »

Le médecin de Badajoz ne répondit pas. Il prit le bras d'Amara et chercha le pouls, qu'il trouva extrêmement faible et irrégulier. Ensuite il appuya sa main sur le front de la jeune fille, tout en réfléchissant profondément.

Cette inspection préliminaire terminée, il choisit dans son sac une petite fiole, l'ouvrit, et fit couler sur les lèvres de la malade six gouttes d'un breuvage qui la ranima quelque peu. Il l'examina de nouveau, longuement et en silence, et les spectateurs, attentifs, se tassaient autour de lui, suivant avec inquiétude tous les mouvements du savant médecin.

Enfin Hassan se tourna vers Zegri, l'air grave et solennel; on eût dit que le vieillard remplissait une fonction sainte. Aussi, en cet instant, se regardant comme l'égal du prince more, il lui parla plus familièrement.

« Ordonne, dit-il, à ces femmes qui chantaient tout à l'heure de se retirer. »

Zegri fit un signe, et les musiciennes sortirent de la chambre.

« Congédie également celles qui portent les éventails et les parfums; leurs services sont inutiles. »

D'un nouveau geste, le maître de la maison congédia les femmes désignées.

Alors Hassan jeta un regard expressif sur les deux médecins de Grenade. Zegri comprit ce que voulait le vieillard. Il s'approcha des Grenadins, leur glissa deux mots à l'oreille, et ils s'éloignèrent en murmurant.

Cependant Boabdilla fixait sur son père ses beaux yeux suppliants et chargés d'anxiété : la noble enfant tremblait qu'on ne l'obligeât aussi à quitter l'appartement. Zegri s'en aperçut, et il demanda au médecin :

« Ma fille peut-elle rester ? »

— Assurément ; sa présence ne nuit en rien. D'ailleurs n'est-elle pas la garde-malade d'Amara ?

— Elle n'a pas consenti à abandonner un seul instant le chevet de ce lit, depuis que la malade y est étendue :

— Eh bien, c'est à ses soins assidus et aux tiens que cette jeune fille doit de n'avoir pas succombé encore.

— Elle est gravement atteinte ?

— Oui ; je ne dois point te le dissimuler, et... »

Hassan s'interrompit brusquement ; son regard venait de se fixer sur un coin de l'appartement, où se tenait accroupi un homme couvert d'un long vêtement blanc, qui marmottait des prières. Le demi-jour empêchait de distinguer parfaitement ses traits.

« Quel est ce personnage ? s'enquit le médecin de Badajoz à voix basse.

— C'est un derviche nommé Zulphi, habitué de ma maison, qui passe ici une partie de ses journées.

— Qu'y fait-il ?

— Il implore Allah pour la guérison de ma fille.

— Je ne l'ai pas vu en entrant.

— Il était sorti ; mais il est probablement revenu sans qu'on l'ait remarqué. »

Et comme Hassan semblait regarder avec humeur le derviche, Zegri se hâta d'ajouter :

« Ce saint musulman est dévoué à ma famille, et je serais peiné d'être obligé de le contrister. »

Le vieillard comprit que le prince more était sous l'influence de Zulphi, et qu'il avait dans les prières du dévot personnage au moins autant de confiance que dans l'art des médecins. Bien qu'il ne partageât pas ces sentiments, il répondit que le derviche pouvait rester et continuer ses oraisons, pourvu qu'il le fit sans bruit.

Ayant attiré Zegri à quelques pas du lit, Hassan reprit :

« Je crois connaître la nature de la maladie d'Amara.

— Sera-t-il temps encore de la combattre avec succès ?

— Je l'espère.

— Qu'Allah te soit en aide !

— Toutefois, avant de rien tenter, donne-moi quelques détails sur les débuts du mal.

— Il y a peu de mois, dit Zegri, Amara habitait ce palais, pleine de force, de jeunesse et de santé. Un soir, elle fut saisie par une de ces fièvres épidémiques qui se déchaînent périodiquement sur la contrée, surtout aux premiers jours du printemps. Nous crûmes d'abord à une légère indisposition; mais, le mal augmentant, je mandai les meilleurs médecins de Grenade; leurs remèdes furent inutiles. L'état de la jeune fille ne cessa d'empirer, et bientôt les hommes de l'art désespérèrent de sa vie. Alors je me souvins de toi; et, bien que je craignisse un refus, je t'envoyai un de mes plus fidèles serviteurs pour te supplier de venir. Au moment où tu parus, nous regardions tous la mort d'Amara comme imminente.

— La fièvre dont souffre la malade, expliqua le vieillard, est une des plus redoutables que je connaisse; elle a été importée d'Afrique en Espagne.

— Tu sauveras cet enfant, Mohammed, soupira Zegri; tu ne sais pas combien sa vie m'est chère.

— Je ferai tous mes efforts.

— Promets que tu conjureras le mal.

— Je possède de puissants secrets, héritage de mes aïeux.

— Tu la guériras, insista le prince more; car je ne me consolerais jamais de sa mort.

— Allah est grand ! murmura Hassan ; aie donc confiance, et calme-toi.

— Rends-lui la vie, la santé, fût-ce au prix de mes biens et de mes jours. Je t'offre tout ce que je possède, en récompense de l'immense service que j'attends de toi.

— Tu l'aimes donc bien ? fit le médecin de Badajoz, étonné.

— Comment ne l'aimerais-je pas à l'excès ? Nulle créature humaine ne la surpasse en qualités brillantes et en bonté.

— Pourtant elle n'est pas née de ton sang.

— Elle est la fille de mon cœur. Boabdilla sait qu'Amara mérite l'affection singulière que je lui ai vouée.

— Quels liens t'unissent donc à elle ? demanda Hassan, de plus en plus surpris.

— Je chéris Amara à cause des malheurs dont elle a été victime. De plus, elle est à mes yeux un être sacré. Tu ne peux comprendre quelle douleur sa mort produirait dans mon palais, dans la ville même, combien de cœurs elle briserait, et quelle terrible responsabilité elle ferait peser sur moi.

— Amara est bien jeune pour avoir déjà tant souffert.

— Cependant ce que je t'ai dit est l'expression exacte de la vérité. Tu vois en elle la victime de cruelles infortunes. »

Tout en parlant ainsi, Zegri ne quittait pas la

malade du regard. Soudain il tressaillit, et, se précipitant vers le lit d'Amara, il s'écria :

« Ami, hâte-toi; elle s'affaïsse de nouveau; elle va rendre l'âme! »

Et le prince more, soulevant la tête de la jeune fille, s'efforçait de la ranimer. Boabdilla s'était jetée également sur sa compagne, dont elle arrosait les mains de ses larmes.

Le médecin de Badajoz, s'approchant avec calme, écarta Zegri et sa fille, donna quelques gouttes de son élixir à la malade, qui recouvra ses sens. Ensuite, se tournant vers le maître du palais, il lui dit :

« As-tu une chambre solitaire, à l'épreuve des bruits du dehors ?

— Oui.

— Ordonne qu'on y transporte la malade, et ne permets point à d'autres qu'à Boabdilla d'y pénétrer. »

Les prescriptions du médecin furent exécutées sur-le-champ. Zegri et sa fille, laissant le derviche à ses prières, accompagnèrent Amara. Hassan recommanda de fermer soigneusement les fenêtres, afin d'obtenir le calme le plus complet. Il administra encore quelques gouttes de son médicament à la jeune fille, et assura qu'elle ne courait, pour le moment, aucun danger sérieux.

Il se retira avec Zegri pour aller préparer une potion.

Boabdilla, demeurée seule avec la malade, s'installa à son chevet sur une pile de coussins de soie, et se tint immobile, les yeux fixés sur Amara, qui semblait plongée dans une somnolence pénible.

La fille de Zegri, attentive aux ordonnances précises d'Hassan, osait à peine remuer et respirer, tant elle craignait de faire le moindre bruit. Tandis qu'elle veillait sur la malade avec une pieuse sollicitude, la porte de la chambre s'ouvrit doucement, et dans l'encadrement parut un homme de haute taille, aux traits bronzés, dans lesquels éclatait une mâle beauté jointe à une douceur ineffable.

Ce personnage, de trente-cinq ans au moins, était enveloppé dans un ample albornoz ; mais ses bras, croisés sur sa poitrine, entr'ouvraient légèrement son manteau, et laissaient apercevoir la robe de bure et la ceinture de chanvre des religieux cordeliers.

Il attendait, immobile sur le seuil. Boabdilla lui ayant fait signe d'entrer, il s'avança d'un pas léger jusqu'au lit de la malade, sur laquelle il se pencha avec une compassion infinie.

« Elle sommeille, dit Boabdilla à voix basse ; ne fais aucun bruit. Le grand médecin de Badajoz est venu.

— Qu'a-t-il prescrit ?

— Le plus profond silence dans cette chambre.

— Quelle est son opinion ?

— Nous espérons qu'il la sauvera. »

— Pauvre enfant ! soupira le cordelier : Hassan rendra la santé à son corps ; mais guérira-t-il son âme ?

— Hamar, je t'en conjure, ne lui parle point aujourd'hui de religion.

— Ne m'écoute-t-elle pas toujours avec bonté ?

— J'en conviens ; mais ces entretiens la fatiguent.

— Ah ! si elle croyait, elle puiserait dans sa foi un soulagement et une paix que ne lui procureront point tous les savants du monde.

— La religion à laquelle tu fais allusion n'aurait pas le pouvoir de conjurer la maladie.

— Le Dieu que vous repoussez l'une et l'autre tient dans ses mains les destinées humaines ; plus d'une fois il a opéré des prodiges en faveur de ceux qui l'adorent. »

Boabdilla fit un geste d'incrédulité. Hamar reprit :

« Quoi qu'il en soit, de quel prix est la santé du corps auprès de celle de l'âme ? Ma sœur, ne résiste pas davantage aux inspirations du ciel, et accueille l'Évangile que je te prêche. »

Le cordelier s'exprimait avec feu ; et sa conviction ardente parut impressionner la jeune fille, qui demeura un instant absorbée dans une profonde rêverie. Enfin elle releva la tête et dit résolument :

« Non, non, frère, je ne puis abandonner le culte de mes pères.

— Avoue l'excellence d'une doctrine qui a su me convaincre, moi jadis l'un des plus fougueux sectateurs de l'Islam.

— Laisse-moi, Hamar, répliqua vivement Boabdilla, laisse-moi.

— Mes paroles te déplaisent ?

— Elles portent toujours le trouble dans mon âme.

— Parce qu'elles sont dictées par la vérité.

— Tes efforts seront inutiles. Jamais je n'aurai la force de renier la foi de ma race et d'affliger le cœur de mon père, déjà si ulcéré par ta conversion.

— Boabdilla, Boabdilla, soupira le cordelier en se couvrant le visage de ses mains, quand seras-tu plus généreuse ? »

En ce moment, Amara, sortant de sa torpeur, fit un mouvement, et porta les yeux sur Hamar. A la vue de ce visiteur, un rayon de joie intime illumina les traits de la malade; elle murmura avec un accent touchant :

« Vous ici ! »

Et son regard se voila; cet effort l'avait épuisée. Après une pause, elle reprit d'une voix faible :

« Je le sens, ma fin est proche. Hamar, je vous remercie d'être venu : je vous vois sans doute pour la dernière fois.

— Ah ! répondit le cordelier, si vous le voulez, Amara, vous seriez heureuse pour l'éternité.

— Le prophète ne promet-il pas aussi le bonheur aux vrais croyants ?

— Mohammed, dans son paradis, ne réserve aux femmes que l'esclavage ; mon Dieu leur accorde des félicités pures, incomparables.

— Vos croyances sont peut-être les seules véritables.

— N'en doutez pas.

— Mais il m'en coûterait trop d'abjurer, au terme de ma vie, la religion de mes ancêtres.

— Le sacrifice sera doux ; accomplissez-le sans crainte. »

La malade fit un geste de refus. Hamar se préparait à insister, quand un bruit de pas retentit dans la salle voisine.

« Voici mon père et le médecin de Badajoz, dit Boabdilla en se levant vivement. Frère, éloigne-toi promptement ; il ne faut pas que Zegri te rencontre ici ; tu sais combien il est irrité contre toi.

— Je pars, répondit Hamar ; j'ignore quand je pourrai revenir. Adieu, Amara, ajouta-t-il ; je vais prier le Dieu des chrétiens d'éclairer votre esprit, de soumettre votre cœur à sa loi sainte, et de vous retirer des voies de l'erreur. »

Le frère de Boabdilla, le fils aîné de Zegri, ver-

sait des larmes en prononçant ces paroles. Il se retira lentement, souleva une tenture, et disparut par une issue secrète.

A peine avait-il quitté la chambre, que Zegri et Hassan y entrèrent. Le vieillard de Badajoz apportait une potion énergique préparée avec soin ; il la donna à la malade, et attendit quelques instants, l'anxiété peinte sur le visage, l'effet qu'elle allait produire.

Le remède provoqua bientôt une crise violente, qui effraya Zegri et Boabdilla ; Hassan n'était pas rassuré, et son regard exprimait l'inquiétude. Enfin Amara se calma : les couleurs de la vie revinrent graduellement animer son visage.

« Maintenant, fit le médecin, je réponds d'elle, je la sauverai.

— Dis-tu vrai ? s'écria Zegri transporté de joie ; serait-il possible que le péril eût cessé ?

— Je l'affirme, déclara Hassan.

— Grâce te soient rendues mille fois, reprit le prince more hors de lui ; désormais tout ce que je possède t'appartient ; tu me rends un service inappréciable.

— Je suis suffisamment récompensé, repartit le vieillard, par le bonheur d'avoir conservé une vie humaine et obligé le descendant des bienfaiteurs de ma famille. Ton amitié, Zegri, est à mes yeux au-dessus de tous les trésors. »

Boabdilla ne témoigna pas moins d'allégresse

que son père. La noble enfant, tout attendrie, ne savait comment exprimer sa gratitude au grand médecin de Badajoz.

Hassan recommanda de nouveau le calme le plus profond autour de la malade, et se retira pour préparer d'autres médicaments, qui devaient achever la cure si heureusement commencée.

La science merveilleuse du vieillard exerça en peu de jours une influence puissante sur Amara, qui fut ramenée des portes du tombeau. Néanmoins la jeune fille, par ordre d'Hassan, demeurait seule avec Boabdilla; Zulphi ne pénétrait pas dans sa chambre, et elle ne vit point reparaitre Hamar. Le mieux se soutenait, et les forces revenaient à la malade.

Au bout d'une semaine, le médecin de la tribu des Fareïtes prit Zegri à part, et lui dit :

« Je n'ai plus rien à faire ici; il faut à Amara autre chose que des remèdes pour qu'elle achève de guérir.

— Que prescriis-tu ?

— Elle a besoin d'un air plus âpre que celui de Grenade pour se rétablir complètement. Qu'elle respire la fraîcheur des fleurs, l'atmosphère plus vive des montagnes; autrement elle pourrait retomber dans son premier état.

— Où dois-je la conduire, à ton avis ?

— Je conseillerais le séjour des environs de

Badajoz, si cette province n'était trop éloignée.

— Le climat de Grenade n'est-il pas renommé comme le plus sain de toute l'Espagne?

— Je ne le nierai pas. Nos pères avaient coutume d'y envoyer leurs malades de tous les points de la Péninsule. Cependant Badajoz convient mieux à certains tempéraments. Nos ancêtres arabes l'appelaient *Belledaix, pays salubre*, d'où l'on a fait Badajoz.

— Je possède dans les Alpuxarras, dit Zegri, près de Pulchena, un domaine à peu près dans les mêmes conditions de climat que Badajoz ; Amara n'y pourrait-elle passer le temps de sa convalescence?

— Parfaitement.

— Je l'y mènerai moi-même. Nous nous mettrons en route dès après-demain.

— Tu feras sagement.

— La guérison s'achèvera?

— Complètement. Dans cinq mois, Amara sera aussi bien portante qu'avant sa maladie. »

### III

#### L'ALBAÏGIN

Tout se préparait pour le départ d'Amara, ainsi qu'il avait été convenu entre Zegri et le médecin de Badajoz. Le prince more comptait emmener son fils Merwan et sa fille Boabdilla. Il insista tellement auprès de Hassan, que celui-ci consentit à accompagner la malade, qui pouvait encore avoir besoin de ses conseils.

Le jour qui précéda le départ, Zegri, s'étant vêtu d'habits plus communs, quitta son palais, vers le soir, avec Merwan, et il invita Hassan à l'accompagner dans cette course. Le médecin ne demandait pas mieux ; car il lui était agréable de visiter Grenade. Zulphi les suivit, à quelques pas de distance, égrenant dévotement, comme d'habitude, son chapelet d'ambre.

Après avoir cheminé quelque temps par les

rues, les quatre personnages entrèrent dans l'Albaïcin, l'un des quatre quartiers de la ville.

Ces différentes parties de Grenade ne se ressemblaient aucunement; elles étaient divisées entre elles comme autant de cités distinctes. Des murs, des tours les enceignaient, et des portes les mettaient en communication.

L'Albaïcin, le quartier le plus fréquenté, comptait cinq mille maisons, peuplées d'un nombre considérable d'habitants. La ville tout entière renfermait soixante-dix mille maisons et trois cent mille habitants. Sous la domination more, elle en possédait plus de quatre cent mille.

L'Albaïcin servait généralement de retraite aux faquirs, aux lettrés et aux gens de loi.

Lorsque Zegri et ses compagnons eurent pénétré dans l'enceinte de ce quartier, un More élégamment vêtu se détacha de la porte, et précéda les visiteurs. Évidemment il se préoccupait d'eux, car il se retournait de temps à autre, et réglait son pas sur le leur; il semblait prendre à tâche de ne point les perdre de vue.

Arrivé devant une maison quelque peu retirée, Zegri s'arrêta, et dit à son fils et à ses amis :

« Entrons ici. »

Puis, se rapprochant d'Hassan, il ajouta en lui parlant à l'oreille :

« Nous allons assister à une réunion importante qui t'intéressera.

- De quelle nature est - elle ?
- Depuis longtemps il se trame un complot à Grenade contre les conquérants.
- Quel en est le but ?
- Il tend à soulever le peuple , à chasser les Espagnols et à rétablir le règne de l'Islam.
- La chose est grave.
- Assurément. La conspiration, menée dans le plus grand secret, paraît mûre et ne tardera pas à éclater.
- J'en sais assez, répondit le médecin de Badajoz, j'ai compris.
- Tu nous blâmes ?
- Nullement : c'est là une œuvre sainte, que j'approuve du fond du cœur. Tu es sans doute le chef du complot ?
- Non.
- Cela m'étonne.
- Pourquoi ?
- Parce que ton nom convenait mieux que tout autre pour rallier des partisans et des complices.
- On m'a proposé de diriger l'affaire.
- Eh bien ?
- J'ai refusé.
- Il fallait accepter.
- J'ai consenti seulement à me laisser initier.
- Redoutes tu que le coup n'échoue ?
- Le succès , à mon avis, n'est pas impossible. Le jour où la conspiration éclatera, je tirerai le

cimeterre du fourreau , et je combattrai à ciel ouvert.

— Je ne vois pas quel motif t'a empêché de conduire le complot.

— J'ai dû imiter mes illustres ancêtres, qui n'ont jamais consenti à se mettre à la tête de ces trames ténébreuses.

— D'où vient, Zegri, que tu te rends aujourd'hui à cette réunion?

— J'assiste quelquefois aux délibérations des conjurés, que ma présence encourage. En ce moment, je désire prendre congé d'eux avec mon fils, et leur apprendre la cause de ma prochaine absence. Je ne veux point qu'ils interprètent à mal mon éloignement de Grenade. »

Zegri, ayant ouvert la porte, introduisit ses compagnons dans une vaste salle, toute peuplée déjà de faquirs, de morabites, d'hommes du peuple et de plusieurs Mores de distinction.

A la vue de Zegri, tous les assistants se levèrent. Tandis que Zulphi allait prendre place parmi ses confrères, le prince more présenta Hassan aux chefs de l'assemblée, dont quelques-uns connaissaient de réputation le célèbre médecin. Un murmure flatteur accueillit le vieillard, qui fut invité à s'associer aux efforts des conjurés.

Mohammed - Hassan, imitant la sage réserve de son ami, s'en défendit, alléguant ses occupations et la nécessité où il était de quitter Grenade. Il dé-

clara cependant que si les musulmans se levaient en armes, il n'hésiterait pas à se joindre à eux.

Au bout de quelques instants, Zegri annonça son départ aux conjurés, et prit congé d'eux en les assurant que son concours ne leur manquerait point dans l'occasion.

Les faquirs et les morabites l'écoutèrent avec respect, et personne dans l'assemblée n'osa élever d'objection. Zegri sortit de la salle avec ses trois compagnons.

L'homme qui les avait précédés depuis la porte de l'Albaïcin les attendait, stationnant devant une boutique, et feignant d'examiner des marchandises. En réalité, il tenait l'œil ouvert sur la maison où les conjurés étaient réunis. Ni le prince more ni ses amis ne le remarquaient encore. Zegri, ayant fait quelques pas dans la rue, s'arrêta brusquement.

« J'ai, dit-il à Hassan, plusieurs affaires à régler dans la ville avant mon départ; veux-tu m'accompagner, ou préfères-tu parcourir ce quartier?

— Je serai heureux de l'occasion présente pour visiter l'Albaïcin, répondit le vieillard. Cette excursion m'offrira quelque charme.

— Je ne te laisserai pas seul, reprit Zegri; Zulphi ne refusera point de te guider dans cette partie de la ville qu'il a longtemps habitée, et qu'il connaît parfaitement. »

Hassan remercia le prince, et, le laissant avec son fils Merwan, il s'éloigna avec le derviche.

La rue se trouvant alors assez solitaire, le médecin en profita pour demander à Zulphi des détails sur la conjuration. Le dévot musulman le satisfit, et ajouta qu'elle avait de nombreuses ramifications dans les anciennes possessions arabes d'Espagne, et que les chefs avaient des intelligences avec l'Afrique.

« Que ferez-vous en cas de succès? s'enquit encore le vieillard.

— Nous rétablirons d'abord le royaume de Grenade.

— A qui destinez-vous la couronne?

— A Zegri.

— Quel est le motif de cette préférence?

— Il est le plus illustre et le plus respecté des princes mores; en outre il ne s'est compromis avec aucun parti, immense avantage pour l'avenir; car, vous le savez, ce sont les divisions de nos chefs qui jadis ont tout perdu.

— Le plan est excellent, avoua Hassan, et je suis disposé, pour ma part, à m'y rallier complètement. Mais êtes-vous tous d'accord?

— Les faquirs, les derviches et les morabites acclameront Zegri; et comme ils exercent sur les Mores une influence souveraine, il est certain que notre projet réussira.

— Zegri est bien l'homme qui convient pour la

restauration du royaume ; sage autant que brave, il possède de plus un esprit droit et ferme.

— Vous dites vrai. Grenade serait florissante et le peuple heureux sous lui. »

Cette conversation, qui se poursuivait à demi-voix, fut interrompue par la foule. Le médecin de Badajoz et le derviche débouchaient sur la grande place, et Hassan s'arrêta pour contempler un spectacle singulier, qui avait attiré déjà un certain nombre de passants.

Un individu, de taille élevée, sec, aux yeux brillants et égarés, aux traits vulgaires, apparaissait grimpé sur le rebord de la vasque d'une fontaine. Ses cheveux noirs et longs retombaient en désordre sur son cou. Coiffé d'une toque de velours noir râpé, il portait fièrement, en guise d'aigrette, quelques plumes noires et blanches qui ombrageaient son front toujours plissé. Un manteau jadis écarlate, maintenant couleur de terre rougeâtre, lui tombait sur les hanches, frangé par la vétusté. Une culotté étroite, des bas bruns rayés de jaune, s'engouffrant dans des chausses éculées, dessinaient ses jambes cagneuses et complétaient son costume.

Il tenait à la main une rapière ébréchée, parlait et gesticulait en énerguène, provoquant les rires et les huées de la foule.

« Quel est ce personnage grotesque ? demanda Hassan à Zulphi.

— Écoutez - le un instant, répondit le derviche, et vous le saurez bientôt. »

Le vieillard s'approcha avec une certaine curiosité. L'homme à la rapière se démenait en ce moment comme un possédé ; il apostrophait un métis, issu de parents mores et espagnols, et placé en face de lui :

« Traître, lui disait-il, rends-moi le royaume que tu m'as volé. »

Et chacun d'éclater à cette comique interpellation.

« Vous riez, reprit l'homme à la rapière ; mais un jour je vous ferai tous étrangler oũ tirer à quatre chevaux.

— Peut-être seras-tu étranglé ou écartelé le premier, riposta quelqu'un de la multitude.

— Misérables ! vous osez menacer le roi de Castille et de Léon ! » hurla l'insensé.

Puis il ajouta plus bas, la tête baissée et en soupirant :

« Vous m'insultez parce que je suis aujourd'hui plongé dans le malheur et dépouillé de tout. Mais je recouvrerai mes États ; alors je saurai distinguer et traiter selon leurs mérites ceux qui me traitent si mal.

— Que me donnerez-vous donc, à moi qui vous ai toujours défendu contre les insulteurs ? demanda un nègre colossal et demi-nu, accroupi sur le pavé, et adossé à la vasque de la fontaine.

— A toi , mon brave Soliman , répondit l'énergumène en abaissant son regard vers la figure factieuse de l'Africain , j'accorderai la première charge de mon royaume , celle d'exécuter les hautes œuvres de ma justice , de couper les têtes ou de pendre les scélérats.

— Grand merci , prince ! fit le nègre avec une grimace.

— Ces fonctions te déplaisent ?

— Je ne dis pas cela ; mais je préférerais autre chose.

— Parle : que te faut - il ?

— Je m'en remets à Votre très-clémente Majesté pour me choisir une position moins éminente : je ne tiens pas à l'honneur d'être son premier ministre.

— Nul autre cependant ne conviendrait mieux pour cet emploi : tu es l'homme d'Espagne le plus vigoureux et le plus solide du poignet que je connaisse.

— Faites - le plutôt votre grand panetier , cria une voix : le maniement de la farine blanchira peut - être son cuir. »

L'hilarité générale accueillit cette saillie grossière. Le nègre Soliman , piqué au vif , se retourna vers la foule , l'œil en feu , les muscles de la face contractés , le cou gonflé , les poings fermés , et semblable à un taureau en furie.

Les plus rapprochés se reculèrent prudemment.

Puis l'attention se reporta sur l'homme à la rapière, qui gesticulait toujours.

« Soliman, répétait-il, tu seras mon bourreau, bon gré mal gré. Telle est ma volonté. Sans bourreau, comment la justice pourrait-elle exister sur la terre ? »

Le nègre grommela quelques mots menaçants. Tandis qu'il repoussait les offres qu'on lui faisait, un autre personnage entra en scène. Hassan aperçut Azeri-Kolo se faufilant parmi la multitude. Voyant que Soliman se taisait, il dit, en s'adressant à l'homme à la rapière :

« Vous m'oubliez, senor Cannamarès ?

— Qui es-tu ?

— Vous ne vous rappelez pas que je vous ai servi trois fois de guide ?

— Effectivement.

— N'aurai-je aucune part à vos faveurs quand vous serez remonté sur votre trône ?

— Azeri-Kolo, répliqua Cannamarès d'un ton solennel, à cause de tes bons et loyaux services, je te nomme dès aujourd'hui chevalier de l'ordre d'Alcantara, et commandeur de celui de Calatrava. Je te fais en outre grand maître des cérémonies de ma cour. »

La foule accueillit cette promotion par un immense éclat de rire.

« Et nous, demandèrent deux Mores placés

près de Cannamarès , resterons-nous dans l'obscurité où nous a précipités la fortune ?

— A quel titre sollicitez-vous ?

— Nous sommes les infortunés descendants du roi Boabdil. Ferdinand et Isabelle , ces deux usurpateurs, nous ont dépouillés de nos États. »

Cannamarès les regarda avec compassion. Ensuite , s'exaltant de plus en plus , il s'écria :

« Vous êtes, comme moi, des opprimés, des victimes de l'usurpation. Mais prenez patience ; dès que j'aurai ceint ma couronne, je vous ferai rendre justice. »

Les Mores s'inclinèrent en feignant une vive reconnaissance.

Cannamarès ajouta , en s'adressant au guide :

« Azeri-Kolo , quand ces illustres personnages se présenteront en notre palais de Séville ou de Tolède, aie soin de les saluer du nom de rois de Grenade ; car ils le sont réellement, et je ne tarderai pas à les remettre en possession de leur héritage.

— Bravo ! Allah est grand ! crièrent les musulmans qui composaient une partie du rassemblement. »

Un More ajouta :

« Senor Cannamarès, je désirerais vous adresser une question, si vous le permettez.

— Je t'écoute.

— Que ferez-vous de Ferdinand et d'Isabelle,

lorsque vous aurez recouvré vos États qu'ils détiennent ?

— Ils subiront le sort réservé aux traîtres.

— Vous les livrez au bourreau ?

— Assurément , puisqu'ils sont coupables de félonie. »

Les applaudissements éclatèrent parmi les infidèles ; et les noms de Ferdinand et d'Isabelle furent quelque temps mêlés aux imprécations haineuses de la multitude. Ces vociférations tumultueuses augmentaient de violence , lorsque parut un peloton de soldats conduit par un capitaine chargé de la police.

Les soldats, entendant retentir les cris de : « Mort aux rois ! à bas la croix ! » hâtèrent leur marche et ne tardèrent pas à déboucher sur la place.

A leur aspect, les musulmans se dispersèrent dans toutes les directions , en murmurant des malédictions. Le nègre Soliman , mettant de côté toute rancune , saisit Cannamarès qui continuait de revendiquer les royaumes de Castille et de Léon , et l'emporta sur ses robustes épaules.

Le médecin de Badajoz et Zulphi s'éloignèrent également , et Hassan dit à son compagnon :

« M'expliquerez-vous enfin quel est cet homme ?

— Vous ne le devinez pas ?

— Il me paraît étrange ; si je ne me trompe , il est à moitié fou.

— Il l'est même tout à fait ; Sidi-Cannamarès ,

dans sa démence, s'imagine être le souverain légitime de Castille, de Léon et d'Aragon, et que les maîtres actuels de ces royaumes sont des usurpateurs.

— Mystérieuse aberration de l'esprit humain ! » soupira tristement le vieillard.

Puis, se tournant de nouveau vers le derviche :

« Vous le connaissez ? reprit-il.

— Très-peu.

— N'habite-t-il point ce quartier ?

— Il n'y débite ses folies que depuis la semaine dernière.

— Je m'étonne que les Espagnols lui permettent de pérorer ainsi sur les places publiques, et de parler en des termes semblables de leurs rois.

— Que voulez-vous, dans son égarement il ne manque point tout à fait de prudence. Il sait qu'à Grenade la police n'est point encore suffisamment organisée, et qu'il y court peu de dangers... Mais écoutez.

— Qu'y a-t-il ?

— N'entendez-vous pas un grand tumulte qui s'élève dans la rue voisine, à notre droite ?

— On dirait une lutte qui s'engage. »

Les deux Mores jetèrent un coup d'œil du côté indiqué par Zulphi, et ils virent un attroupe-ment refluer vers eux avec des cris de fureur.

« Qu'est-ce donc ? fit le médecin.

— Ce sont les soldats qui ont rejoint Cannamarès, et qui s'efforcent de l'emmener.

— Ils lui feront un mauvais parti.

— Ne craignez rien.

— Cependant...

— Ils ne réussiront pas à le conduire en prison ; les vrais croyants le défendront.

— Quel intérêt ont-ils à protéger un chrétien ?

— Bien que Cannamarès soit un paysan aragonais, il a du sang more dans les veines. D'ailleurs le prophète, vous le savez, recommande un grand respect pour les fous ; ils sont, enseigne-t-il, les inspirés d'Allah, et les prédestinés de son paradis. »

Le médecin et le derviche s'arrêtèrent pour voir ce qui allait arriver.

Les soldats royaux essayaient de retenir Cannamarès, dont ils s'étaient emparés ; mais l'insensé, le visage empourpré, l'œil sanglant, la bouche écumante, résistait avec rage ; et la multitude se ruait, furieuse, sur la troupe, en criant :

« Laissez passer l'élu d'Allah, chiens que vous êtes, et respectez l'homme sur qui repose l'esprit de Mohammed. »

Et ils serraient de près les Espagnols. A la tête des Mores apparaissaient des faquirs et des morabites, qui excitaient encore le fanatisme de la foule par leur langage exalté.

Le nègre Soliman, au premier rang des défenseurs de Cannamarès, distribuait à droite et à

gauche des coups de poing à assommer un bœuf. Les soldats pliaient déjà sous le flot populaire, quand un renfort se montra.

Lès Mores, au lieu de reculer, se jetèrent avec tant d'impétuosité sur les Espagnols, qu'ils rompirent la petite troupe. Le nègre, écartant deux ou trois hommes placés devant le fou, enleva ce dernier, le mit à califourchon sur ses épaules, et s'enfuit si rapidement avec son fardeau, qu'il fut impossible aux gens royaux de le poursuivre.

Les musulmans, voyant Cannamarès délivré, poussèrent trois acclamations de joie en l'honneur de Soliman, et se dispersèrent immédiatement.

Hassan et son compagnon les imitèrent, et s'engagèrent dans la rue d'El-Ramazoun, l'une des plus étroites et des plus mal famées de l'Albaïcin. Ses habitants se composaient presque entièrement de Mores, industriels équivoques, trafiquant de tout, même de l'infamie, et vivant au jour le jour.

Les bruits de l'émeute n'avaient point pénétré jusqu'en cette partie du quartier. Les boutiquiers, accroupis sur des nattes devant leurs étalages, conversaient entre eux en attendant les clients.

Au bout de quelques pas dans cette rue, le médecin et son compagnon se croisèrent avec deux hommes, dans l'un desquels le vieillard de Bada-joz reconnut Ben-Zohra, le morabite que détestait si fort Zulphi. Le derviche, ne pouvant se contenir, apostropha son ennemi en ces termes :

« Te rencontrerai-je toujours sur mon passage, reptile maudit ? »

Ben-Zohra, impassible, regarda Zulphi, mais ne répondit pas.

« Méditerais-tu aussi de trahir le culte de nos pères ? reprit avec amertume le derviche exaspéré par le calme de son adversaire.

— Tu le trahiras peut-être avant moi, répondit avec dédain Ben-Zohra.

— Tu fais la honte de notre profession.

— Prends garde, Allah est juste, et il punit ceux qui insultent les cheveux blancs.

— Les faits proclament la vérité de mes paroles.

— Comment cela ?

— Tu fréquentes un renégat.

— Je ne sais pas plus abandonner mes amis que ma religion. Est-ce un crime de rester fidèle à de vieilles affections ?

— On te montre au doigt, misérable, quand tu passes dans les rues de Grenade.

— Je ne m'en suis pas encore aperçu.

— C'est que tu es aveugle.

— Qu'ai-je fait de mal ?

— Tu vis dans la société des infidèles, et tu le demandes !

— Je ne crains rien ; ma vertu est à l'épreuve et au-dessus de toute attaque.

— Présomptueux ! on ne tardera pas à te voir tracer sur ta poitrine le signe maudit de la croix.

— Qui m'y forcera ?

— La contagion de l'exemple en a perverti de plus fermes que toi.

— A mon âge, on ne se laisse pas séduire.

— Oses-tu bien alléguer les années pour ta défense ?

— Pourquoi non ?

— Cet homme qui t'accompagne en ce moment, et que tu ne rougis pas de nommer ton ami, n'avait-il pas, comme toi, atteint la vieillesse, lorsqu'il a déserté nos rangs ?

— Et si je veux le ramener sous la bannière du prophète, ne faut-il pas que je le voie ?

— Toi, le convertir ! fit Zulphi avec un éclat de rire ; n'aurais-tu pas dû d'abord l'empêcher de tomber ?

— Je ne perdrai pas mon temps à t'écouter davantage, ni à relever tes accusations malveillantes, répliqua le morabite ; la jalousie seule dicte ton langage. Un jour viendra où ton hypocrisie sera dévoilée. »

Et, se tournant vers son compagnon, Ben-Zorah lui prit la main.

« Adieu, Baltasar Hermansor, dit-il ; ne fais pas attention aux insultes de cet envieux. »

Là-dessus le vieillard se retira d'un pas lent et digne, sans jeter un regard de plus sur le derviche.

Furieux de ces mépris, et ne s'apercevant pas qu'on avait les yeux sur lui, Zulphi courut sur les

traces de Ben-Zorah, et continua de l'injurier. Mais le morabite continua son chemin, sans daigner répondre à ces misérables attaques.

Hassan, témoin indigné de cette scène, ne fut pas surpris de la conduite du derviche, car il avait deviné déjà que la dévotion de cet homme était affectée et peu sincère.

Le nom d'Hermansor frappa le médecin de Badajoz. Le vieillard à qui Zulphi avait fait allusion dans sa querelle avec Ben-Zorah, habitait dans la rue d'El-Ramazoun, et sa maison s'élevait en face même des deux Mores. Il se dirigea vers la porte entr'ouverte, sans vouloir prendre part à une dispute dont il avait été l'occasion involontaire.

Baltasar Hermansor, âgé de soixante-dix ans environ, petit de taille, chauve, ridé, tenait les yeux à demi fermés, et l'ensemble de sa physionomie indiquait la souplesse et la ruse. Son costume modeste, mesquin même, attestait des goûts parcimonieux.

Mohammed-Hassan alla droit à Hermansor, avant que celui-ci fût rentré dans son logis; il lui saisit les deux mains, et s'écria :

« Est-ce bien toi, Hermansor? si je n'avais entendu prononcer ton nom, par Allah! je ne t'aurais point reconnu. »

Baltasar leva ses petits yeux gris-clair sur son interlocuteur; mais sa figure n'exprima ni surprise ni émotion.

« Ne me reconnais-tu pas, Hermansor? » demanda le médecin.

Le vieillard continua de garder le silence, et Hassan poursuivit :

« Autrefois nous étions pourtant bons amis; ne t'en souvient-il plus? »

Un sourire grimaça sur les lèvres minces de Baltasar, qui répliqua :

« Je n'ai pas oublié tes traits. Tu fus jadis, Mohammed-Hassan, le meilleur étudiant des écoles d'Hammomet. Il me semble, malgré les années, que tu as peu changé.

— Je n'en dirai pas autant de toi, Hermansor, car ce serait mentir, ajouta le médecin de Badajoz avec tristesse. Tu n'es plus mon excellent camarade d'autrefois.

— D'où vient que tu me juges ainsi?

— Parce que tu me reçois, après de si longues années de séparation, avec une glaciale indifférence.

— Il y a entre nous, Mohammed, un mur de séparation, déclara Baltasar en jetant un regard de défiance à Zulphi, qui s'approchait.

— Suis-je ton ennemi?

— Je ne prétends pas cela.

— Mes sentiments pour toi sont les mêmes qu'aux jours de notre jeunesse.

— Cependant les conditions dans lesquelles je vis sont bien différentes.

— Explique-toi.

— C'est que, vois-tu..., je suis chrétien. »

Et, en achevant ces paroles, Hermansor se glissa dans sa maison, dont il ferma la porte au nez du médecin de Badajoz.

« Maudits soient les disciples du crucifié ! murmura Hassan ; ne peuvent-ils me laisser mes amis ? leur religion commande-t-elle à leurs nouveaux adeptes de haïr ceux qui ne partagent pas leurs croyances ? »

En parlant ainsi, le vieillard s'avança vers la porte d'Hermansor, sur les panneaux de laquelle il frappa avec impatience.

« Ouvre donc, cria-t-il ; bien que tu aies changé d'habit, cela n'empêchera point que nous ne nous serrions la main.

— Plus tard, plus tard, répondit Baltasar d'une voix chevrotante.

— Pourquoi pas aujourd'hui ?

— Impossible.

— Ne répète pas ce mot, Hermansor ; autrement tu m'obligerais à enfoncer ta porte.

— Garde-toi de succomber à cette mauvaise pensée, repartit Baltasar d'une voix effrayée.

— J'entrerai, te dis-je, déclara le médecin de Badajoz irrité.

— Au nom du ciel ! ne le fais pas.

— Qui m'en empêcherait ?

— Je ne dois point te revoir en ce moment. »

Hassan allait répliquer, quand il se sentit vivement tiré par son albornoz; il se retourna : c'était Zulphi.

« Venez, recommanda le derviche.

— Laissez-moi.

— Vous excitez l'attention. »

En effet, un groupe d'habitants du quartier, parmi lesquels il reconnut le nègre Soliman, le regardaient avec curiosité. Il se décida donc à déférer aux conseils de Zulphi, qu'il maudissait tout bas. Les deux Mores s'éloignèrent.

Lorsqu'ils furent à quelque distance :

« Vous connaissez ce juif? demanda le dévot musulman.

— Sans doute.

— Où l'avez-vous rencontré?

— Nous avons étudié dix ans ensemble aux écoles d'Hammomet, dans le beylick de Tunis.

— Vous l'avez revu depuis?

— Une seule fois.

— En Afrique?

— Non, à Velez-Malaga.

— Vous savez qu'il a abandonné l'Islam pour embrasser le christianisme?

— Je viens de l'apprendre aujourd'hui seulement par vos paroles et par son propre aveu.

— Il vous est facile, je pense, de comprendre sa manière d'agir à votre égard.

— Son apostasie me surprend.

— C'est à tort.

— Il paraissait ardent musulman.

— Il n'était qu'hypocrite.

— Pourtant il a résisté maintes fois aux instances des rabbins, qui voulaient le ramener au judaïsme, culte qu'il professait dans son enfance.

— Ainsi il en est à son troisième culte religieux.

— Est-il sincèrement chrétien ?

— Je n'ai pas à me prononcer sur ce point.

Tout ce que je puis dire, c'est que cet homme est bien connu dans Grenade, et qu'il affiche hautement sa foi nouvelle.

— Dans quelles circonstances a-t-il abjuré le Koran ? le savez-vous ?

— Parfaitement.

— Racontez-moi cela.

— Volontiers ; vous serez édifié au moins sur votre ancien ami.

— Trêve de réflexions ! dit Hassan, blessé de l'accent ironique de Zulphi.

— Je commence, Sidi. Lors de la capitulation de Grenade, en 1492, il fut stipulé que les musulmans exerceraient librement leur culte. Mais les juifs ne furent point compris dans le traité ; à cause de leurs malversations, on les chassa de la ville et du royaume, à moins qu'ils ne consentissent à se faire chrétiens. Une partie d'entre eux se résigna à l'exil ; les autres, attachés à leur commerce, et se flattant d'être tolérés, s'obstinèrent à demeurer

rer malgré l'édit. Bientôt Ferdinand et Isabelle visitèrent Grenade et les expulsèrent. Hermansor, compris dans le décret de proscription, alléguait sa qualité de musulman, et en appela aux traités. On lui déclara qu'étant juif d'origine, il devait partir, ou se faire chrétien. Il préféra renier la religion du Prophète au bannissement qui le ruinait, et il reçut le baptême.

— Je n'eusse jamais attendu de sa part une telle faiblesse.

— Il y a peu gagné. Déjà il était odieux à beaucoup de nos frères ; son changement détruisit immédiatement son crédit. Il a fait des pertes considérables ; il a perdu une partie de sa fortune, et tous ses amis, sauf peut-être Ben-Zohra, un vieil hypocrite, qui finira aussi par se laisser séduire. »

Mohammed Hassan, affligé de la défection et des mésaventures d'Hermansor, garda le silence. Il regagna avec son compagnon la porte de l'Albaïcin, traversa à la hâte le quartier de l'Alhambra, et rentra dans celui de Grenade, où il rencontra Zegri et son fils Merwan.

Le prince more emmena à son palais le médecin de Badajoz.

L'homme dont il a été question plus haut déjà, et qui avait précédé Zegri lors de sa visite à l'Albaïcin, le précédait encore au retour. Voyant le prince rentrer dans sa maison, il s'arrêta et revint rapidement sur ses pas.

## IV

### L'ESPION

Le personnage dont nous parlons avait pris la direction de l'Alhambra. Ayant traversé les cours de cette citadelle, qui passait pour la plus redoutable de l'Europe, il s'engagea dans les galeries splendides et les salles magnifiques du vieux palais more, qu'il paraissait connaître parfaitement. Les gardes et les officiers le laissaient circuler à son gré, sans l'interroger.

En effet, tous savaient ses fonctions : cet homme était le premier espion du gouverneur, le comte de Tendilla. Ce dernier, nommé par Isabelle à l'époque de la conquête, inondait Grenade de ses émissaires.

D'ailleurs ces moyens d'administration lui étaient imposés par sa situation difficile. Les Mores, récemment subjugués, qui composaient la majeure partie des habitants de la ville, regret-

taient leur indépendance perdue. Ils détestaient leurs vainqueurs, différant d'eux en tout, par l'origine, les mœurs, la religion.

Néanmoins les conquérants espagnols ne pouvaient employer les moyens rigoureux sans s'exposer à un soulèvement terrible. De là de grandes difficultés pour contenir les musulmans et faire respecter l'autorité royale.

Aussi, pour arriver à son but sans faire d'éclat, le gouverneur entretenait une nombreuse police secrète, dont les agents se mêlaient aux Mores et s'efforçaient de pénétrer leurs desseins.

L'homme qui n'avait point perdu de vue Zegri dans l'Albaïcin tenait le premier rang parmi ces alguazils habilement organisés par le comte de Tendilla. A toute heure du jour et de la nuit, il pouvait pénétrer dans l'Alhambra, et entrer chez le gouverneur.

Arrivé à la porte du cabinet où le comte travaillait souvent et traitait les affaires les plus secrètes de son administration, l'espion frappa légèrement, et Tendilla ouvrit lui-même.

« Quoi de nouveau, Costizabal ? » demanda-t-il avec empressement.

L'agent, avant de répondre, se dépouilla de son déguisement more, essuya la sueur qui coulait de son front, et répondit :

« Ma journée n'est pas perdue, senor.

— Qu'as-tu remarqué ?

— Vous craigniez une conjuration des musulmans?

— En effet.

— Et même une révolte prochaine des vaincus?

— C'est vrai.

— Eh bien! vos soupçons me paraissent fondés, et le danger semble imminent.

— Ton rapport est grave.

— Il est exact, autant que mes renseignements me permettent d'en juger.

— Apprends-moi donc tout ce que tu sais à ce sujet.

— Hélas! señor, quoique je n'aie plus aucun doute sur les projets des infidèles, cependant je suis fort peu initié aux détails de l'entreprise qu'ils méditent.

— Il n'importe; raconte-moi ce que tu as découvert.

— J'ai la certitude maintenant que les Mores tiennent des conciliabules secrets.

— Les as-tu surpris?

— Non, malheureusement.

— Tu n'as point essayé de te glisser dans leurs assemblées?

— Pardonnez-moi, señor.

— Alors...

— Dès qu'un homme, fût-il revêtu du costume musulman, pénètre dans ces réunions, il est remarqué aussitôt, et chacun se tient sur ses gardes.

J'ai tenté de surprendre les entretiens des suspects, et j'ai encore échoué, tant la vigilance est grande. Les Mores ont entre eux un signe de reconnaissance que je n'ai point encore réussi à saisir.

— Tu ne sais rien de précis?

— Je n'ai que de vagues données. Elles suffisent pour nous mettre en garde, mais non pour prévenir l'explosion du complot.

— Est-ce tout? s'enquit avec inquiétude le comte de Tendilla.

— Je n'ai pas achevé.

— Poursuis donc.

— Il y a eu aujourd'hui un commencement d'émeute.

— En quelle partie de la ville?

— Sur la place de l'Albaïcin.

— Que s'est-il passé?

— La populace, excitée par les derviches et les morabites, a manifesté de la manière la plus violente sa haine pour les chrétiens.

— Quelle conclusion tires-tu de là?

— Que l'insurrection s'apprête, et qu'elle ne tardera guère à éclater.

— A qui s'en prendre? car enfin nous ne pouvons frapper toute la ville.

— Voilà la difficulté.

— Quels seront les chefs du mouvement?

— Je l'ignore.

— Tu ne soupçonnes personne?

— Le plus profond mystère enveloppe les conjurés.

— As-tu surveillé les principaux personnages musulmans?

— Je n'y ai pas manqué. J'ai suivi aujourd'hui, pendant plusieurs heures, le plus illustre de tous.

— De qui veux-tu parler?

— De Zegri.

— Crois-tu qu'il conspire?

— Je n'en serais pas étonné.

— Pourtant, jusqu'ici, il a vécu paisible, et ne s'est pas mêlé aux troubles qui, à diverses reprises, ont inquiété notre domination.

— Cela prouverait sa dissimulation.

— J'avoue que son caractère généreux et loyal m'inspire de la confiance.

— Zegri est un homme habile, senor, et ses talents sont incontestables.

— Je l'avoue.

— Songez combien il aurait à gagner au triomphe de ses compatriotes. Les Mores, en cas de succès, lui défèreraient certainement l'autorité souveraine.

— Tu calcules ce qu'il pourrait gagner; mais réfléchis à ce qu'il s'exposerait à perdre. La révolte, si puissante qu'elle fût, finirait par être étouffée, et Zegri serait dépouillé de ses vastes domaines, et privé de la vie, sans doute. D'ailleurs il me semble le connaître : il est naturellement

modéré dans ses désirs et exempt d'ambition.

— Le fanatisme est tout-puissant.

— Zegri n'est pas fanatique, il s'en faut. Je ne le crois même guère attaché à sa religion.

— Quoi qu'il en soit, ajouta Costizabal, je suis sûr qu'il s'est rendu aujourd'hui à l'assemblée des conspirateurs. Ensuite il a visité les personnages les plus notables de l'Albaïcin ; il a échangé avec divers morabites qu'il a rencontrés sur son passage des signes d'intelligence. Enfin, il est un dernier fait qui présage la proximité du danger, c'est que Zegri part demain pour ses domaines des Alpuxarras.

— Que vois-tu de redoutable dans le voyage du prince more aux montagnes ?

— Il compte, sans doute, y donner le signal d'un soulèvement.

— N'exagères-tu point l'importance de cette excursion ?

— Je ne le pense pas. Zegri, après avoir donné ses dernières instructions dans la ville, appellera les montagnards aux armes.

— Les musulmans des Alpuxarras ont été désarmés, ne t'en souvient-il plus ?

— Ne vous ai-je pas maintes fois averti depuis, señor, qu'ils s'étaient procuré de nouvelles armes, et qu'ils montraient un esprit séditieux ? »

Le comte de Tendilla réfléchit quelque temps à ces graves communications. Puis, reprenant la parole, il dit :

« Tes soupçons à l'égard de Zegri peuvent être fondés.

— J'ai plus que des soupçons, je suis convaincu d'être dans le vrai en affirmant que le prince more trempe dans une formidable conjuration. Vous aurez bientôt la preuve que je n'avance rien à la légère, si vous ne le prévenez. Il est l'instigateur de la révolte dans Grenade, et il part pour se mettre à la tête des paysans mores des Alpuxarras. Tout au moins il espère nous donner le change sur le complot de ses amis de la ville, et son but est de nous endormir dans une trompeuse sécurité.

— Tes raisonnements me paraissent justes; mais tu ne m'apportes aucune preuve sérieuse.

— Les présomptions, en certains cas, s'enchaînent de telle sorte qu'elles nous mènent sur le chemin de la vérité.

— J'en conviens. Mais que faire?

— Comprimez les tendances à la révolte.

— En usant de violence, sans même un prétexte spécieux, je m'expose à provoquer d'opiniâtres résistances, et le mal, peut-être, que je désire empêcher.

— Vous avez raison, *senor*, déclara l'espion après une pause. Une idée me frappe en ce moment, et m'éclaire sur le plan des Mores.

— Quelle est cette idée?

— Les musulmans désirent, je n'en doute pas, que vous leur fournissiez l'occasion de s'insurger,

et d'entraîner le peuple entier dans leur parti.

— Oui, voilà ce qu'ils veulent, rien de plus clair. Mon devoir est de déjouer leurs espérances.

— Agissez promptement ; le temps presse.

— La garnison est insuffisante ; il faut que j'informe le roi et la reine de ce qui se passe dans Grenade.

— C'est aussi mon avis. »

Le comte de Tendilla appela immédiatement un secrétaire ; il lui dicta une lettre au roi Ferdinand et à la reine Isabelle , par laquelle il leur mandait que le peuple de Grenade, mécontent de la domination nouvelle , paraissait prêt à se soulever ; que les paysans des montagnes remuaient et avaient trouvé de nouvelles armes ; qu'on parlait tout haut dans la ville de la religion chrétienne et du gouvernement royal avec beaucoup de haine et de mépris ; que les Mores de la péninsule avaient noué des relations avec ceux d'Afrique, et que le besoin de renforts était urgent.

Le gouverneur achevait en essayant de donner une idée exacte de la situation ; mais il ne put nommer les chefs ni préciser la nature du mouvement qui se préparait.

Cette lettre fut aussitôt scellée et expédiée à Séville, où se tenait la cour.

Costizabal était resté dans le cabinet de Tendilla. Quand le messenger fut parti, le comte se tourna vers son fidèle agent, et lui dit :

« Maintenant occupons-nous de Zegri , le chef présumé de la conjuration.

— Que voulez - vous faire ?

— Le mettre dans l'impossibilité d'exécuter ses funestes projets.

— Vous vous proposez d'ordonner son arrestation ?

— Nullement : une telle violence précipiterait la crise. Je serai prudent.

— De là dépend notre salut.

— Le moyen , cependant , d'arrêter les intrigues du prince more ?

— Défendez - lui de partir pour les Alpuxarras. Établissez autour de lui et de ses amis une surveillance habile , infatigable. Peut-être ces mesures suffiront à conjurer le danger ; du moins elles vous permettront d'attendre les auxiliaires que les rois ne manqueront pas de vous envoyer.

— Je suivrai ton conseil , répliqua Tendilla. Continue de me seconder avec zèle , et la récompense ne te manquera pas. »

L'espion se leva , s'inclina devant le comte et s'éloigna.

Le lendemain , le gouverneur envoya un de ses officiers au palais de Zegri. Le messenger tomba au milieu des préparatifs de départ et de la confusion inévitable à la veille d'un long voyage. Une nuée de serviteurs se croisaient dans les cours , dans les salles , dans les galeries. Les chevaux ,

rangés au dehors et richement caparaçonnés, hennissaient d'impatience. Des mules chargées de bagages, des litières somptueuses et soigneusement fermées attendaient les femmes et leurs suivantes.

Zegri, circulant au milieu de cette foule, donnait partout ses ordres. Son fils Merwan le secondait avec intelligence.

— L'officier du comte de Tendilla alla droit au prince more.

« Je vous salue, *senor*, fit-il en s'inclinant profondément.

— Que désires-tu? demanda Zegri, surpris de cette visite.

— Je viens de là part du gouverneur de Grenade, répondit le messager.

— Que me mande le comte de Tendilla?

— Il m'a chargé d'une mission auprès vous, fit l'officier avec embarras.

— Parle; de quoi s'agit-il? s'enquit Zegri en fixant sur l'Espagnol son regard clair et imposant.

— C'est une invitation pressante.....

— Voyons, explique-toi. Ordinairement une invitation n'a rien de désagréable.

— Je crains qu'il n'en soit autrement de celle que je vous apporte.

— C'est un ordre, sans doute?

— Précisément.

— Que me prescrit le gouverneur? fit le More, dont le visage exprima un amer déplaisir.

— Le comte de Tendilla a appris que vous vous prépariez à partir pour les montagnes.

— Je n'ai aucun intérêt à le cacher ; d'ailleurs le mouvement qui règne dans ma maison ne me permettrait pas de le nier.

— Mon maître exige que vous ajourniez ce voyage.

— Pour quels motifs ?

— Le gouverneur craint , à vous parler franchement , que vous n'ayez quelques desseins secrets, celui, par exemple, d'exciter les montagnards des Alpuxarras et des contrées voisines. »

Zegri, dont la fierté était profondément blessée, allait répliquer avec vivacité. Pourtant il se contenta et se borna à cette réponse :

« Le voyage que j'entreprends est indispensable, et ce serait une cruauté au comte de Tendilla de l'empêcher.

— Tel est cependant son projet.

— Il n'en a pas le droit.

— Il ne m'appartient pas de discuter les ordres du lieutenant des rois.

— Lui ai-je donné lieu de se défier de moi ?

— Je l'ignore.

— Il a des soupçons ?

— C'est ce que je ne puis dire. Quoi qu'il en soit, il vous défend absolument de quitter Grenade.

— Et si je désobéis ?

— Il emploiera la force.

— Je n'essaierai pas une résistance inutile, reprit Zegri avec une indignation pleine de tristesse ; je ne partirai pas.

— C'est une sage résolution que vous prenez là, *senor*.

— Retourne vers ton maître, et tu lui diras que ses ordres sont barbares.

— Il les croit légitimes.

— Je crains qu'il n'ait un jour à se repentir de m'avoir traité de la sorte.

— Le comte de Tendilla est prudent.

— Il ne l'est pas en cette circonstance.

— Il a ses raisons d'agir comme il le fait.

— Je ne l'accuse pas d'obéir à un caprice cruel, mais j'affirme qu'il se trompe.

— Soyez sûr qu'il a tout pesé.

— A-t-il réfléchi que, depuis sept ans, je vis paisible, soumis comme le dernier des Espagnols, éloigné de toute intrigue ? Allah a voulu que ses maîtres fussent les plus forts, et qu'ils nous imposassent le joug : j'ai adoré les décrets d'Allah.

— Le comte de Tendilla vous rend justice, *senor*, n'en doutez pas.

— Tu m'en apportes la preuve. Désormais sa conduite à mon égard m'affranchit envers lui, et je revendique toute ma liberté d'action. »

Zegri, ayant achevé ces mots, congédia l'officier du gouverneur, et prescrivit à ses serviteurs de cesser les préparatifs de départ.

« Les ordres du commandant espagnol , murmura Merwan à l'oreille de son père , indiquent que la conspiration est découverte.

— La fatalité est contre nous , répondit Zegri. Je l'ai dit le jour où Grenade est tombé , notre beau royaume ne se relèvera pas. Voilà pourquoi j'ai toujours refusé de prendre une part active à d'inutiles complots.

— Oui , l'implacable fatalité nous poursuit , reprit Merwan avec une poignante douleur. A peine avons-nous consenti à nous rapprocher des conjurés , que nous sommes surpris.

— C'était écrit ; la volonté d'Allah est sainte , et les vrais croyants doivent s'y soumettre sans murmure , » soupira une voix résignée , celle de Zulphi , qui s'était glissé au palais de Zegri.

Mohammed-Hassan se montra très-mécontent de cette défense imprévue. Il se détermina à demeurer auprès d'Amara , afin de veiller sur les jours de la jeune fille , si précieux pour le prince more.

---

## V

### A L'ALHAMBRA

La lettre du comte de Tendilla mit en alarme la cour de Séville. Les rois craignaient, avec raison, de voir s'échapper de leurs mains et retomber au pouvoir des infidèles ce beau royaume de Grenade, qui, dans l'espace de soixante-dix lieues de long sur vingt-cinq de large, comptait cent villes presque toutes opulentes, et une multitude de villages, tous peuplés d'habitants nombreux et intelligents.

Avec ses forêts de mûriers et ses innombrables troupeaux, cette terre, naturellement fertile, avait de quoi fournir au commerce de l'Afrique et de l'Europe.

Jusqu'aux guerres civiles qui avaient préparé et amené sa conquête par les Espagnols, sa population, encouragée par la paix et l'abondance, n'avait fait qu'augmenter.

Au contraire, les peuples des contrées voisines, livrés à tous les désordres du régime féodal, étaient

victimes des dissensions des grands et de l'avidité des Juifs, à qui les fiers hidalgos abandonnaient volontiers les profits du commerce et de la perception des impôts, fonctions qu'ils regardaient comme indignes d'eux. Toutefois, dans leurs luttes journalières, ces derniers avaient appris le métier de la guerre, tandis que les Mores l'avaient oublié dans les douceurs de l'oisiveté.

On s'en aperçut bien au jour où les deux peuples combattirent pour l'empire de la péninsule.

Les avis du gouverneur à la cour de Séville, annonçant la fermentation régnant parmi les habitants musulmans de Grenade et des montagnes, inquiétèrent singulièrement les rois et leurs ministres au sujet de la conquête. Une violente discussion s'engagea sur ce point entre Ximénès et les autres conseillers de la couronne.

Francisco Ximénès de Cisneros était né, en 1437, à Torre-Laguna, petite ville de Castille.

Sa mère, Marie-Anne de la Torre, était de race noble; mais son père, Alfonso Ximénès de Cisneros, ne l'était pas; il n'exerçait que l'humble fonction de percepteur des décimes que le pape avait accordés aux rois d'Espagne pendant la guerre de Grenade. Toute l'ambition de cet homme avait été que son fils, nommé d'abord Gonzalès, pût lui succéder, et que pour cela il apprît à lire, à écrire et à chiffrer.

Mais le fils tourna ses regards d'un autre côté. Après avoir étudié d'abord à Alcalá-de-Hénarès, ensuite à la célèbre université de Salamanque, et s'être rendu savant dans la science de la théologie et des langues orientales, le jeune Ximénès embrassa l'état ecclésiastique, entra dans l'ordre de Saint-François, et fut cordelier.

A la suite d'événements qu'il serait trop long de raconter ici, Ximénès, réputé pour sa modestie et ses vertus autant que pour ses talents, devint le confesseur de la reine Isabelle. Ensuite il fut promu malgré lui à l'important archevêché de Tolède.

Bientôt les conseils de l'archevêque furent indispensables aux rois, dont il dirigea toutes les affaires. Ses vues triomphaient toujours, tant à cause de leur excellence que du grand sens avec lequel il les exposait et de sa persistance à les faire valoir.

Au sujet de la lettre de Tendilla, Ximénès fut contredit, comme d'habitude, par les nombreux ennemis de sa fortune, qui le surnommaient *l'éléphant*, à cause de ses dents qui lui sortaient de la bouche à la façon des défenses de cet animal. Il opinait pour que les rois Ferdinand et Isabelle se rendissent eux-mêmes à Grenade, à la tête de forces considérables, pour comprimer et étouffer définitivement la rébellion.

Les autres conseillers, pour contrecarrer le ministre, indiquaient une conduite opposée, allé-

quant que ce serait pousser à bout les Mores que de suivre les avis de Ximénès.

Isabelle prit un milieu entre ces deux partis : elle déclara qu'elle irait à Grenade sans y mener de troupes réglées, mais qu'elle se ferait accompagner d'une suite nombreuse de braves gens, qui au besoin deviendraient des soldats.

Elle ordonna aux grands de l'imiter, et voulut qu'ils conduisissent à Grenade leurs plus vaillants serviteurs en livrée, et organisés de telle sorte, qu'ils pussent en un instant former une forte garnison, en même temps qu'un corps de troupes propre à tenir la campagne.

Tous les seigneurs s'empressèrent de se conformer à la volonté royale.

On prit pour prétexte la santé chancelante du petit prince don Miguel, et les médecins décidèrent à grand bruit qu'il lui fallait l'air pur de Grenade.

Ferdinand et Isabelle partirent séparément. La reine, conduisant l'enfant, s'acheminait à petites journées vers la ville more. Quelques-uns des grands la suivaient; les autres allaient par divers chemins.

De cette manière on introduisit dans Grenade, sans trop d'éclat, quatre à cinq mille soldats des plus braves troupes de l'Espagne.

Isabelle logea dans l'Alhambra, Ferdinand au Généralif, palais de campagne des rois mores,

moins splendide que le premier, et bâti en face , sur la seconde colline qui dominait la ville.

Ximénès s'établit dans l'Albaïcin , pour être en mesure de faire rayonner de là ses forces dans tous les quartiers , et de porter des yeux plus attentifs sur toutes les manœuvres des musulmans.

Mais la conscience des intrigues ourdies rend l'esprit défiant et les regards pénétrants. Aussi la subite arrivée de la cour dans leur ville, la morgue insolente des seigneurs andalous et castillans , la vue de ces visages rudes et belliqueux qui, sous la livrée de pages et de valets, inondaient les rues , apprirent aux Mores ce qu'on voulait leur cacher , la découverte de leurs pratiques séditieuses.

La fureur de se voir déjoués ne fut égale que par leurs inquiétudes. Ils délibérèrent furtivement , et se demandèrent s'ils ne brusqueraient point l'explosion du complot, et s'ils ne prendraient pas aussitôt les armes pour massacrer tous les Espagnols , et envelopper dans la même ruine les rois et leurs ministres.

Ce plan audacieux eût été fécond en résultats heureux pour les infidèles s'il eût pu réussir. L'assemblée des faquirs , des morabites et des autres chefs hésita un instant si elle ne l'adopterait pas.

Ben-Zohra se leva pour le combattre. Dans un discours de grand sens, il représenta tout ce que cette résolution aurait de fatal pour les Mores en cas d'échec.

« Nous sommes, dit-il, surveillés par de nombreux soldats espagnols déguisés, prêts à la lutte, n'attendant qu'un prétexte pour en finir avec nous et nous anéantir jusqu'au dernier. Que ferons-nous contre ces vieilles troupes, qui ont vaincu les meilleurs guerriers de Boabdil, des Abencerrages, des Zegris et des autres chefs illustres de notre nation, renfermés tous dans Grenade pour repousser l'ennemi par un suprême effort? Nous n'avons pas assez d'armes; beaucoup de nos capitaines sont dispersés, le peuple est intimidé et irrésolu. Les secours demandés en Afrique ne sont pas arrivés, les montagnards ne sont pas prévenus. »

Le vieux morabite parla avec beaucoup de feu, démontrant clairement que, dans ces conditions, ce serait se livrer aux mains de l'ennemi que de l'attaquer.

La plupart des chefs, convaincus par ces sages paroles, gardèrent le silence, convenant tacitement que Ben-Zohra avait raison.

Seul le derviche Zulphi s'éleva avec violence contre l'avis ouvert par le vieillard. Il exhorta vivement ses compatriotes à agir promptement. Il accusa Ben-Zohra de lâcheté et d'égoïsme, et finit en déclarant que, pour lui, il était décidé à donner immédiatement le signal de la lutte, et à ne point compromettre par de timides ajournements le résultat d'une conjuration si laborieusement ourdie, dût-il périr victime de sa tentative.

Les plus jeunes applaudirent à ces incitations ardentes, fanatiques, et quelques vieillards furent ébranlés.

Mais en peu de mots Ben-Zohra calma les esprits. Malgré les invectives de Zulphi, l'assemblée résolut qu'on se soumettrait pour le moment, et qu'on attendrait une occasion plus favorable.

En effet, les mesures avaient été si bien prises par les Espagnols, qu'il eût été insensé aux vaincus de remuer. Les Mores le comprirent, et les chefs les plus engagés s'empressèrent de passer en Afrique. Plusieurs familles illustres de la ville s'exilèrent ainsi volontairement.

Le comte de Tendilla alla trouver les rois peu après leur arrivée. Ignorant toujours le nom des chefs, et n'osant mettre en cause Zegri, contre qui il n'avait rien de positif à alléguer, il se contenta de dire que la présence des monarques avait déconcerté les plans des mécontents; il annonça que plusieurs personnages considérables étaient en fuite, et se disposaient à passer la mer.

Les rois, dans l'incertitude sur les noms des meneurs, ordonnèrent de secrètes perquisitions pour découvrir la conjuration.

Ces mesures furent inutiles; elles n'apprirent absolument rien; les conjurés gardèrent un silence inviolable, et aucune parole téméraire ne livra le nom des conspirateurs.

Néanmoins les souverains, comprenant que des

religions hostiles dans un même État seraient une cause toujours subsistante de haine et de discorde, voulurent essayer de convertir les Mores. Ils en appelèrent aux lumières de Ximénès, et adoptèrent un singulier moyen.

Feignant d'avoir pénétré le complot, ils mandèrent soudain à l'Alhambra les principaux faquirs et morabites, et les membres les plus influents de l'administration more.

L'émoi fut grand parmi les musulmans à la réception de l'ordre royal. Ils jugèrent que tout était connu, que leurs plans étaient dénoncés, leurs noms divulgués, leurs personnes trahies, et qu'on les appelait pour entendre leur sentence.

Toutefois il leur fallut obéir, car le commandement était signifié par des lieutenants d'armes, escortés de soldats.

Ils se rendirent au palais, la tête basse, le visage triste, l'esprit en proie à de sombres pensées. Ils étaient bien loin du sort qu'ils avaient naguère rêvé.

Ils arrivèrent presque tous en même temps au bas de la colline sur laquelle s'élevait l'Alhambra. Par un hasard curieux, Ben-Zohra et Zulphi se trouvèrent côte à côte.

L'attitude de ces deux hommes était bien différente : jamais le vieux morabite n'avait montré une attitude plus ferme, un front plus calme ni plus résolu; son regard tranquille attestait qu'il ne

craignait rien. Le derviche, au contraire, paraissait accablé; son exaltation s'était évanouie complètement; il tremblait de frayeur, et traitait Ben-Zohra avec obséquiosité.

Les Mores montèrent les pentes de la colline au milieu des gardes silencieux. Ils traversèrent une forêt d'arbres odoriférants qui s'étendaient jusqu'à l'entrée de l'Alhambra, et qui, plus heureux que les formidables murailles enceignant alors le palais, sont encore debout.

Cette série de bosquets coupés de ruisseaux limpides, semés de fontaines aux eaux dormantes ou jaillissantes, et hérissés parfois de rochers d'un aspect sauvage, offraient un admirable spectacle de fraîcheur, de grâce et de grandeur.

Les Mores franchirent ensuite le seuil de l'entrée principale du palais, pratiqué dans une grosse tour carrée en briques rouges.

Après avoir passé sous la voûte sombre, étroite et courbée comme un fer à cheval, ils traversèrent la longue esplanade, plantée d'arbres magnifiques, au bout de laquelle se déploie l'immense et ravissant panorama de la grande vallée de Grenade, bornée à l'orient et au midi par les montagnes neigeuses où s'alimente cette multitude de ruisseaux qui arrose la plaine.

Ayant pénétré dans la cour des bains, ils aperçurent devant eux ce féerique Alhambra, portant encore gravé sur toutes ses faces, en lettres d'or,

le nom d'Allah : palais magique, tour de briques, de marbre et de porphyre, avec ses cloisons flexibles et brodées de riches festons, avec ses plafonds enluminés et minces comme des feuilles de parchemin, ses colonnettes grêles comme de faibles arbrisseaux, contraste étrange avec la masse énorme des lourdes murailles carrées qui environnaient l'édifice.

Le milieu de la cour des bains était occupé par un vaste bassin, ayant la forme d'un parallélogramme, et servant de baignoire en été.

Un élégant portique courait alentour, découpé en minces colonnes, dont les chapiteaux variés portaient des arcades à cintre allongé, surmontées d'une galerie supérieure de même style, mais dont les colonnettes étaient moins élevées.

Les ornements de ces galeries, comme ceux de chacune des cours ou des salles du palais, étaient d'une grâce et d'une magnificence rappelant les plus précieux tissus de l'Orient. Ils se composaient d'entrelacements où l'œil s'égarait comme en un labyrinthe, et dont la géométrie pouvait seule retrouver le secret; puis c'étaient des arabesques proprement dites, où s'épanouissaient mille fleurs idéales; enfin on y voyait des caractères antiques, ressemblant eux-mêmes à une capricieuse décoration.

Ces divers genres d'ornements, dont les couleurs, éclatantes comme celles de nos anciens vitraux, se

relevaient souvent d'un fond d'or, et d'où la représentation des créatures vivantes était bannie, offraient l'accord piquant d'une variété infinie et d'une invariable régularité.

Les morabites et leurs compagnons furent bientôt introduits dans la grande salle de l'Alhambra, que soutenaient deux cents colonnes d'albâtre, et qui, admirable en ses proportions, étalait encore une splendeur et un luxe inouïs.

Sur deux trônes, élevés au fond de cette incomparable salle, apparaissaient, revêtus des insignes de la royauté, Ferdinand et Isabelle. Les Mores furent amenés aux pieds des nouveaux maîtres de Grenade.

Ferdinand, prenant la parole, leur dit en peu de mots qu'il les avait mandés pour des affaires importantes, dont l'archevêque de Tolède les informerai plus amplement.

Cette vague communication, loin de les rassurer, redoubla leurs craintes.

On les conduisit au ministre.

Ximénès les accueillit d'un air sévère; il leur apprit qu'on savait la conspiration ourdie par eux pour soulever le peuple, tant dans la ville que dans les montagnes.

« Les uns, parmi vous, ajouta-t-il, ont trempé directement dans le complot; les autres sont coupables, l'ayant connu, de ne l'avoir point révélé. Vous avez donc tous mérité la mort. »

Un silence lugubre succéda à ce langage terrible. L'archevêque, satisfait de l'impression qu'il venait de produire, reprit :

« Néanmoins les rois consentent encore à vous pardonner, malgré vos crimes, mais à la condition que vous embrasserez la religion chrétienne. »

Les morabites, les faquirs et les autres Mores, stupéfaits, consternés, baissèrent la tête et se turent.

Ximénès insistant, ils protestèrent de leur innocence, puis finirent par accéder à ce que l'archevêque leur demandait. Zulphi, l'un des premiers, déclara qu'il s'instruirait dans les doctrines chrétiennes, et qu'il se ferait baptiser. La frayeur le poussa même à dire qu'il jugeait depuis longtemps la foi du Christ meilleure que celle de Mohammed.

« Lâche, murmura Ben-Zohra à l'oreille du derviche, voilà donc le fruit de tes hypocrites dévotions ! Toi qui voulais passer pour le plus saint et le plus zélé des musulmans, tu donnes avant tous les autres le scandale de l'apostasie. Tu vas savoir qui, de moi ou de toi, est plus ferme dans la profession de l'Islam. »

Aussitôt le vieux morabite, élevant la voix, s'écria :

« Je refuse de renier le culte de mes pères.

— Étudie du moins les dogmes du christianisme, répondit Ximénès.

— Non, je ne le ferai pas.

— Le pardon est à ce prix.

— Je mourrai, s'il le faut. »

Plusieurs vieillards s'exprimèrent comme Ben-Zohra. Le ministre, craignant que l'exemple de ces Mores ne devînt contagieux, ordonna aux soldats présents à cette audience d'emmener les musulmans récalcitrants, et de les jeter en prison, où ils demeurèrent jusqu'à nouvel ordre.

Ben-Zohra et ses rares imitateurs se laissèrent emmener tranquillement, à la confusion de Zulphi.

Alors Ximénès fit renouveler leur promesse à ceux qui restaient, et, changeant immédiatement d'allures, il multiplia les caresses à l'égard de ces Mores, et leur promit au delà de leurs espérances. Il leur donna ensuite un magnifique repas, leur montra tout ce qu'il y avait de curieux dans ses cabinets, et accorda à chacun ce qu'il avait remarqué lui plaire davantage.

Afin d'achever de gagner les Mores, il les ramena vers les rois, qui leur firent, cette fois, le plus gracieux accueil, les assurèrent de leur protection, confirmèrent les engagements du ministre, et les comblèrent de présents.

Ces ardents conjurés de la veille sortirent de l'Alhambra remplis de joie, et résolus de contenter les nouveaux souverains de Grenade.

## VI

### LE COMTE D'AGUILAR

Ximénès, qui au génie de l'homme d'État unissait le zèle d'un apôtre, ne borna pas ses efforts à l'adroite mesure qui venait d'être prise. De concert avec Talavera, nommé archevêque de Grenade, il entreprit d'instruire la ville musulmane. Les deux prélats se mirent à prêcher l'un et l'autre en public et en particulier.

Leur parole éloquente obtint de merveilleux succès. Les faquirs, les morabites et les autres personnages qui avaient comparu au palais de l'Alhambra, furent fidèles à leur promesse. Ils s'instruisirent des dogmes de la religion chrétienne, et il ne se passait guère de jour qu'il ne s'en convertît quelques-uns. Ces exemples étaient suivis par un grand nombre de Mores.

Pour récompenser ces néophytes du zèle qu'ils

déployaient ensuite, on leur donnait des emplois, des charges, des pensions.

Ben-Zohra demeura en prison, inébranlable dans ses convictions religieuses.

Zulphi, qui avait retardé le plus longtemps possible son changement de culte, renia enfin le Koran pour embrasser l'Évangile; mais l'ancien derviche n'était ni plus sincère ni moins hypocrite qu'autrefois. Il entra dans l'Église avec ses vices, sa bassesse d'âme, sa haine pour qui lui faisait ombrage. Pour cet homme, les formules seulement étaient changées; l'esprit restait le même.

Quelle que fût cette conversion, elle dessilla les yeux de Zegri au sujet de l'infatigable parasite; il reconnut enfin la sagesse des avertissements du médecin de Badajoz, qui l'avait mis en garde contre le caractère fourbe du dévot musulman.

Zegri, dont l'âme loyale soupçonnait difficilement la perfidie, avait mis en Zulphi une confiance illimitée. Il le retenait souvent auprès de sa personne et prenait la plupart du temps ses conseils.

De son côté, le derviche n'omettait rien pour assurer et accroître son ascendant sur son illustre patron; il lui avait presque persuadé que son secours lui était indispensable pour entrer dans le paradis de Mohammed.

Au siège fameux de Malaga, où Zegri, comme gouverneur de la place, commandait la garnison,

Zulphi, déjà considéré comme un saint musulman, malgré sa jeunesse, avait conseillé au prince une résistance furieuse et opiniâtre, également funeste aux deux partis. Il promettait audacieusement le succès. Dans d'autres circonstances, il fit plusieurs prédictions que le hasard ou la valeur de Zegri réalisèrent.

Maintenant qu'il était éclairé sur l'hypocrite personnage, Zegri n'hésita pas, il le chassa de son palais.

Zulphi, habile à tirer parti de tout, se présenta aux Espagnols comme une victime du fanatisme musulman. Il obtint des vainqueurs de généreuses largesses, qui lui permirent de s'établir à l'aise dans l'Albaïcin, où il affecta autant de zèle pour sa foi nouvelle qu'il en avait montré pour l'ancienne.

Heureusement toutes les conversions ne ressemblèrent point à celle du derviche. On peut même affirmer qu'elles furent généralement solides et dictées par une conviction sincère, surtout parmi les classes plus éclairées des faquirs, des derviches et des morabites.

Toutefois il fallait exercer sur eux une certaine pression, non pour leur imposer le christianisme, mais pour les amener à étudier ses dogmes. Jusquelà ils n'avaient su affirmer leur religion qu'à coups de sabre, et ils ne voulaient pas autrement discuter celle du Christ.

Les rois et Ximénès, mettant à profit les circon-

stances, forcèrent les Mores à sortir de cette ignorance volontaire dans laquelle ils se réfugiaient, et ils les contraignirent à regarder la lumière face à face. Aussi beaucoup de conversions s'opérèrent dans Grenade. L'affluence des catéchumènes aux fonts sacrés était si grande, qu'on fut obligé d'omettre les cérémonies du baptême, afin de satisfaire tout le monde.

Un jour, Ximénès prêcha avec tant de force, qu'à la sortie du sermon trois à quatre mille personnes se présentèrent pour être initiées à la foi. L'archevêque de Tolède, renouvelant un ancien usage de l'Église, les baptisa sur-le-champ par aspersion.

Les choses allaient ainsi d'elles-mêmes, sans aucune violence. Le christianisme, que les musulmans ignoraient totalement, éclatait à leurs yeux dans sa vérité, dans sa grandeur, dans sa divinité, et, la crainte ne les retenant plus dans l'islamisme, ils reniaient volontiers Mohammed pour suivre les saintes lois de l'Évangile.

La présence des rois et la conduite de Ximénès avaient dissipé tous les complots des Mores. Ce peuple timide, habitué à un gouvernement despotique, ne savait qu'ourdir des cabales stériles et trembler. Factieux et emporté quand ils se voyaient loin du maître, les Grenadins, à l'approche du châtiment, rentraient dans l'ombre et la poussière.

Ferdinand et Isabelle , persuadés que la tranquillité régnerait désormais dans la ville, retournèrent à Séville, laissant le ministre achever l'œuvre commencée, de concert avec Talavera, l'archevêque de Grenade.

Ce départ était trop précipité. Dans la cité more, les sectateurs de l'islamisme étaient si nombreux encore, que, d'un jour à l'autre, ils pouvaient mettre plus de cent mille hommes sous les armes. Une simple garnison devait être insuffisante pour soutenir l'autorité en cas de révolte.

Dès que le roi et la reine se furent éloignés, les témoignages publics de mécontentement recommencèrent; il y eut des murmures dans la population musulmane, puis des attroupements et des insultes aux nouveaux chrétiens.

Les deux archevêques eux-mêmes faillirent devenir les victimes de la fureur populaire. Ximénès, trop faible pour dompter les factieux, se comporta néanmoins comme s'il eût été le plus fort, et sa résolution lui tint lieu d'une armée entière.

Il publia une défense, sous peine de punition corporelle, de tenir des assemblées, de maudire la religion chrétienne et d'offenser de parole ou d'action ceux qui l'auraient embrassée. Les contrevenants étaient passibles de la prison.

Il s'occupa ensuite avec persévérance de rechercher les causes et les chefs de ces mécontentements perpétuels. Le comte de Tendilla lui fit part des

soupons que son agent Costizabal lui avait suggérés contre Zegri.

Le ministre, qui connaissait la duplicité ordinaire des Mores, jugea Zegri coupable, bien que ce prince ne donnât aucune prise aux accusations, tant sa conduite était discrète et réservée. Avec son génie supérieur, Ximénès comprit que l'illustre musulman était d'autant plus à craindre, qu'ayant toutes les qualités nécessaires pour conduire une grande entreprise, il affectait davantage de se tenir à l'écart des complots.

S'emparant donc des rapports de Costizabal, il résolut de mettre Zegri hors d'état de nuire, et de saisir la première occasion qui se présenterait pour le faire arrêter.

Par les ordres du ministre, le prince fut entouré d'une surveillance plus rigoureuse que jamais; toutes ses démarches furent suivies, et on s'occupait de l'empêcher de sortir de Grenade.

Zegri ne tarda pas à s'apercevoir combien il était épié; il apprit les accusations portées contre lui, et les projets qu'on méditait contre sa liberté. Irrité de ces vexations, mais trop fier pour y répondre autrement que par le dédain, il garda le silence. Il ne changea rien à ses habitudes, continuant de fréquenter l'Albaïcin et les maisons de ses amis.

Cependant, quoiqu'il n'en voulût pas convenir, il était en proie à de vives inquiétudes au sujet de

son fils, de Boabdilla, et surtout d'Amara, qui ne pouvait se rétablir parfaitement sous l'influence de l'air de la ville, étouffant et chargé de vapeurs. Une anxiété mortelle s'emparait de lui lorsqu'il se demandait ce que deviendraient ces frêles créatures, s'il venait à être jeté en prison.

Parfois il songeait à fuir, à l'exemple de plusieurs de ses illustres amis. Mais il n'était pas seul, et il s'exposait à tomber, avec sa famille, aux mains des Espagnols, à qui il fournirait ainsi un prétexte pour le persécuter.

Néanmoins, il ne pouvait plus se le dissimuler, car c'était le bruit général dans la ville, tout en restant paisible, il était exposé à tout moment à être arrêté avec les siens. Cette idée le torturait; il redoutait que ce coup ne brisât le cœur d'Amara et celui de Boabdilla.

Après de longues réflexions, il crut avoir trouvé un moyen de conjurer le danger. Le calme et la sérénité reparurent sur son large front.

Un jour, il jeta sur ses épaules un riche albornoz, descendit à pied dans le quartier d'Anteguerrula, et s'arrêta devant l'une des plus splendides habitations. Un serviteur magnifiquement vêtu le reçut.

« Ton maître est chez lui? demanda Zegri.

— Il y est, répondit le valet.

— Conduis-moi près de lui. »

Le serviteur s'inclina, et guida le visiteur jus-

qu'à une salle vaste et somptueuse. Ayant soulevé la portière, il annonça le prince more, qu'il connaissait parfaitement.

« Qu'il entre, » répondit une voix grave.

Et Zegri, pénétrant dans la pièce, se trouva face à face avec un homme déjà âgé, de grande taille et de figure distinguée, bien que sillonnée de rides nombreuses. Ses yeux noirs brillaient d'un feu plein de jeunesse encore ; son front mâle était dégarni de cheveux, et ceux qui lui restaient étaient presque blancs.

— Je vous salue, comte d'Aguilar, dit le More en posant avec grâce la main droite sur son cœur.

— Soyez le bienvenu, illustre Zegri, répondit l'Espagnol, en s'avancant vivement et en tendant la main au prince.

— Ma brusque visite doit vous surprendre, reprit le musulman en pressant la main du comte.

— Elle m'honore grandement.

— Vous n'ignorez pas, senor, quelle estime profonde j'ai vouée au frère du grand Gonzalès de Cordoue, que j'ai le bonheur de compter parmi mes amis depuis bientôt huit ans.

— Je me félicite sans cesse, Sidi, que vous ayez daigné reporter sur moi, en partie, les sentiments que vous a inspirés mon frère.

— Ils sont sincères.

— Je n'en doute pas. Je regrette seulement que

la différence de nos principes ne nous ait pas permis de les cultiver davantage.

— Néanmoins, *senor*, je vous prouverai aujourd'hui quelle confiance je ressens pour vous.

— Je serais heureux de pouvoir vous être agréable.

— Je viens solliciter de vous un service que je ne demanderais à aucun de mes compatriotes, parce qu'il n'est personne que j'honore autant que vous et votre frère. Je vous regarde comme les plus honnêtes en même temps que les plus valeureux chevaliers de Castille.

— Ce témoignage, dans votre bouche, *Sidi*, est pour moi d'un prix immense, et je m'efforcerai de le mériter toujours davantage.

— Je ne dis que l'exacte vérité, *senor*, et je ne vous flatte point.

— Soyez sûr que je suis singulièrement touché de vos paroles.

— Vous connaissez peut-être les accusations portées contre moi?

— Je sais les bruits qui courent; et j'en suis extrêmement affligé.

— Me croirez-vous, comte d'Aguilar, si je vous dis ce qu'il faut penser de ces imputations?

— Je ne douterai jamais de votre loyauté ni de votre franchise.

— Eh bien, on m'incrimine faussement.

— Avez-vous donc ignoré les complots qui se sont tramés? fit l'Espagnol surpris.

— Non, assurément.

— Vous les avez approuvés?

— Il est inutile que je m'explique là-dessus. Quoi qu'il en soit, je jure, par le nom d'Allah, que je n'ai jamais eu l'intention d'y prendre une part active.

— Ce que vous m'apprenez là me satisfait.

— J'ajouterai que je suis, par principe, opposé aux conspirations. Ce sont des moyens que je regarde comme indignes de moi.

— Vous avez raison.

— De plus, la cause de Grenade est perdue, à mon avis. La fatalité nous poursuit, et Allah paraît vous guider par la main.

— Oui, le Ciel a présidé à tous les événements qui ont ruiné la fortune de l'islamisme. Sa volonté s'impose à vous, et ce serait folie que de vouloir résister.

— Cependant, poursuivit Zegri, malgré mon attitude et mes sentiments pacifiques, je cours de grands dangers.

— Il est vrai, et j'en suis peiné. Je regrette que le ministre ne soit pas mieux informé.

— Je n'accuse pas les chefs chrétiens; j'en deviendrai facilement le premier, dans une cité pleine d'une population hostile, comment arriver à la vérité? des espions, des serviteurs trop zélés ont

pu tromper le gouverneur et Ximénès. D'ailleurs j'ai des ennemis parmi les miens.

— Je déplore sincèrement tout cela. Je m'emploierais bien volontiers à vous disculper, si j'avais plus de crédit auprès du ministre. Malheureusement, mon père et moi nous sommes assez mal vus de lui, parce que Gonzalès s'est opposé dans le conseil à quelques mesures proposées par le cardinal. D'ailleurs, en matières civiles ou politiques, ce dernier n'écoute pas les hommes de guerre.

— Vous n'y pouvez rien, je le sais.

— Je suis bien aise que vous connaissiez ma situation.

— Votre influence fût-elle prépondérante, je n'en userais pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je me sens l'âme trop fière pour consentir à ce qu'on me justifie quand je ne suis pas coupable.

— Ainsi, vous ne songez point à faire adresser des représentations au ministre ?

— Non, certes.

— Que désirez-vous de moi, Sidi ? je suis prêt à tout pour vous être utile. J'agirai à votre égard comme je le ferais pour le frère le plus aimé.

— Les périls qui ne menacent que ma tête ne m'effraient pas ; j'ai montré maintes fois que je méprisais la mort, sous quelque forme qu'elle se

présentât. Mais je crains pour ma famille , et en particulier pour une jeune fille qui habite mon palais.

— Ceux que vous aimez sont-ils donc exposés à partager votre sort ?

— Je ne suis guère rassuré à leur sujet. Lors même qu'on ne les inquiéterait point, je n'en serais pas moins alarmé pour la jeune fille dont je vous ai parlé.

— Elle a des ennemis ?

— Ce n'est pas cela ; mais sa santé exige impérieusement l'air pur des montagnes, et l'on nous interdit de quitter Grenade.

— La nécessité pour elle de quitter la ville est-elle donc si pressante ?

— Écoutez-moi , et vous en jugerez. Son médecin, le célèbre Mohammed-Hassan, déclare qu'il ne peut répondre de sa vie si elle demeure à Grenade.

— Vous tenez donc bien à la conservation de cette enfant ?

— Autant qu'à celle de ma propre fille.

— Est-elle votre parente ?

— Nullement.

— Vous me permettrez alors de m'étonner, Sidi, de l'affection extraordinaire que vous lui portez.

— Ma religion et mes ancêtres m'ont appris que rien au monde ne doit être plus sacré pour le vrai croyant que l'hôte admis sous son toit.

— La jeune fille a reçu de vous l'hospitalité ?

— Précisément.

— C'est à ce titre qu'elle vous est chère ?

— Et à d'autres encore.

— Les liens du sang ne vous unissent point à elle, vous venez de l'avouer.

— Je l'affirme de nouveau ; mais je l'ai reçue à mon foyer comme un dépôt précieux ; j'ai juré sur les textes les plus saints du Koran de la protéger, et de la rendre un jour à celui qui me l'a confiée, s'il vient à la réclamer.

— J'admire ces antiques usages, déclara le comte d'Aguilar ; ce côté de vos mœurs est digne des plus grands éloges.

— L'hospitalité pour nous est plus qu'un usage ; c'est une loi que nous devons observer au prix de notre sang. Celui qui la violerait serait déshonoré et maudit à jamais.

— Ce sont là de nobles sentiments. La jeune fille que vous protégez à ce point mérite-t-elle un pareil dévouement ?

— Elle mérite plus que je ne puis faire, répliqua Zegri avec attendrissement ; c'est la plus douce, la plus pure, la plus aimable des créatures de son sexe. Je la chérirais quand même la loi de l'hospitalité ne m'en ferait point un devoir.

— Qui est-elle ? »

Le More, qui ne paraissait point s'attendre à cette question, hésita un instant.

« Pardonnez-moi mon indiscretion, Sidi, reprit le comte d'Aguilar ; je ne croyais pas vous adresser une question inopportune.

— Mes enfants seuls connaissent, avec le médecin de Badajoz, le secret du séjour de la jeune fille chez moi ; encore Hassan ignore-t-il son origine. Je ne vous cacherai rien, senor, pour vous prouver combien votre caractère m'inspire de confiance. »

Le More se recueillit, et commença le récit suivant.

« En 1491, plusieurs chefs musulmans accoururent se renfermer dans Grenade avec les soldats de Zagal et de Boabdil, pour défendre notre indépendance expirante. Parmi eux il y en avait un de terrible renommée, appelé Feri de Benastepar.

— Je l'ai connu de réputation, interrompit Alfonso d'Aguilar ; c'était bien le plus opiniâtre et le plus sauvage de nos ennemis.

— Toutefois vous ne niez pas son courage héroïque, lequel n'avait d'égal que son amour pour la patrie. Il avait plus de soixante ans lorsqu'il vint nous rejoindre, à l'heure où, usé par des fatigues et des travaux innombrables, il pouvait aspirer à un légitime repos dans ses vastes et riches domaines des Alpuxarras.

— J'avoue qu'il était doué d'une rare énergie guerrière.

— Les musulmans aimaient peu Feri de Benas-

tepar ; mais ils le redoutaient et le considéraient entre tous. Pour moi, rempli d'admiration pour ses brillants faits d'armes, je l'estimais sincèrement, et je ressentais même pour lui une respectueuse affection ; car j'avais fait sous lui mon apprentissage de la guerre, et il m'avait rendu plusieurs services importants.

« Feri descendait d'une famille très-ancienne ; il tirait son origine des premiers Arabes descendus sur le sol de l'Ibérie. Le chef de sa race avait un commandement parmi les douze mille hommes qui, en 711, sous la conduite du lieutenant berbère de Moussa, l'émir africain, débarquèrent sur le point de la plage péninsulaire appelé ensuite, du nom de ce capitaine, Djeb-el-Tarick ; là, en effet, Tarick avait établi son premier campement.

« Son ancêtre combattit vaillamment à la bataille de Guadalète, où les Wisigoths furent vaincus avec leur roi Roderick.

« Depuis, la maison des Feri s'allia aux femmes de l'Andalousie ; mais, en mitigeant son nom, elle n'adoucit pas ses mœurs ; elle fournit toujours aux califes de Grenade et de Cordoue des guerriers rudes et indomptables.

« Feri de Benastepar ne mentait point à ces traditions redoutables ni au sang de ses aïeux, dont il était le dernier rejeton mâle. Il n'avait qu'une fille, qu'il conduisit avec lui à Grenade, ne voulant point la laisser exposée aux entreprises de l'ennemi.

« La douleur d'être privé de postérité masculine ajoutait encore à l'âpreté du caractère de l'illustre More. Terrible à l'ennemi, il était intraitable avec les siens. Il combattit avec une sombre fureur pendant les huit mois que dura le siège de cette ville, et se signala par de nombreux exploits.

« Quand enfin, le 2 janvier 1492, nous fûmes obligés de vous livrer Grenade, que nous avions occupée sept cent quatre-vingt-neuf ans, Feri fut excepté de l'amnistie accordée aux défenseurs de la place.

— Vous connaissez les motifs de cette exclusion ? fit le comte d'Aguilar.

— Feri vous avait fait trop de mal pour que vous pussiez lui pardonner. Combien de vos villages, de vos petites villes même, ravagés par lui ! Il avait brûlé vos châteaux, massacré vos garnisons, dévasté vos champs ; au mépris de tous les traités et de toutes les trêves, il vous avait fait une guerre de sauvage et de brigand. Mais dans la lutte effroyable que nous soutenions pour notre indépendance, ces actes nous paraissaient excusables. Quoi qu'il en soit, vous refusâtes à Feri le bénéfice de l'amnistie ; sa tête fut mise à prix, et d'actives recherches le traquèrent d'asile en asile.

« Feri, qui avait combattu jusqu'au dernier moment, errait de retraite en retraite, tremblant à chaque instant d'être découvert par le vainqueur ou trahi par ceux des nôtres qui le haïssaient. La

deuxième nuit qui suivit votre entrée dans Grenade, il se glissa furtivement dans ma demeure à la faveur des ombres. Il tenait par la main sa fille Amara, alors âgée de quatorze ans seulement.

« — Zegri, me dit-il, tu es le seul homme que j'estime et que j'aime; j'ai confiance en ton noble caractère, et je suis venu te trouver sans crainte.

« — Il suffit que tu sois malheureux pour que je sois disposé à te venir en aide, répondis-je.

« — Ma tête est proscrite, ajouta-t-il avec tristesse.

« — Je le sais.

« — Ma fille sera peut-être associée à mon malheur.

« — Compte sur ma protection; elle ne lui fera pas défaut.

« — Merci de tes offres généreuses; je n'attendais pas moins de toi. Ce n'est pas pour moi que je t'implore, ô Zegri. Si j'étais seul, tu ne me verrais pas frapper à ta porte.

« — Ta fierté m'offense.

« — Excuse-moi : telle est ma manière de voir. Je réclame ta pitié seulement pour ma fille.

« — Elle ne lui manquera pas, je le répète.

« — Je fuirai cette nuit même, et je ne puis emmener cette frêle enfant avec moi.

« — Elle demeurera dans ma maison, où je la traiterai avec la même affection que Bqabdilla.

« — Je te la confie.

« — Ce dépôt me sera sacré.

« — Un jour, je l'espère, il me sera permis de te redemander Amara; il faudra que tu me la rendes telle que je la remets dans tes mains.

« — Il ne dépendra pas de moi que tes vœux ne soient remplis.

« — Jure sur le Coran que tu ne la laisseras point séduire par les chrétiens.

« — Je le jure, » déclarai-je, la main étendue sur les pages saintes du livre dicté par l'ange Gabriel à Mohammed.

« Feri se tourna ensuite vers sa fille, et ajouta d'une voix émue :

« — Adieu, ma fille! »

« Et il déposa un baiser sur le front d'Amara.

« Enfin, ayant pressé ma main en silence, il s'éloigna en versant des larmes.

« Amara sanglotait.

« — Qu'Allah guide tes pas! » murmurai-je.

« Le vieux chef partit précipitamment, et disparut dans les rues de Grenade.

« Je conduisis sa fille vers Boabdilla, qui l'accueillit comme une sœur, et lui voua une tendresse que chaque jour a augmentée depuis.

« Bientôt on apprit la fuite de Feri et son arrivée en Afrique, où il réside en ce moment. Il me donne rarement de ses nouvelles; car il craint de me compromettre.

« Amara a grandi à mon foyer, et je l'aime

comme ma propre fille. Je dois dire qu'elle inspire la même affection à tous ceux qui l'approchent, tant ses douces vertus exercent de séduction sur les âmes. »

Zegri s'exprimait avec chaleur, et le comte d'Aguilar ne put se défendre d'un certain attendrissement à ce récit.

« Vous m'avez vivement intéressé, dit-il, et je verrai volontiers la noble enfant que vous chérissez si bien.

— Soyez béni, *senor*, d'aller ainsi au-devant de mes désirs. Je voudrais remettre le dépôt de Feri dans vos mains; il sera plus en sûreté que dans les miennes.

— Vous me proposez de recevoir Amara dans ma maison ?

— Ma visite n'avait pas d'autre but. Si je ne craignais d'abuser de vos bontés, je vous supplie-rais d'admettre ma fille aussi à votre foyer hospitalier.

— Votre confiance m'honore, Sidi. Ce que vous demandez, je vous l'eusse offert de grand cœur.

— Puisse Allah vous récompenser dignement, comte d'Aguilar ! fit le More en levant au ciel ses yeux humides de larmes. Désormais je ne crains plus rien.

— Amenez avec Amara et Boabdilla le médecin de Badajoz.

— Ils seront tous ici dans quelques heures; car le temps presse.

— Hâtez-vous donc de pourvoir à votre sûreté. Dans la maison du comte d'Aguilar, celles que vous aimez ne courront aucun danger. Je conduirai moi-même Amara dans un domaine que je possède au pied des Alpuxarras. Là, si la sécurité de la jeune fille était compromise par quelque circonstance imprévue, je la ramènerais dans la vallée de Lecrin, à l'ombre de la forteresse de Monduchar. »

Zegri porta la main sur son cœur avec expression et sans pouvoir parler, tant il était ému du dévouement que lui montrait le comte d'Aguilar. Il pressa à plusieurs reprises la main de l'Espagnol, et il le quitta en l'assurant qu'il se souviendrait éternellement de tant de bontés.

Trois jours plus tard, Amara, Boabdilla, Hassan, se présentaient à la maison du comte d'Aguilar, où ils furent reçus par lui, par sa femme et par ses trois filles avec une grâce charmante.

Le surlendemain, les deux familles partirent pour les Alpuxarras.

Le comte d'Aguilar était le frère cadet du célèbre Gonzalès Hernandez y Aguilar y Cordova. Leur père, le maréchal don Diégo de Cordoue, avait eu le commandement de la première guerre contre les Mores de Grenade. Leurs ancêtres avaient porté le titre de ducs de Cordoue, et leur famille,

une des plus anciennes de l'Andalousie, jouissait encore de grands privilèges dans cette ville.

Alfonso d'Aguilar s'était illustré presque à l'égal de son frère dans la lutte contre les Mores. Entre beaucoup d'autres faits d'armes, on l'avait vu, en 1483, lorsque Boabdil, nouvellement proclamé roi, fit sa première sortie de Grenade à la tête de son armée, décider la défaite du prince infidèle en secourant à point le comte de Cabra et Gonzalès de Cordoue, qui commandaient les troupes espagnoles.

Zegri s'était lié avec Gonzalès et son frère d'une façon toute chevaleresque.

Pendant le siège de Grenade, Gonzalès, qui passait dès lors pour le plus brave cavalier d'Espagne, provoqua les Mores. Zegri seul osa répondre à ce défi. Une lutte terrible s'engagea, et il s'en fallut de peu que le prince musulman ne fit perdre au grand capitaine cette renommée dont il était si fier. Nul des deux guerriers n'ayant pu triompher de son adversaire, ils se séparèrent remplis d'estime l'un pour l'autre. De là l'amitié sincère qui s'établit dans la suite entre Zegri et les deux frères.

## VII

### LA TOUR DE GOMARE

Tranquille sur le sort de sa fille et d'Amara, Zegri s'occupait de faire sortir son fils de Grenade. A l'aide d'un déguisement, Merwan parvint à tromper les Espagnols, et à se réfugier dans les montagnes.

Le prince more était résolu à quitter également la ville, et il en cherchait les moyens ; mais il n'eut pas le temps de mettre son projet à exécution.

Ximénès, voyant les troubles se renouveler chaque jour, et l'attitude des musulmans devenir de plus en plus menaçante, résolut de frapper un coup qui les effrayât. Il ordonna d'arrêter Zegri, sous prétexte qu'il avait violé les dernières ordonnances.

Le mandat lancé par le ministre s'exécuta avec un grand secret, en sorte qu'aucun des partisans ou amis du More ne put accourir à sa défense.

Zegri protesta de son innocence, et offrit d'en fournir immédiatement les preuves. On lui répondit qu'il se justifierait plus tard.

Il se mit avec dignité entre les mains des gardes, sans une plainte ni un murmure.

Un tel acte, malgré sa hardiesse, ne provoqua aucun mouvement dans la ville, tant les mesures avaient été habilement prises.

On conduisit le prisonnier à l'Alhambra. Il passa, comme naguère les faquirs et les morabites, par la grande porte de la forteresse; mais, au lieu de le mener au palais, on lui fit suivre un chemin étroit et creux, tracé parallèlement à la ligne des fortifications.

On arriva ainsi à une grosse tour carrée, plus large par le sommet que par la base, et s'élevant de beaucoup au-dessus de l'épaisse muraille qu'elle flanquait. Bâtie en briques rouges et en plâtre, couronnée de créneaux disposés en losanges, elle s'éclairait par d'élégantes ouvertures en forme de rosaces moresques, servant à la fois de fenêtres et de meurtrières.

Cette tour, surnommée dans Grenade la tour de Comare, était une des plus importantes de l'Alhambra, avec lequel des souterrains la faisaient communiquer. Au temps de la splendeur des califes de Grenade, des galeries creusées dans le sol la reliaient aussi au Généralif. Une garde nombreuse l'occupait toujours.



Zegri, ayant franchi la porte cintrée qui traversait la muraille d'enceinte, pénétra dans la tour. On lui fit monter un escalier, dont les marches usées attestaient la foule de malheureux qui les avait foulées avant lui. Arrivé au second étage, il vit s'ouvrir une lourde porte de fer, et l'officier qui l'escortait lui dit :

« Voici votre prison, Sidi. »

Le More ne répondit pas. Il parcourut du regard la pièce où il allait être renfermé. Elle était vaste, mais très-sombre; car elle ne recevait la lumière que par une seule ouverture, pratiquée dans un mur de dix pieds d'épaisseur. Une longue table scellée dans la muraille, un coffre à tiroir, trois escabeaux, trois ou quatre coussins, un tapis aux couleurs fanées, composaient tout l'ameublement.

Zegri, ayant achevé lentement l'inspection de sa prison, se tourna vers le capitaine, et lui demanda :

« Combien de temps dois-je rester en ce lieu ?  
— Je l'ignore. »

Le More soupira.

« Je souhaite que vous sortiez promptement de cette tour, ajouta l'Espagnol par forme de consolation; cela dépendra peut-être de vous. »

Zegri garda le silence. L'officier sortit, et ordonna de fermer la porte.

Dès qu'il fut seul, le prince musulman courut

à la petite fenêtre de sa prison; mais il ne put apercevoir que le ciel éclatant de Grenade. Il gémit, et murmura :

« Voûte radieuse que j'aimais tant à contempler autrefois, tu es le témoin muet de notre asservissement! »

Et il s'éloigna tristement. Ses yeux tombèrent sur les murailles, qui conservaient quelques lambeaux d'anciennes tentures; il y découvrit des inscriptions en langue arabe, qu'il s'occupa à déchiffrer. La plupart se composaient de versets du Coran, tracés par les mains des captifs qui s'étaient succédé dans cette prison.

Zegri passa en revue ces lignes écrites par de nombreuses victimes, et il allait de l'une à l'autre avec une curiosité fiévreuse.

Tout à coup il s'arrêta, étonné, devant des caractères finement gravés sur la pierre; il les regarda à deux fois, comme s'il eût craint de se tromper; puis une vive émotion s'empara de lui, quelques larmes coulèrent de ses yeux, il s'approcha et baisa avec respect l'inscription.

« Quoi! soupira-t-il, ils ont passé ici! ah! je ne suis point tout à fait malheureux, du moment qu'il m'est donné d'occuper la prison illustrée par leur présence! »

La partie de la muraille que le More avait embrassée avec tant d'ardeur portait gravés les noms de Boabdil, d'Aïxa et un autre encore tracé par

une main d'enfant que Zegri ne put déchiffrer parfaitement.

Il repassa dans son esprit toutes les circonstances de la captivité de ces nobles personnages.

Il se mit à parcourir cette pièce habitée par le dernier roi de Grenade et sa mère, et chaque objet lui rappelait des souvenirs douloureux et suaves en même temps.

« Voilà , se disait-il à demi-voix , où ils s'assayaient , où ils prenaient leur repos. Les deux jeunes princes se sont échappés par cette fenêtre. Avant de partir, ils ont voulu inscrire leurs noms sur cette pierre, parmi ceux de tant d'autres infortunés. Ils sont la preuve éloquente que la fatalité n'épargne personne , pas même les plus hautes têtes. Je l'expérimente cruellement aujourd'hui , à mon tour. Ah ! si du moins cette leçon sévère avait instruit Boabdil !... Mais non ; ce prince a été aussi cruel envers les autres qu'on l'avait été envers lui. De plus, il s'est montré lâche , et il a perdu son beau royaume. »

Zegri s'assit, et se prit à réfléchir silencieusement aux événements passés.

Nous retracerons en quelques mots les faits auxquels le prisonnier faisait allusion :

Vers 1478, Al-Bohacem, roi de Grenade, avait répudié Aïxa, son épouse légitime, pour se marier à Zoraïda, une chrétienne renégate dont il s'était épris.

Cette femme, ayant eu un fils du prince, voulut lui assurer la transmission du trône. Ambitieuse et cruelle autant que belle, Zoraïda poussa au crime Al-Bohacem, qui se montra père dénaturé : les sept enfants nés de son union avec Aïxa furent condamnés à être étranglés publiquement, dans la grande salle de l'Alhambra.

En attendant l'heure du supplice, ces innocentes victimes furent enfermées dans la tour de Comare. Aïxa, Boabdil, le plus jeune des fils de l'épouse répudiée, occupèrent la pièce où plus tard Zegri fut emprisonné : les cinq autres enfants d'Aïxa gémissaient dans une cellule voisine.

Aïxa fut bientôt tirée de la tour, pour être gardée à vue dans un pavillon voisin. On lui permit de voir quelquefois ses fils.

Cependant le jour de l'exécution approchait. La courageuse mère résolut de dérober au bourreau ses enfants innocents. Au moyen d'une corde faite avec les voiles et les coiffes de ses femmes, elle réussit à tirer de la tour l'aîné et le plus jeune des prisonniers, qui, plus tard, fut trahitusement égorgé par son oncle, Boabdil-Mohammed-el-Zagal. Des serviteurs fidèles attendaient les deux jeunes princes au pied du rempart, et les conduisirent, la nuit même de l'évasion, à Cadix chez les Abencérages, parents d'Aïxa. Ceux-ci, irrités contre Al-Bohacem, meurtrier de leur sœur, vivaient retirés dans cette ville, où ils reçu-

rent avec respect le dépôt qu'on leur confiait.

Aïxa ne réussit pas aussi bien pour ses autres fils; elle ne put les sauver, et ils périrent tous les cinq par le supplice qu'avait ordonné leur père.

Cette noble femme, au cœur viril, trouva moyen de les venger. En 1482, elle ménagea une conspiration; et Boabdil, ramené secrètement de Cadix à Grenade, pendant qu'Al-Bohacem faisait le siège d'Alhama, fut reçu triomphalement dans la ville et proclamé roi.

Tels étaient les événements dramatiques qui se représentèrent à l'esprit de Zegri, après qu'il eut reconnu les inscriptions tracées par Boabdil sur les murailles de sa prison, vingt et un ans auparavant.

Longtemps le More demeura plongé dans une profonde rêverie; il méditait sur les vicissitudes humaines et les caprices de la fortune.

## VIII

### LA LUMIÈRE

Les jours qui s'écoulaient calmèrent peu à peu l'âme de Zegri. Néanmoins, parfois il se sentait en proie à l'indignation, presque à la colère, en se voyant traité avec une rigueur qu'il estimait imméritée. La pensée d'être aux mains des Espagnols, des chrétiens, le révoltait, et il maudissait la fatalité qui se montrait si cruelle.

Pourquoi, se disait-il dans ces moments de sombre colère, n'ai-je pas pris en main la cause des conjurés? A mon appel, le peuple se serait soulevé, il m'eût proclamé roi; et, à la tête des vrais croyants, j'eusse déclaré une guerre à mort à nos oppresseurs...

Mais non, poursuivait-il tout bas, ces efforts eussent été stériles; nous sommes condamnés par l'inexorable nécessité, et nulle force humaine ne saurait changer l'arrêt des destinées.

Alors il se prenait à regretter d'avoir, dans le dernier complot, écouté les conseils de Zulphi, et fourni aux conquérants des armes contre lui. Mais il était trop tard, et il lui fallait subir la peine de son imprudence.

Ximénès, qui avait hardiment ordonné l'arrestation de Zegri, lui envoya, au bout de quelques semaines, un de ses confidants.

« Mon maître me charge de vous apporter des propositions qui vous seront agréables, Sidi, je l'espère, commença le gentilhomme.

— De quoi s'agit-il?

— Il ne tiendra qu'à vous de recouvrer votre liberté.

— Quelles conditions m'impose le ministre? demanda le More avec amertume.

— Le cardinal Ximénès, représentant des rois en cette ville, a le droit d'exiger de vous de sérieuses garanties.

— Qu'ai-je fait pour exciter ses soupçons?

— Ai-je besoin de vous le rappeler?

— Je suis innocent, et je ne sais vraiment de quoi on peut m'accuser.

— Je vais vous l'apprendre.

— Vous me ferez plaisir.

— On a surpris vos intrigues, Sidi, et le gouvernement vous regarde comme le principal soutien de l'islamisme. Votre nom est un drapeau pour les partisans de la révolte; vous êtes le principal

obstacle à la tranquillité et à la sûreté de Grenade : en un mot, vous êtes l'ennemi de nos rois, qui cependant vous ont traité avec douceur. Tous ces griefs suffisent à justifier le sort rigoureux que nos souverains pourraient vous infliger. Lorsque vos ancêtres régnaient en cette ville, ils n'en demandaient pas tant pour abattre une tête; ils agissaient arbitrairement, sans observer aucune forme.

— Ne les imitez-vous pas, en ce moment ?

— Non, certes.

— Permettez-moi de ne point accepter votre affirmation.

— Je la maintiens pourtant; et vous êtes la preuve que je l'ai formulée avec justice.

— Vous m'avez jeté en prison pour avoir assisté à une simple réunion.

— Qui se composait de conspirateurs.

— N'est-ce pas outrer la sévérité que de nous punir avec tant de rigueur, pour un geste ou une parole contre votre religion ?

— Souvenez-vous, Sidi, répliqua l'Espagnol, d'Abdérâme II, qui ordonna par un édit de tuer sur-le-champ tout chrétien qui médierait du Coran. De combien de violences, de persécutions, de meurtres horribles, cet ordre barbare ne fut-il pas le prétexte ! Cet exemple, choisi entre beaucoup d'autres semblables, fut-il jamais suivi par nous ? »

Zegri, n'ayant sans doute rien à répliquer sur ce point, n'insista pas.

« Qu'exige de moi le cardinal Ximénès? s'enquit-il.

— Quiconque a trempé dans les conspirations, répondit l'envoyé du ministre, ne peut plus, vous le savez, demeurer à Grenade, à moins qu'il ne se fasse chrétien.

— Je partirai pour l'exil.

— Nous ne vous laissons pas ce choix.

— Pourquoi?

— Sur la terre étrangère, vous auriez peut-être de plus grands moyens de nous nuire.

— Quel sort me réserve donc l'archevêque?

— Je l'ignore.

— Que me voulez-vous alors?

— Le voici : le cardinal m'a dit : Allez trouver Zegri; invitez-le à s'instruire de la religion chrétienne; sa liberté est à ce prix. »

Le More se redressa avec fierté.

« Rapportez à votre maître, s'écria-t-il, qu'on ne fait point à un homme de mon rang de propositions semblable. Ne me connaît-il pas? ne se souvient-il plus de Malaga?

— Est-ce là votre dernier mot, Sidi?

— Oui.

— Vous avez réfléchi?

— Ma détermination est irrévocable.

— Vous refusez?

— Absolument.

— Cependant...

— N'ajoutez rien, interrompit Zegri, je ne le permettrais pas.

— Soit.

— Ne manquez pas de rappeler à Ximénès que je suis toujours l'homme de Malaga.

— Je vois, en effet, que vous n'avez pas changé.

— Je m'honore d'être fidèle à mes principes, et de ne point céder à la fortune. »

L'agent du ministre, voyant le prisonnier inflexible, prit congé de lui.

Zegri, demeuré seul, se mit à arpenter la prison, et s'encouragea, par diverses réflexions, à la fermeté. Le nom de Malaga tomba plusieurs fois encore de ses lèvres.

C'est qu'en effet l'événement auquel le More faisait allusion en évoquant le souvenir de Malaga, comptait parmi les plus glorieux faits d'armes de la vie de Zegri.

En 1487, le royaume de Grenade, livré aux dissensions civiles, était partagé entre Zagal et Bôabdil, l'oncle et le neveu, qui luttaient avec acharnement l'un contre l'autre. Zagal possédait les côtes de Grenade; son neveu, quelques places de l'intérieur.

Ils avaient en même temps à soutenir la guerre contre les chrétiens. Ferdinand, à la faveur de ces discordes intestines, poussait au cœur du pays, et s'avancait vers la mer. Déjà ce prince était sous les murs de Velez-Malaga, petite place distante

seulement de quelques lieues de la grande cité de Malaga , et il avait assis son camp sur les collines qui s'étagent au - dessous de cette ville.

Zagal vint l'y attaquer, mais éprouva une défaite complète. Boabdil profita de cette catastrophe pour rentrer dans Grenade ; et pendant que Zagal, consterné par cette nouvelle, se hâtait d'aller couvrir ses autres possessions, Ferdinand mit le siège devant Malaga.

Le monarque espagnol comptait, pour avoir plus facilement raison de la place , sur quelques prisonniers mores, qui lui avaient offert de corrompre le gouverneur de la ville. Or, c'était Zegri qui commandait dans Malaga.

Pendant que l'armée chrétienne marchait lentement sur la ville , Ferdinand fit offrir au prince musulman des terres considérables, une grosse somme d'argent, et telle résidence qu'il lui plairait de choisir dans toutes les Espagnes, pourvu qu'il lui remit Malaga.

Le roi ajoutait que ses armes, d'ailleurs, allaient réduire cette place, dont on ne connaissait pas le maître , puisqu'à proprement parler ni Zagal ni Boabdil ne jouissaient de l'autorité souveraine.

Il promettait de traiter les habitants comme ses propres sujets, et de ne point permettre le moindre pillage, soit dans Malaga, soit dans son territoire.

Mais Zegri, brave entre tous les capitaines de sa nation, répondit avec fermeté qu'il reculerait autant que possible la ruine de sa patrie, et qu'il défendrait Malaga pour remettre cette ville à celui que les Mores proclamaient leur chef.

Ferdinand insista en vain : ni les promesses ni les menaces n'ébranlèrent l'héroïque gouverneur.

Le prince espagnol forma alors le siège de Malaga. Son armée éleva de puissants retranchements ; et sa flotte, qui parcourait les côtes de Grenade, vint jeter l'ancre près de la ville.

Le premier effort que tentèrent les chrétiens leur montra que Zegri avait su faire passer dans l'âme de ses soldats son indomptable énergie. Il s'agissait d'emporter une colline hérissée de canons : elle le fut, mais au prix d'un effroyable carnage.

Malaga était défendu par plusieurs faubourgs, semblables à des citadelles. Il fallut multiplier les sièges et les attaques. L'artillerie espagnole était nombreuse et parfaitement servie, tandis que les Mores possédaient seulement quelques bouches à feu. Mais ils compensaient ce désavantage par de fréquentes et meurtrières sorties, dans lesquelles ils repoussaient les chrétiens, et ruinaient leurs travaux.

Après quinze jours d'une admirable résistance, Zegri dut abandonner les faubourgs. Zagal, qui amenait des renforts à Malaga, avait été battu en

route par Boabdil, et il n'y avait plus de secours à attendre.

Toutefois une maladie contagieuse qui sévit, sur ces entrefaites, dans l'armée espagnole, rendit quelque espoir aux défenseurs de la place; mais la reine Isabelle, s'étant rendue au camp, ranima l'ardeur des troupes chrétiennes. On pressa les opérations du siège, et le sang coula à flots de part et d'autre.

Chaque jour les assiégeants ouvraient des brèches, et donnaient des assauts aussi terribles qu'inutiles. L'intérêt des deux religions en présence redoublait le zèle des combattants.

Une diversion inattendue faillit trancher le débat.

Un More, qui vivait à Grenade avec la réputation d'une sainteté éminente, se crut appelé de Dieu pour écarter de sa patrie le joug qui la menaçait. Il se rendit à l'armée espagnole, et demanda à voir les rois, disant qu'il avait des choses importantes à leur communiquer.

On le conduisit à la tente de la *camarera mayor* de la reine, chargée de présenter à Isabelle ceux qui étaient admis à son audience.

La magnificence du pavillon, l'air distingué de cette dame et de don Alvaro, père du duc de Bragance, avec qui elle jouait aux échecs, persuadèrent au musulman qu'il était en présence de la reine Isabelle et du roi Ferdinand. Tirant aus-

sitôt de dessous son albornoz un poignard à courte lame, il voulut frapper don Alvaro, qui sut éviter le coup. Le More fanatique se précipita ensuite sur la *camarera*, que le saisissement et la frayeur avaient fait tomber, et il lui porta un autre coup d'une main mal assurée.

Les gardes accoururent au bruit. Le meurtrier, jetant son arme loin de lui, s'agenouilla, et périt en invoquant le dieu de Mohammed. Son corps fut lancé dans la ville au moyen d'un pierrier.

Les assiégés usèrent de représailles : ils envoyèrent dans le camp, par le même procédé, le cadavre d'un prisonnier de distinction tombé la veille entre leurs mains.

Le siège n'en devint que plus opiniâtre. Les Mores multipliaient leurs sorties, mais rentraient toujours avec des pertes; la disette sévissait avec violence dans la place. Les habitants, consternés, suppliaient Zegri de consentir à capituler; l'intrépide chef, se souvenant qu'on avait voulu le corrompre, se croyait engagé d'honneur à une résistance désespérée.

D'ailleurs Zulphi, qui ne le quittait pas, lui promettait, au nom d'Allah, que les Espagnols ne tarderaient guère à se retirer.

Cependant la faim décimait la population, qui dépêcha secrètement aux rois des parlementaires. Ferdinand et Isabelle exigeaient que la ville se rendit à discrétion.

Les députés furent renvoyés au camp espagnol par leurs mandataires, et comme ils ne réussissaient point à obtenir des conditions meilleures, ils déclarèrent que les habitants, poussés à bout, menaçaient de pendre cinq cents chrétiens captifs, de mettre le feu à la ville, et de s'ensevelir sous ses ruines embrasées avec leurs femmes et leurs enfants.

Les rois cédèrent, promettant la vie sauve à tout le peuple, pourvu que la place fût évacuée immédiatement.

Les habitants, sûrs à l'avance que l'indomptable gouverneur repousserait de telles conditions, usèrent de ruse.

A leur retour, ils parvinrent à faire arborer l'étendard d'Espagne sur la tour de *l'Homage*, la principale du château, et publièrent qu'ils avaient obtenu pour Malaga le bénéfice d'une capitulation.

Aussitôt toute la population se livra à la joie et ouvrit les portes, en dépit des menaces de Zegri, et malgré la garnison.

Les habitants de Malaga portèrent la peine de leur lâcheté : leur sort fut rigoureux ; la plupart furent réduits en esclavage ou transportés dans d'autres parties de l'Espagne.

Zegri obtint de se retirer à la tête de ses braves soldats. Quoique vaincu, il effrayait encore.

Tel était l'homme, au cœur ferme et inacces-

sible à la crainte, que Ximénès avait entrepris de soumettre à la foi chrétienne.

Le ministre cependant ne se découragea point de la réception faite à son agent; il renvoya au prince more un second officier, qui lui parla ainsi :

« Le cardinal vous laisse libre, Sidi, de garder votre religion ou d'embrasser la sienne; il ne prétend pas vous imposer de force la foi véritable. Mais si dans trois jours vous refusez de vous instruire, le ministre, pour assurer la tranquillité de Grenade, se verra contraint de vous faire conduire au fond de la Castille.

— Je demeurerai fidèle au culte de mes ancêtres, » se contenta de répondre le More.

Et il congédia du geste l'agent de Ximénès.

Le soir arrivé, Zegri s'étendit sur le tapis de sa prison, cherchant dans le sommeil l'oubli de ses peines. Il n'avait point encore fermé l'œil, quand il entendit tirer les verrous de la porte de fer. Il se souleva sur le coude, l'œil fixé vers l'entrée de la pièce, et se demandant quel pouvait être ce tardif visiteur; car le geôlier avait déjà fait sa dernière tournée, et le commandant de la tour avait posé les sentinelles de nuit.

La porte s'ouvrit, et deux visages doux et pieux apparurent dans l'encadrement.

« Amara! Boabdilla! s'écria le prisonnier; que venez-vous faire ici?

— Vous dire combien nous prenons part à votre

infortune, » répondirent les deux jeunes filles en se précipitant dans les bras que Zegri leur tendait.

Le More les pressa longtemps sur son cœur; il baisait avec tendresse leurs fronts purs, leurs cheveux. Puis, remarquant avec tristesse le teint toujours pâle d'Amara, il reprit en s'adressant à la fille de Feri.

« Enfant, pourquoi es-tu revenue sitôt de la campagne? Le malheur se serait-il appesanti sur toi ou sur le noble comte d'Aguilar?

— Rassurez-vous, ô mon second père, répondit Amara d'une voix harmonieuse, aucune mésaventure n'est venue fondre sur nous. Le comte d'Aguilar nous a conduits, Boabdilla, Hassan et moi, dans ses domaines des Alpuxarras, comme il vous l'avait promis. Là nous apprîmes votre captivité, et, ne pouvant plus résister à nos inquiétudes, nous supplîâmes notre protecteur de nous ramener à Grenade. Le comte remit au médecin de Badajoz le soin de prononcer sur notre requête. Hassan, voyant nos alarmes, et craignant que notre santé n'en souffrît, consentit à notre retour.

— Qui a pu vous introduire dans ma prison, où l'on ne permet à personne d'entrer? demanda Zegri.

— Nous devons cette faveur à l'inépuisable bonté du comte d'Aguilar, ainsi qu'à un autre personnage.

— Je connais la générosité, le dévouement du comte. Mais quel est l'homme influent à qui je dois de voir tout ce que j'aime le plus sur la terre ?

— Il est digne de toute votre affection.

— De qui veux-tu parler, Amara ?

— De Hamar, votre fils aîné. »

A ce nom, le front de Zegri s'assombrit.

« Hamar ! un traître à notre foi, à notre race ! fit-il d'une voix sourde. Oui, il fut l'objet de mes prédilections, et je le chérissais autrefois. Mais alors il méritait mes préférences par son noble caractère et sa brillante valeur.

— Ses vertus ont grandi encore, dirent les deux jeunes filles avec feu. Ne repoussez pas votre fils ; il est plus digne que jamais de votre amour.

— Assez, enfants ; ne me rappelez pas d'avantage celui dont la conduite me cause la plus poignante douleur. Non, je ne saurais me consoler d'avoir vu l'homme qui pouvait légitimement aspirer au premier rang parmi nous renier l'Islam, embrasser une croyance ennemie, devenir prêtre chrétien, et, pour comble d'horreur, entrer dans un de ces cloîtres détestés qui compte Ximénès parmi ses membres. J'ai maudit Hamar, et je l'ai rejeté de ma maison.

— Alors vous me maudirez aussi, ô mon père, vous maudirez Amara, murmura Boabdilla d'une voix faible.

— Que dis-tu là ? s'écria Zegri stupéfait.

— Nous sommes résolues à suivre l'exemple de Hamar.

— Ai-je bien entendu ? Toi, la fille des Mores, tu adopterais la loi du Christ ? Amara, au mépris des volontés de son père, ne craindrait pas de t'imiter ?

— La lumière a brillé dans nos âmes, déclarèrent les deux jeunes filles.

— Ah ! malheureuses ! vous mettez le comble à mes infortunes. Aguilar m'a trahi, il a trompé ma confiance ; il s'est uni à Hamar pour vous séduire.

— Ils ont fortifié nos cœurs, convaincus depuis longtemps. Grâce à leurs encouragements, nous oserons enfin professer hautement la foi que nous reconnaissons comme la seule véritable.

— Malédiction sur les chrétiens, qui brisent, l'une après l'autre, mes affections les plus saintes ! Que le courroux d'Allah ne les épargne pas, qu'il les poursuive jusqu'à leur dernière heure !

— La religion du Christ, dit doucement Boabdilla, loin de relâcher les liens de la famille, les resserre puissamment.

— Que viens-tu faire ici, indigne fille d'illustres aïeux ?

— Vous conjurer, ô mon père, d'ouvrir à votre tour les yeux à la lumière.

— Qu'appelles-tu la lumière ?

— La confession du Christ, Fils de Dieu.

— Et tu veux que je renie Mohammed ?

— C'est un imposteur, un faux prophète.

— Respecte la religion de ton père.

— La vérité seule a droit à mes hommages.  
Mon père, soyez chrétien.

— Jamais.

— Permettez au moins que nous vous exposions les puissants motifs qui nous ont déterminées, » supplia Boabdilla en tombant aux pieds de Zegri, dont elle mouilla les mains de ses larmes.

Le More, ému de ces instances touchantes et de l'accent convaincu qui éclatait dans le langage de sa fille, murmura :

« Je n'aurai jamais la force de te maudire comme j'ai maudit Hamar. »

Et il laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Il la releva au bout d'un instant, et ajouta :

« La religion du Christ est donc bien pure et bien sublime, pour avoir subjugué des âmes comme la tienne et comme celle d'Amara ?

— Elle s'impose à quiconque l'étudie avec un esprit droit, » répondit Boabdilla.

La jeune fille, voyant son père touché, rêveur, poursuivit :

« Demain, Hamar viendra vous visiter ; écoutez

sa parole inspirée ; daignez souffrir qu'il vous entretienne de la foi du Christ.

— Ni lui ni d'autres ne me changeront. Pourtant je ne le chasserai point, par égard pour ta prière. »

Zegri achevait ces paroles d'un air triste, quand le geôlier vint avertir les deux jeunes filles que le temps de l'entrevue était écoulé.

Boabdilla et Amara se retirèrent, heureuses de ce qu'elles avaient obtenu du prisonnier, et pleines d'espérance en Dieu, qui change les cœurs comme il lui plaît.

Le jour suivant, Hamar, vêtu en cordelier, se présenta à la prison de Zegri. Le More avait réfléchi pendant la nuit ; et son esprit droit et loyal n'était point éloigné de s'ouvrir aux lumières de la vérité. Il reçut son fils avec froideur, mais sans irritation.

Hamar aborda immédiatement la grande question de la religion, et exposa en termes clairs, éloquents, irréfutables, les arguments qui démontrent la divinité du christianisme, et, par une conclusion rigoureuse, la fausseté de l'islamisme. Zegri écouta d'abord avec défiance ; puis, peu à peu subjugué par la force triomphante de la vérité, il ne dissimula pas l'intérêt qu'il éprouvait à entendre traiter ce grave sujet.

Lorsque le cordelier se retira, la réconciliation du père et du fils était accomplie : Hamar avait obtenu des résultats inespérés.

Le soir même de la visite de son fils, Zegri manda à Ximénès :

« Je ferai peut-être ce que vous sollicitez de moi ; mais avant tout rendez-moi la liberté ; car, si je prends une résolution importante, il faut que personne n'ait le droit de prétendre que j'ai agi par contrainte. »

Le cardinal refusa ; mais, usant des plus grands ménagements à l'égard du prisonnier, il ordonna qu'on le fit sortir de la tour de Comare, qu'on le logeât dans un appartement magnifique, et qu'il y fût servi en prince. Il permit, en outre, qu'Hamar, Boabdilla et Amara habitassent près de lui ; et il le mit en rapport avec plusieurs savants docteurs, afin d'achever l'œuvre de sa conversion.

Zegri ne résista pas longtemps à la voix divine qui l'invitait à professer la vérité. Il témoigna bientôt le désir d'être instruit à fond des dogmes chrétiens. Ximénès ne céda à personne ce soin sacré. A la suite de plusieurs conférences, qui levèrent tous ses doutes, et l'initièrent pleinement à la connaissance de la foi du Christ, l'illustre More demanda le baptême.

Boabdilla et Amara sollicitaient elles-mêmes cette grâce insigne, et il fut convenu qu'elles la recevraient en même temps que Zegri.

Au jour fixé pour l'auguste cérémonie, Zegri,

Boabdilla et Amara parurent au seuil de la grande mosquée, transformée en église, et où ils avaient prié maintes fois alors qu'ils marchaient dans les ténèbres de l'infidélité. Hamar devait régénérer dans l'eau sainte son père, sa sœur, et la fille de Feri. Ximénès fut le parrain de Boabdilla; le comte d'Aguilar, celui d'Amara; et Gonzalès de Cordoue remplit cet office à l'égard de Zegri, qui voulut prendre le nom de l'illustre capitaine avec celui de Ferdinand.

Avant que le More fût admis au baptême, le ministre lui avait offert cinquante mille écus de pension sur ses propres revenus. Zegri avait refusé, craignant qu'on ne l'accusât d'avoir changé de religion par amour de l'or.

Plus tard, après le baptême, Ximénès insista de nouveau, et Zegri ne céda pas. Le cardinal ne se rebutant point, le nouveau chrétien accepta enfin, mais à la condition que cette somme serait employée tout entière à procurer la conversion des musulmans de Grenade.

En effet, non-seulement Zegri se montra sincère dans sa foi nouvelle, mais il déploya un grand zèle pour la propager. L'influence de son exemple eut des résultats considérables : les jours qui suivirent son baptême, une multitude de Mores, renonçant à l'islamisme, adoptèrent la religion de Jésus-Christ.

Boabdilla et Amara s'associèrent avec joie aux

efforts de Zegri, puisant dans leur charité d'admirables ressources.

Le prince more, désormais affranchi de toute surveillance, rentra dans son palais avec sa fille et Amara. Hamar venait presque chaque jour l'y visiter.

---

## IX

### AU RENDEZ-VOUS

Cependant la santé d'Amara ne se raffermissait point; elle semblait, au contraire, s'altérer de nouveau. Hassan, malgré toute son habileté, ne réussissait point à triompher entièrement de la dernière maladie de la jeune fille.

Aussi le médecin de la tribu des Fareïtes insistait-il plus que jamais pour qu'on éloignât de Grenade la convalescente, et qu'on lui fit respirer l'air plus frais des montagnes.

Zegri ne demandait pas mieux; mais Amara l'avait prié de différer quelque temps l'exécution de ce projet. La noble enfant, animée de la plus pure charité chrétienne et pensant au prochain avant de s'occuper d'elle-même, avait des pauvres à secourir, des malades à visiter, des conversions

à achever, et elle ne pouvait se résigner à abandonner ces œuvres de zèle.

Enfin Zegri parvint à la déterminer, en lui promettant qu'il prendrait les mesures nécessaires pour que rien ne souffrît de son absence.

L'illustre More commença donc immédiatement ses préparatifs de départ pour ses domaines de Pulchena. Toutefois il comptait rester encore une dizaine de jours à Grenade, où le retenaient des affaires importantes.

Il se hâta de mettre tout en ordre, et il avait la permission de Ximénès, qui lui avait rendu sa liberté complète d'action, quand un soir, à la tombée de la nuit, Azeri-Kolo, le guide qui avait introduit Hassan dans Grenade, se présenta devant lui.

« Sidi, dit le visiteur, voudriez-vous m'accorder un instant d'entretien ?

— Volontiers, répondit Zegri, » étonné de l'air mystérieux de Kolo.

Et il fit signe à ses serviteurs de s'éloigner. Lorsque le guide se vit seul avec le prince, il reprit :

« Hier, je revenais de conduire un voyageur à Konda ; je franchissais le dernier contrefort des montagnes, et j'approchais de Montefrio, quand un homme m'accosta :

« — Tu habites Grenade ? me demanda-t-il brusquement.

« — Je suis le guide Azeri-Kolo, répondis-je, et tout le monde me connaît dans le pays.

« — Retourne donc sur-le-champ à la ville, reprit-il; va trouver Zegri, et avertis-le qu'on l'attendra demain, dans la nuit, au pied de la vieille tour ruinée d'Ar-Aman. Qu'il soit exact au rendez-vous.

« — Je remplirai la mission que vous me confiez. Est-ce tout ?

« — Sois discret, il y va de ta vie. »

« En même temps l'inconnu me jeta une bourse d'or, et s'éloigna rapidement.

— Cet homme ne s'est pas nommé ? s'informa Zegri surpris.

— Non.

— As-tu pu voir ses traits ?

— Parfaitement. Je l'ai attentivement examiné aux dernières lueurs du crépuscule.

— Décris-moi sa figure.

— Il portait ses cheveux courts et rudes; son visage est fortement accusé, et de teinte basanée; une barbe épaisse, hérissée, lui couvre la poitrine; deux balafres se croisent sur son front sombre; il est de haute taille, et paraît âgé. »

A ce portrait, Zegri reconnut Feri de Benastepar.

« C'est bien, déclara le prince. Azeri-Kolo, ne parle à personne de cette rencontre. »

Puis, ayant récompensé le guide, Zegri le congédia.

« Je serai muet comme un mort, protesta Kolo en posant la main sur son cœur. Surtout, Sidi, n'oubliez pas : demain, vers le milieu de la nuit, au pied de la tour d'Ar-Aman.

— Je me souviens, » répondit le prince.

Azeri-Kolo se retira, en louant tout haut le maître du palais de sa générosité.

Toutefois la présence de Feri dans les environs de Grenade paraissait étrange au More. Il se demandait avec quelque inquiétude ce que voulait ce proscrit, dont la tête était à prix. Désire-t-il emmener sa fille ? ou bien prétend-il renouveler les conspirations ?

Telles étaient les questions que s'adressait Zegri ; et les deux suppositions lui semblaient également probables. Pourtant il n'hésita pas un instant sur ce qu'il devait faire, et résolut de voir l'exilé.

Au commencement de la nuit du jour fixé par le guide, Zegri prit un grand albornoz de couleur sombre, et sortit furtivement de son palais.

Il franchit avec précaution l'enceinte de la ville, sans se faire connaître aux sentinelles, et gagna la vallée, à cette heure pleine de fraîcheur et de parfums.

Il prit un sentier solitaire, bordé d'arbres et entrecoupé de monticules. Du sein de ces arbres à l'épais feuillage, il vit bientôt s'élever un pan de mur revêtu de mille plantes grimpantes retombant en festons, et formant à cette masse de

pierres une bizarre chevelure. Tout autour, des décombres épars disparaissaient à moitié sous les herbes et les arbustes épineux.

C'était la tour d'Ar-Aman.

Alors Zegri aperçut une ombre qui se glissa, vers lui, à travers les ruines.

« Qui vient ? demanda le More à demi-voix, et en s'arrêtant.

— Zegri, reconnais un ami, un malheureux exilé, fit l'homme qui sortait de la tour.

— Est-il possible ! Toi ici, Feri ! murmura Zegri en s'approchant vivement.

— Moi-même.

— Ne crains-tu donc rien, en foulant cette terre ? reprit Zegri en pressant la main de Feri.

— Le pain de l'étranger est amer, et j'ai désiré revoir ma patrie, le ciel natal. J'aime mieux tout risquer que de laisser mes os blanchir sur les plages de l'exil. »

Il y eut un silence ; puis le banni ajouta :

« Mais hâte-toi de me donner des nouvelles de ma fille. Si je ne puis la visiter maintenant encore, au moins que j'entende parler d'elle.

— Elle est belle et vertueuse ; mais, hélas ! sa santé est altérée.

— Elle est malade ?

— Elle l'a été gravement.

— Qu'as-tu fait pour sa guérison ?

— Dès que je la vis atteinte, j'appelai autour

de son lit les meilleurs médecins de Grenade, et je plaçai ma fille à son chevet pour veiller sur elle jour et nuit. Ensuite, pour être agréable au Prophète, j'envoyai à la Mecque les trente plus belles cavales de mes écuries avec de riches présents; j'ordonnai qu'on fit partir d'Afrique, pour le même lieu, soixante-dix chameaux chargés de dons magnifiques. Enfin j'ai mandé le plus célèbre des médecins de l'Espagne, Mohammed Hassan-el-Abulmedar, qui est accouru de Badajoz.

— Ma fille est-elle encore en danger?

— Non; mais son état exige les plus grands ménagements.

— Elle souffre?

— Tranquillise-toi; dans quelques jours Amara sera dans les Alpuxarras. Hassan lui a conseillé l'air des montagnes. C'est là qu'il espère vaincre tout à fait le mal.

— Par Allah! murmura Feri d'une voix sombre, si ma fille ne m'eût point quitté, tout cela ne serait point arrivé.

— J'ai fait tout ce qu'il était possible, répliqua Zegri justement blessé. Je n'aurais pas agi autrement à l'égard de Boabdilla.

— Je te l'ai confiée pleine de force et de santé; et maintenant, si je comprends bien, elle a presque un pied dans la tombe.

— Peut-on empêcher les volontés du Ciel de s'accomplir?

— Malheur à toi et aux tiens, si Amará vient à succomber !

— Elle ne mourra pas.

— A demain, à la même heure, » reprit Feri avec un accent rauque, étrange.

Et, sans attendre une réponse de son ami, il disparut derrière les ruines.

Zegri resta quelque temps à la même place, immobile, stupéfait, confondu de ces reproches immérités. Il pensa que le malheur avait aigri le caractère sauvage du vieux More, et que l'idée que sa fille, unique objet de son amour, courait quelque danger, l'avait mis hors de lui-même. Il retourna lentement à Grenade, et se garda de parler à Amara de son entrevue avec Feri, de peur d'impressionner trop fortement la jeune fille.

La nuit suivante, Zegri fut exact aux ruines d'Ar-Aman. Cette fois la lune brillait au ciel sans nuages, et éclairait la tour; le prince more aperçut Feri, qui l'attendait, à demi penché sur un massif de décombres. Effrayé de la figure menaçante, terrible, du vieillard, il s'arrêta, étonné.

« Traître ! s'écria Feri, tu as raison d'hésiter ; ta conscience te rend justice.

— Je n'ai rien fait de mal, répondit tranquillement Zegri.

— Je sais tout, reprit le vieillard avec une violence croissante.

— Qu'as-tu appris ?

— Que tu as renié l'Islam pour la loi maudite du Christ ; ta fille a imité ton funeste exemple. Non content de professer le culte abhorré de nos vainqueurs, tu as livré Amara aux Aguilar, mes ennemis mortels, afin qu'ils accomplissent sur elle l'œuvre de séduction. Ils ont bien fait les choses ; ils se sont cruellement vengés de moi, puisque ma fille a reçu le baptême et abjuré le Coran !

— Ta fille n'a point été contrainte.

— Tu mens.

— J'affirme de nouveau qu'elle a agi dans la plénitude de sa liberté.

— Comment se fait-il alors qu'elle s'est rangée sous l'étendard des chrétiens ?

— Elle a jugé que leur foi était la seule véritable.

— Elle a été pervertie.

— Tu es dans l'erreur.

— Je dis vrai. Et toi, est-ce ainsi que tu devais répondre à ma confiance ? Tu as violé les saintes lois de l'amitié, et abusé du dépôt remis par moi dans tes mains au jour de l'infortune.

— Feri, tu es injuste à mon égard. Je ne pouvais faire autrement que de conduire Amara chez le comte d'Aguilar : il s'agissait de la santé, de la vie de ta fille.

— J'aimerais mieux la savoir morte qu'infidèle au culte de Mohammed. Depuis sept siècles, jamais personne de ma famille n'a trahi sa religion :

Amara, le dernier rejeton de notre antique race, la fera descendre déshonorée dans la tombe. Aguilar, Zegri, vous couvrez d'opprobre ma vieillesse. Puisse Allah me prêter assez de vie pour venger ces inexpiables outrages ! »

Zegri se préparait à répliquer, quand le galop de plusieurs chevaux retentit dans la vallée de Grenade.

Feri de Benastepar tressaillit, et, s'adressant à son ancien ami :

« Est-ce une nouvelle trahison de ta part ? demanda-t-il avec amertume et en reculant de quelques pas vers les ruines.

— Je te pardonne ces insultes, repartit Zegri d'un air plein de tristesse ; la passion ferme ton esprit à la raison.

— Va donc, perfide ! ajouta le vieillard ; je t'abandonne ma fille, désormais indigne de moi. Cependant elle me reverra, je l'espère. Tremblez l'un et l'autre ; car vous sentirez en ce jour ce que pèse ma colère. Dis à Aguilar que je ne l'oublierai pas. »

En achevant ces paroles, le More s'éloigna, et ne tarda pas à disparaître.

Zegri ne put s'empêcher de frémir aux paroles terribles de Feri, qu'il savait capable de tout ; et il demeurait là, debout, consterné, gémissant sur les malheurs qui menaçaient Amara.

Bientôt le galop des chevaux se rapprocha, et

le prince more fut rejoint par une petite troupe de cavaliers venant des montagnes. A la vue d'un homme seul auprès de la tour d'Ar-Aman, ils s'arrêtèrent, et bientôt celui qui paraissait leur chef sauta à terre, et, courant à Zegri, s'écria :

« Mon père ! »

C'était Merwan, à qui le prince more avait mandé qu'il pouvait rentrer à Grenade en toute sécurité, et qu'il ne courrait aucun danger. Le jeune homme n'avait pas renoncé à l'islamisme ; mais Zegri et Ximénès espéraient que les exemples de sa famille le gagneraient promptement à la foi chrétienne.

Merwan offrit à son père son propre cheval. Zegri accepta. Il ne raconta point à son fils pourquoi il se trouvait à cette heure près de la tour d'Ar-Aman, et le jeune homme ne chercha pas à connaître le motif de cette visite mystérieuse.

---

## X

### SOULÈVEMENT

Le lecteur n'a pas oublié sans doute le juif de la rue d'El-Ramazoun, ce vieux condisciple d'Hassan aux écoles d'Hammamer, Baltasar Hermansor, en un mot. Nous avons dit comment ce curieux personnage avait abandonné le culte de Mohammed pour se faire chrétien, et ce qu'il avait retiré de son hypocrite conversion.

Or, quinze jours après la seconde entrevue de Zegri et de Feri de Benastepar, nous retrouvons Baltasar dans sa maison.

Il était quatre heures du soir environ. On respirait un air lourd, brûlant, chargé de poussière. La moitié des boutiquiers, étendus mollement sous leurs vérandas, sommeillaient à l'envi. Le silence régnait dans la rue, et tous les travaux paraissaient suspendus.

Seule, la maison du juif faisait exception. Son

maître y déployait une activité extraordinaire, contrastant avec le repos général. Devant la porte, sur l'un des côtés de la rue, on voyait entassées une douzaine de petites tonnes, telles qu'on s'en servait pour mettre les vins vieux et fins, les liqueurs exquises.

Baltasar s'occupait à rouler ces tonnes au fond de sa maison, et il menait rapidement cette besogne, dure pour son âge, et paraissant au-dessus de ses forces.

Deux ou trois hommes, assis sous l'auvent de l'auberge voisine, suivaient avec un intérêt marqué le travail du vieux juif. Parmi eux se trouvait le nègre Soliman, accroupi sur ses talons ; il regardait avec convoitise les tonneaux, remplis, selon toutes les apparences, d'un liquide en rapport avec ses goûts. A la manière dont il faisait parfois claquer ses lèvres, on comprenait que la contemplation de cette scène lui faisait venir l'eau à la bouche.

De temps à autre le nègre adressait la parole à Hermansor.

« Hé! voisin, lui disait-il, souffrez qu'on vous vienne en aide.

— Merci, merci, répondait le juif.

— Vous êtes tout épuisé.

— Merci, merci!

— J'ai à votre service une paire de bras vigoureux.

— Inutile.

— Je veux vous obliger, moi.

— Je n'accepte pas. »

Et Soliman, qui se soulevait à demi, s'accroupissait de nouveau en grommelant.

« Maudite engeance que ces enfants d'Israël, murmurait-il. Rien à tirer d'eux! ils sont impitoyables! »

Le compagnon de droite du nègre haussa les épaules, et Soliman lui dit, après une pause :

« Qu'en penses-tu, Azeri-Kolo, le vin contenu dans ces futailles n'humecterait-il pas agréablement mon gosier ?

— J'en conviens; et je prendrais volontiers ma part de l'aubaine, malgré toutes les défenses de Mohammed.

— Le prophète habitait sans doute un pays où l'on ne récoltait que de l'eau.

— Assurément.

— Que j'ai soif! par Allah! ma langue, si cela continue, finira par se coller à mon palais.

— Le mal ne serait pas grand.

— Comment cela ?

— Tu causerais un peu moins.

— Trouves-tu donc que j'abuse de la parole ?

— Je ne dis pas cela.

— Ce vieux gremlin de juif me fait subir le supplice d'un damné.

— Il faut pourtant te résigner à voir seulement sans goûter.

— Je perds patience , Azeri - Kolo , et je ne supporterai pas davantage que Baltasar se moque ainsi de nous. »

Le guide haussa une seconde fois les épaules. Le nègre, se tournant alors vers son voisin de gauche, un homme grand et maigre, qui rêvait tout bas, la tête dans ses mains, ajouta :

« Allons, Cannamarès, commande à ce vieux pécheur de nous donner à boire. »

Cannamarès releva la tête, fixa tour à tour des yeux hagards sur Soliman et sur les barriques du juif, et répondit :

« Ces tonneaux ont-ils payé les droits prescrits pour entrer dans mon royaume ?

— Peut-être ; mais l'argent n'en a point été versé dans tes coffres.

— En ce cas qu'on les confisque à notre profit.

— Vous entendez ! s'écria le nègre en s'élançant sur le juif ; vos futailles sont à nous.

— Je les ai payées de mon argent, répliqua Hermansor inquiet.

— Notre roi Cannamarès a donné l'ordre de les saisir. Comme son premier ministre, je dois exécuter ses volontés. »

Le juif s'efforça de couvrir ses tonneaux. Soliman, voyant Baltasar se préparer à la résistance, s'écria d'une voix retentissante :

« A moi, mes amis! prêtez-moi main-forte pour que j'exécute les ordres de notre roi! »

Les boutiquiers, ainsi interpellés, interrompirent leur sieste, et entourèrent le juif et le nègre, ainsi que les barriques gisant encore sur le pavé.

Bientôt la rue fut encombrée par une multitude dont les quatre cinquièmes ne savaient pas le premier mot de l'affaire. Plusieurs derviches et morabites, au nombre desquels était Zulphi, se joignirent à l'attroupement. L'ancien derviche n'avait changé que de costume : l'expression hypocrite de son visage restait la même, justifiant une fois de plus l'adage, que *l'habit ne fait pas le moine*.

Zulphi, fendant la foule, s'avança jusqu'au premier rang, en face de Soliman et d'Hermansor. Prenant sur-le-champ la parole, il s'adressa à Azeri-Kolo, qui regardait en simple spectateur, et tout près de Cannamarès.

« Quoi! fit-il, le tumulte n'a lieu que pour ces barriques de vin? »

— Tout simplement, répondit le guide.

— A qui sont-elles?

— Au juif Baltasar Hermansor.

— A ce vieux coquin!

— A lui-même.

— C'est incroyable.

— Rien de plus certain, cependant.

— Qu'en veut-il faire?

— Ce qu'on fait ordinairement de cet excellent vin d'Espagne.

— Jamais de sa vie on n'a vu cet homme boire de vin.

— Quand il était musulman, il observait sans doute fidèlement les défenses de Mohammed.

— Et aujourd'hui ?

— C'est bien différent.

— Il ne me semble pas.

— Le juif a renoncé à l'islamisme pour embrasser l'Évangile.

— Eh bien !

— Vous ne comprenez pas ?

— Non, en vérité.

— Maintenant qu'il est chrétien, il s'enivre tout à l'aise.

— Quelles ignobles habitudes ont ces chiens maudits ! murmura l'ancien derviche à demi-voix. Dis-moi, Baltasar, ajouta-t-il plus haut, est-ce pour boire du vin que tu as renié ta religion ? »

Le juif ne répondit pas ; mais une petite voix sarcastique s'éleva du sein de la multitude, et dit :

« Hé ! hé ! qui donc parle ainsi ? N'est-ce point Zulphi, ce dévot musulman, qui s'est laissé gagner lui-même au christianisme ? »

Zulphi chercha du regard l'homme qui l'interpellait en ces termes désagréables, et, l'ayant découvert, il répondit :

« Avant de parler, tu devrais réfléchir.

— J'ai constaté des faits authentiques.

— Ignorest-tu donc que la loi du prophète n'interdit pas de se couvrir d'un masque, quand on est obligé de céder à la nécessité? Défend-elle de tromper les chrétiens abhorrés?

— Zulphi a raison, cria-t-on autour de l'ancien derviche. Il est resté fidèle au culte de l'Islam, et son cœur n'a point renié Mohammed.

— Il ne fait pas comme ce misérable juif qui, depuis sept ans, prétend professer le christianisme, dit le nègre. Donne de ton vin, ivrogne, poursuivit-il, c'est Cannamarès qui l'ordonne. »

Le juif, désespéré, se cramponnait à ses barriques.

« Tu refuses? hurla Soliman.

— Je défends mon bien, balbutia Baltasar d'une voix altérée.

— Enfonçons les tonneaux, » reprit le nègre en écartant brutalement le juif.

Et la foule se rua avec lui sur les pièces de vin.

Au moment où cette scène se passait, un homme vigoureusement taillé, aux traits énergiques et résolu, se jeta au-devant d'Hermansor avec deux estafiers.

« Salcedo! répétèrent plusieurs voix, un serviteur de Ximénès! un chien maudit! »

En effet, c'était bien Salcedo, l'un des principaux serviteurs du cardinal. Étant venu à passer, et ayant reconnu la cause du tumulte, il n'avait point hésité à intervenir pour protéger le juif. Il chercha aussitôt à faire entendre raison à la multitude.

« Retire-toi, chien ! lui cria Zulphi hors de lui.

— Je reste, au contraire, répondit Salcedo avec calme.

— Que fais-tu là ?

— Mon devoir.

— Ton devoir, misérable espion ! fit l'ancien derviche, dis plutôt un infâme métier.

— Je te croyais chrétien, ajouta Salcedo.

— Il est vrai, je le proclame à ma honte, j'ai porté quelque temps cette livrée maudite.

— Je le disais bien à mon maître que tu n'étais qu'un hypocrite. Tu seras puni comme tu le mérites.

— Prends garde, avant de menacer les autres, et crains qu'aujourd'hui ta religion détestée ne disparaisse de Grenade avec la domination de tes princes. »

En même temps Zulphi excita la foule par des paroles incendiaires. Salcedo, voyant l'exaspération s'accroître, d'un signe de la main réclama le silence.

« Au nom des rois Ferdinand et Isabelle, s'écria-t-il, je vous somme de vous disperser immédiatement si vous ne voulez encourir les peines les plus sévères. Laissez cet homme, qui est chrétien. Ne lui est-il pas permis de descendre dans sa cave autant de fois qu'il lui plaira ? »

La foule, au lieu d'obéir, se rua sur l'agent du cardinal avec des clameurs sauvages.

Salcedo, ne réussissant point par les exhortations ni les menaces, tira son épée, et ses compagnons l'imitèrent.

A cette vigoureuse démonstration, le tumulte parut s'apaiser, et la populace recula.

Sur ces entrefaites arrivèrent deux Mores avec lesquels Salcedo avait eu dispute les jours précédents. Ces hommes, de concert avec Zulphi, recommencèrent la querelle, et accablèrent d'injures les serviteurs de Ximénès.

« Vous allez payer, leur disaient-ils, l'affront que votre maître nous a fait récemment, et vous apprendrez ce qu'il en coûte de brûler les livres sacrés de notre loi. »

Ils faisaient allusion à un acte accompli peu auparavant par le ministre. Enhardi par les nombreuses conversions qui s'opéraient chaque jour, Ximénès avait, dans son zèle d'apôtre, fait allumer un grand feu sur la place principale de la

ville, et l'on y avait brûlé cinq mille exemplaires du Coran, livrés par les convertis.

L'archevêque de Grenade, Talavera, et surtout Zegri, avaient fortement déconseillé cette mesure comme imprudente et inopportune, car les musulmans étaient encore en majorité; mais le cardinal avait passé outre.

Aussi les Mores, qui d'abord avaient comprimé leur dépit, n'attendaient que l'occasion de le laisser éclater.

Salcedo et ses compagnons fournirent aux infidèles le prétexte désiré, et furent leurs premières victimes.

En effet, la multitude, un instant intimidée, ne tarda pas à se déchaîner, et sa fureur ne connut plus de bornes. Un des Mores nouveaux venus frappa un des estafiers, et le renversa mort. Le second succomba également. Salcedo, blessé, prit la fuite et se jeta dans une maison, où une femme more, parente d'un de ses amis, le cacha. La foule, altérée de sang, le poursuivit, força l'habitation, mais ne put réussir à le trouver.

Les émeutiers, au paroxysme de la rage, redescendirent dans la rue en hurlant la profession de foi musulmane : « Dieu est Dieu, et Mohammed est son prophète ! »

Tout le quartier de l'Albaïcin s'embrasa avec la rapidité de l'incendie. Les boutiques se fer-

maient, les maisons vomissaient une foule de séditeux; des paquets d'armes se distribuèrent aux révoltés.

La conspiration, manquée quelques mois auparavant, éclatait, formidable, en un quart d'heure. Cent mille hommes parurent sous les armes dans le quartier de l'Albaïcin et de Grenade.

Cette immense multitude se mit en marche en proférant des cris de mort contre les Espagnols, qui fuyaient de toutes parts. Les Mores les poussaient devant eux, tuant sans pitié ceux qu'ils pouvaient atteindre.

Bientôt le soulèvement fut général dans toute la ville : deux cent mille musulmans, armés de toutes les façons, conduits par des chefs fanatiques, épouvantèrent Grenade de leurs menaces sauvages, et semèrent de cadavres leur passage.

Cette masse effroyable se porta sur un seul point, le palais de Ximénès, situé au cœur de l'Albaïcin.

Le cardinal, surpris par l'émeute, se trouvait seul avec ses domestiques, dans sa vaste demeure. Il n'eut que le temps d'en faire fermer et barricader les portes.

Presque aussitôt, la foule tourbillonna alentour, criant qu'elle voulait exterminer l'archevêque et tous les siens. Les serviteurs du ministre tremblaient, se croyant voués à une mort inévitable.

Ximénès n'était pas rassuré.

La nuit survint et aggrava le péril; les révoltés formèrent en règle le siège du palais, se préparant à l'assaillir au retour de la lumière.

---

## XI

### L'ŒUVRE DU JUIF

Tandis que la foule soulevée se ruait sur la demeure princière de Ximénès, un homme descendait la rue d'El-Ramazoun, devenue silencieuse et presque déserte. Il s'arrêta à la porte de la maison d'Hermansor, et frappa à plusieurs reprises.

Ben-Zohra, car c'était lui, poussa la porte, qui par grand hasard était mal fermée.

Toutefois les ténèbres étaient si profondes à l'intérieur, que le morabite hésita à s'engager plus avant.

Nous devons dire que Ben-Zohra, arrêté autrefois, comme nous l'avons raconté [précédemment, pour son opiniâtre résistance aux exhortations de Ximénès, avait été relâché plus tard, bien qu'il n'eût pas voulu se convertir. Les autres morabites

ou faquirs, emprisonnés en même temps que lui, avaient été élargis également.

Ben-Zohra demeurait immobile sur le seuil, se disant tout bas :

« Où peut être Baltasar? Se serait-il mêlé à l'émeute? »

Le juif n'était point sorti; profitant de la diversion opérée par Salcedo et ses compagnons, il s'était hâté de mettre ses tonneaux à l'abri de nouvelles tentatives; puis, refermant sa porte, il se promit d'être plus prudent à l'avenir.

Dans sa précipitation, Hermansor s'était mal clos, comme nous venons de le voir, ce qui avait permis au morabite de pénétrer dans la demeure du juif.

Après avoir réfléchi quelque temps, Ben-Zohra se décida à pousser de l'avant. Il se glissa à tâtons dans l'étroit et sombre couloir qui s'ouvrait devant lui, et arriva ainsi à l'entrée de la cave, restée toute béante.

Le morabite descendit un escalier fort roide, et que l'humidité rendait gluant.

Chose étrange! dans cette cave, plus longue que large, on n'apercevait pas une seule barrique de vin. Arrivé à l'extrémité, Ben-Zohra découvrit une sorte de boyau souterrain, dans lequel il s'engagea à tout hasard, et non sans inquiétude; il s'y traîna pendant une demi-heure. A mesure qu'il avançait, il entendait au-dessus de sa tête

un bruit sourd, confus, tumultueux, qui ébranlait la voûte, et dont il ne put s'expliquer la nature.

Enfin un rayon projeta tout à coup sa traînée lumineuse aux yeux du morabite, qui hâta le pas. Il parvint bientôt à l'entrée d'une vaste rotonde, qui paraissait terminer le souterrain.

Un étrange spectacle s'offrit à Ben-Zohra. Une lampe de fer, posée sur une pierre, éclairait la salle. A côté se trouvait un homme, la tête découverte, les bras nus, l'œil ardent, l'oreille collée à la paroi de terre. Derrière lui gisaient, pêle-mêle, des instruments de mineur et des armes; à ses pieds, un livre; et plus loin, dans l'ombre, s'aliginaient une quinzaine de barriques défoncées.

Ben-Zohra, ébahi, s'efforçait vainement de comprendre. Il fit deux pas en prononçant le nom d'Hermansor, qu'il venait de reconnaître.

Au son de cette voix humaine, le juif tressaillit, poussa un cri, et sauta sur ses armes répandues sur le sol.

Ben-Zohra, lui posant la main sur le bras :

« Regarde-moi donc, fit-il.

— Toi ici ! dit Baltasar; comment as-tu pu t'introduire dans ce souterrain ?

— Rien de plus facile à expliquer.

— Voyons, raconte-moi cela, insista le juif hors de lui.

— Désirant te voir, je me suis présenté à ta

porte, que j'ai trouvée ouverte ; je suis entré, et, ta cave étant également ouverte, je me suis permis de descendre : voilà tout le mystère.

— Au dernier moment, j'ai manqué de prudence, murmura Hermansor en se frappant le front. Mais avec toi je ne crains rien, tu ne me trahiras pas.

— Si tu te défiais de moi, tu m'offenserais cruellement.

— Prends place à mes côtés, sur cette planche, mon vieil et excellent ami, » fit le juif avec une affection plus marquée que d'habitude.

Ben-Zohra s'assit ; puis, fixant son regard pénétrant sur son compagnon, il demanda :

« Baltasar, me révéleras-tu le sens de tout ce que je vois ?

— Je ne te cacherai rien.

— Je serai discret.

— D'ailleurs je suis sûr que tu approuveras mon dessein.

— Que signifie donc ce long souterrain que je viens de parcourir ?

— La première moitié date de loin. Ce souterrain ouvrait dans ma cave par une entrée à peu près comblée, que je découvris il y a six ans.

— Et l'autre moitié ?

— C'est moi qui l'ai creusée.

— Toi ?

— Moi-même.

— Impossible.

— Pourquoi ne me crois-tu pas ?

— C'est que, quand je compare un tel travail à tes forces, je regarde celles-ci comme hors de proportion avec le résultat obtenu.

— Je dis vrai pourtant. »

Et comme un sourire d'incrédulité continuait d'errer sur les lèvres de Ben-Zohra, le juif ajouta :

« Ignores-tu ce que la patience et la volonté humaine persévérante sont capables d'accomplir ? Mon corps, Ben-Zohra, te paraît bien chétif ; c'est moi cependant, moi seul, qui ai creusé le reste du souterrain.

— Tu as opéré là un prodige.

— J'y ai mis près de trois ans.

— Comment as-tu fait ?

— Tout mon secret consiste dans le ferme vouloir d'atteindre le but proposé. Avec une opiniâtreté inflexible et qui ne se décourage jamais, on fouillerait des montagnes. Vois-tu, poursuivit le juif avec une expression de satanique orgueil, tandis que la foule stupide me croyait occupé à compter mes trésors ou à faire l'usure, je creusais sans relâche, jour et nuit.

— Les terres enlevées, que devenaient-elles ?

— Je les transportais dans le jardin ou dans ma cave ; j'ai comblé à moitié cette dernière.

— Dans quel but ce travail effrayant ? car j'i-

magine que ce n'est point par pur agrément que tu as prolongé ce souterrain.

— C'eût été de la folie. Mais tu vas tout apprendre. Sais-tu où aboutit cette rotonde où nous sommes en ce moment ?

— Non.

— Sous le palais de Ximénès.

— Est-il vrai ?

— Rien de plus certain.

— Au fait, il est facile de s'en assurer.

— Évidemment, et c'est ce que j'ai fait. Ainsi tu peux m'en croire.

— Après ?

— Devines-tu ce que contiennent ces tonneaux alignés le long de la paroi ?

— Je ne le soupçonne pas, à moins que ce ne soit du vin.

— Mieux que tout cela.

— Qu'est-ce donc ?

— De la poudre.

— Par Allah ! qu'en veux-tu faire ? s'écria Benzohra étonné.

— Ce que j'en veux faire ! répéta le juif avec un sourire effrayant de haine et de résolution.

— J'avoue que mon intelligence se refuse à comprendre.

— Entends-tu, là-haut, au-dessus de nous, ces bruits tumultueux ?

— Oui.

— C'est l'émeute qui assiège le ministre des conquérants de Grenade.

— En effet.

— Penses-tu que les révoltés réussiront ?

— A quoi ?

— A prendre le palais.

— Peut-être.

— Tu n'es pas certain ?

— Il n'est donné à personne de prévoir les décrets de la fatalité.

— On peut s'occuper de les corriger.

— Que dis-tu ?

— Que si le peuple soulevé ne parvient point à forcer la demeure du cardinal, j'interviendrai à mon tour.

— Quel est ton projet ?

— Il est clair, ce me semble.

— Quoi ! ces tonneaux...

— Sont destinés à faire sauter le palais de Ximénès, si l'attaque avorte. »

Le morabite, à cette déclaration, frémit de tout son corps; il se leva machinalement, en s'essuyant le front baigné d'une sueur froide; mais, remarquant l'impassibilité de Baltasar, il eut honte de son émotion, et se rassit.

« Tu es chrétien, observa Ben-Zohra, et tu médites la mort de l'archevêque de Tolède, de l'homme qui t'instruisit dans la foi adoptée par toi, lors des édits de Ferdinand et d'Isabelle. »

Le juif sourit amèrement.

« Ben-Zohra, répliqua-t-il, tu n'as point appris, dans les livres de la science, à pénétrer les mystères profonds du cœur humain.

— Je ne te comprends pas, et ta conduite est pour moi une énigme.

— Écoute-moi bien, et tout s'éclaircira. Je n'ai jamais été chrétien sincèrement. J'ai feint de me convertir autrefois pour éviter l'exil et la perte de ma fortune. Je n'ai pas tardé à me repentir de ces concessions ; car je n'en ai pas moins perdu mon crédit et mes biens. De plus, je me suis attiré le dédain des chrétiens, le mépris et la haine des musulmans. Cependant je ne voulus pas me rétracter. Afin de mieux tromper, j'ai simulé huit ans un attachement profond à ma religion nouvelle, et j'ai subi avec une apparente indifférence les épreuves qui se succédaient. J'amassais en secret des trésors de haine et de vengeance. Nul ne ressentait plus vivement que moi les avanies qu'on me prodiguait, les injures dont on me comblait, et l'ignominie de ma situation. Tandis que tous, excepté toi, me maudissaient, je méditais dans le silence et la solitude sur les moyens de punir mes ennemis de leurs mauvais traitements, et de reconquérir d'un seul coup l'estime et la faveur des vrais croyants. Voilà ce que je faisais dans l'ombre. Ben-Zohra, l'aurais-tu deviné ?

— Jamais !

— Tant mieux ! la surprise générale de nos frères n'en sera que plus grande , et ma gloire plus éclatante. »

Le morabite contemplait avec une admiration mêlée de quelque terreur le juif fanatique, dont la figure avait, en ce moment, des reflets diaboliques ; les yeux de Baltasar, du fond de leurs orbites, lançaient des éclairs. La passion qui exaltait le misérable se communiqua à son compagnon, qui s'écria avec enthousiasme :

« Hermansor, ton projet est sublime, digne d'un vrai musulman. Ton nom deviendra illustre parmi nous, et les siècles futurs le citeront avec honneur.

— Je ne demande pas tant, interrompit le juif ; je ne travaille point pour la gloire.

— Quelle est ta pensée ?

— Je te l'ai dite.

— J'aurai mal saisi.

— Ne t'ai-je pas raconté combien j'avais souffert durant huit années de honte et d'humiliation ?

— Effectivement.

— Ces années cruelles ont amassé dans mon cœur des résolutions terribles, implacables. Quand cette mine se déchargera, mon âme éclatera avec elle, et cela suffira à mon ambition.

— Les honneurs ne nuisent point, et il ne faut pas les répudier à l'avance.

— Qu'en ferai-je ? Peut-être ne survivrai-je pas à ma vengeance.

— Est-il donc nécessaire , pour assurer l'exécution de ton dessein , que tu sacrifies ta vie ?

— Il est possible que l'accomplissement de mon œuvre l'exige.

— Pour enflammer la poudre des tonneaux , c'est assez d'une mèche soufrée.

— Sans doute ; aussi elle est déjà prête , et elle aboutit à l'entrée de ma cave. Mais il est telles circonstances qui pourront m'obliger à mettre directement le feu aux poudres. En outre , comme je suis décidé à rester dans ma maison pour surveiller jusqu'au bout l'entreprise , je m'expose à être enseveli sous les ruines de ma demeure ; car l'explosion sera effroyable.

— Quoi qu'il arrive , ami , laisse-moi partager ton sort , supplia Ben-Zohra avec exaltation. Allah promet son paradis à ceux qui feront le plus de mal aux infidèles : si nous réussissons , nous obtiendrons une place éminente.

— J'accepte ta proposition , répondit le juif. Nous avons été unis dans la vie , que la mort ne nous sépare point. »

Cette conversation terrible fut interrompue brusquement par le bruit de pas précipités dans le souterrain. Les deux fanatiques se levèrent d'un bond. Ben-Zohra saisit une arquebuse , le juif une hache et un vieux pistolet.

A peine les deux amis s'étaient-ils mis en garde, qu'ils virent apparaître à l'entrée de la rotonde les formes colossales du nègre Soliman, qui s'élança vers les barriques en s'écriant d'une voix avinée :

« Quel coup de fortune ! voici les tonneaux du *senor Baltasar*. »

Et le nègre entonna le premier couplet d'un chant bachique.

Un coup du bois de l'arquebuse, que lui assena sur l'épaule Ben-Zohra, interrompit Soliman.

« Aïe ! aïe ! hurla-t-il, plaisantez-vous ici, vous autres ?

— Et, se retournant, il ajouta :

— Holà ! hâte-toi donc, maître Cannamarès. Il y a, dans ce vestibule de l'enfer, une troupe d'enragés qui se préparent à boire tout notre vin. »

Puis, regardant l'homme à l'arquebuse, qu'il n'avait point encore envisagé, il éclata de rire.

« Là, là, fit-il, que vos coups soient bénis, saint marabout ; je n'en ai jamais reçu d'une main plus vénérée. Pour me dédommager de la peine, permettez que je boive un peu de ce vin, dont vous avez sans doute pris déjà quelques larges lampées.

— Chien maudit, riposta Ben-Zohra offensé de la familiarité du nègre, cesseras-tu de blasphé-

mer ? crois-tu que les vrais croyants se livrent à d'infâmes orgies ?

— Ne vous irritez pas, respectable morabite... »

En ce moment, Soliman aperçut le juif, immobile, qui le regardait d'un œil sinistre.

« Salut à vous, Baltasar, reprit le nègre. Sachez qu'il nous faut à boire, cette fois. Holà, Cannamarès, à la rescousse ! »

A peine avait-il achevé, qu'Hermansor, exaspéré de l'insolence du coquin, dirigea sur la poitrine du nègre son pistolet, qu'il essaya de faire jouer ; mais cette arme, encore grossière alors, et dont on allumait la poudre avec une mèche, ne partit point. Quelques étincelles seulement jaillirent du tube de fer.

Solimán, furieux, se précipita sur les deux fanatiques, et les désarma en quelques minutes. Cela fait, il se calma, et dit :

« J'ai bon caractère, et je ne me blesse point pour si peu. Un coup de bon vin, et je n'y penserai plus. Cependant ne recommencez pas, je finirais par me piquer au jeu, et il vous en cuirait. »

Cannamarès parut en même temps à l'entrée de la rotonde, en faisant de grands gestes de frayeur.

« Tu m'as amené en enfer, balbutia le fou tout haletant.

— Pas encore ; mais console-toi, illustre prince,

et réjouissons-nous ensemble; nous sommes au pays du bon vin. »

Et Soliman reprit sa chanson à boire.

Tout en chantant, le nègre s'avança vers le tonneau le plus rapproché, le souleva comme une plume, et porta ses lèvres sensuelles à l'ouverture.

« Que fais-tu ? s'écria le juif épouvanté.

— Comme cette barrique est légère ! fit Soliman; ivrognes, vous l'avez vidée à moitié, je le parierais.

— Ce n'est pas du vin, ajouta Baltasar d'une voix rauque.

— Qu'est-ce donc ?

— De la poudre.

— Buvez-vous donc de la poudre ? demanda le nègre en lâchant le tonneau, que Ben-Zohra et le juif accoururent retenir pour empêcher le contenu de se renverser à proximité de la lampe.

— Soliman, nous ne buvons pas de poudre; mais nous nous en servons pour faire sauter ceux que nous détestons. Retire-toi avec ton camarade, sinon il vous arrivera malheur. »

Le nègre recula précipitamment. Le juif ajouta :

« Tous ces tonneaux sont remplis de poudre comme celui que tu viens de voir.

— A quoi prétendez-vous utiliser ces engins redoutables ?

— Je n'ai aucune raison de te le cacher; je

veux faire sauter le palais de Ximénès. Cela te déplaît-il ?

— Aucunement. Ruinez tout Grenade, si tel est votre gré ; que m'importe, à moi, pourvu que vous laissiez debout quelques tavernes où l'on continue de servir à boire ?

— Ximénès est le plus grand ennemi de l'Islam, et il doit périr. »

Le nègre pensait à tout autre chose. Il se trouvait cruellement désappointé en ce moment, lui qui venait de quitter l'émeute hurlant autour du palais du ministre pour visiter la cave du juif. Aussi, tout affligé de ne pouvoir se désaltérer à son aise, il se répandit en lamentations sur la rigueur du sort.

Cannamarès s'était blotti dans un coin, sans prononcer un mot.

Baltasar, voyant que Soliman ne faisait pas mine de se retirer, lui dit :

« Puisque tu restes ici, sois-nous utile au moins.

— En quoi puis-je vous aider ?

— L'heure approche peut-être.

— Que désirez-vous de moi ?

— Que tu roules ces tonneaux de façon à ce qu'en éclatant ils produisent plus d'effet. »

Le nègre consentit.

Les trois hommes, s'étant mis à l'œuvre, en-

tassèrent les tonneaux de poudre les uns sur les autres jusqu'à la voûte du souterrain.

Cannamarès se tenait toujours silencieusement accroupi près de l'entrée.

Soudain deux ombres s'allongèrent sans bruit au flanc de la paroi de terre, et plongèrent avidement leurs regards dans la rotonde, en prenant garde de ne point se laisser remarquer.

A leur vue, Cannamarès s'effraya, mais ne bougea pas.

Un de ces hommes n'était autre que Costizabal, l'espion du gouverneur; sous le manteau brun de l'autre, à demi ouvert sur la poitrine, brillait la croix de l'ordre de Calatrava.

« Voici le souterrain; voilà la poudre, » murmura Costizabal à l'oreille de son compagnon.

Les deux visiteurs inaperçus avancèrent d'un pas encore, en multipliant les précautions, et considérèrent attentivement l'intérieur de la rotonde.

Cannamarès, qui retrouvait parfois une certaine lucidité, comprit que c'étaient des agents de la police du gouverneur. Ne consultant que sa propre sécurité, il se leva doucement, se glissa derrière les étrangers, gagna la cave, puis la rue, où il ne trouva ni gardes ni soldats, ce qui l'étonna quelque peu.

Il ne s'arrêta pas à écouter les bruits de l'émeute, qui grondait toujours, à quelque dis-

tance de là, aux abords du palais de Ximénès. Il se dirigea précipitamment, au fond du quartier, vers l'auberge où il avait coutume de descendre, prit sa mule, lui ôta le collier de grelots qu'elle portait habituellement, l'enfourcha, et gagna la campagne, en se flattant d'être beaucoup plus sage que certaines gens qui le traitaient de fou.

Avant que le juif et ses deux compagnons, occupés à disposer les tonneaux de poudre, eussent pensé à se retourner, les deux intrus, ayant tout examiné, s'éloignèrent en silence, comme ils étaient venus.

Arrivés à la maison de Baltasar, au lieu de sortir, ils fermèrent la porte sur eux, et grimperent, par un petit escalier, jusqu'aux combles, où dix hommes d'armes les attendaient, immobiles comme des statues.

Le juif et ses complices, ayant achevé leur travail, se groupèrent au centre de la rotonde.

« Maintenant sortons, » dit Hermansor.

Et, prenant la lampe et quelques armes, il fit passer devant lui Ben-Zohra et Soliman. Les trois personnages étant parvenus dans la cave, le juif saisit le bout d'une mèche soufrée, et dit :

« Vous le voyez, tout est prévu. Avec ceci je mettrai le feu à la poudre quand il me plaira. »

Et un sourire de triomphe erra sur ses lèvres flétries.

« Je reste avec toi, déclara le morabite.

— Et moi pareillement, ajouta le nègre. Seulement je vous prie de m'avertir au moment même où vous ferez commencer la danse.

— Pourquoi cela ? s'enquit Baltasar.

— Afin que j'aie au dehors jouir de l'effet que produira l'explosion. »

Sous le bénéfice de cette réclamation, Soliman, qui avait fait de copieuses libations dans la journée, s'étendit tout de son long sur le sol de la cave, et s'endormit profondément.

Le juif et Ben-Zohra s'accroupirent près de la mèche, disposés à l'enflammer au cas où ils apprendraient un échec des révoltés.

Nul ne s'inquiéta de la disparition de Cannamarès ; les révélations du fou ne pouvaient tirer à conséquence.

---

## XII

### UN LIBÉRATEUR

La position de Ximénès dans son palais devenait de plus en plus grave ; la foule des assiégeants augmentait d'heure en heure, et des cris terribles partaient du sein de l'immense multitude.

Placé au milieu de l'Albaïcin, foyer de la révolte, sachant que toute la ville était insurgée, et que des troupes de paysans commençaient à descendre des montagnes pour se joindre aux rebelles, le ministre n'avait nul secours à espérer. Il était impossible de lui venir en aide. Le comte de Tendilla y eût peut-être réussi ; mais le gouverneur avait à peine des forces suffisantes pour contenir le quartier de l'Alhambra. Dès le commencement de la révolte il avait mis la garnison sous les armes ; mais ces troupes, peu

nombreuses, étaient encore affaiblies par les détachements éparpillés en différents points de la ville ou sur les remparts. Le comte de Tendilla dut se borner à tenir en respect les Mores de son quartier, et à conserver libres les abords de la citadelle.

A la vérité, il avait fait braquer ses canons sur la ville; mais l'obscurité de la nuit ne lui permettait point de s'en servir, et lors même qu'il eût fait jour, il n'eût point osé ordonner de tirer, dans la crainte que les boulets ne s'égarassent sur le palais du ministre ou sur les maisons des Espagnols.

La situation était donc des plus difficiles : le gouverneur se trouvait dans un extrême embarras, et Ximénès dans un immense péril. Néanmoins le cardinal organisa toutes choses autour de lui pour une vigoureuse résistance. Il fit barricader solidement les ouvertures du palais, armer les domestiques, dépaver les salles et les cours pour recueillir des projectiles.

Dans les cuisines, transformées en arsenaux, on fondait des balles, on faisait bouillir de l'huile, de la poix, de la résine et d'autres matières propres à repousser les assiégeants. Ximénès dirigeait ces préparatifs, encourageait ses serviteurs, tous parfaitement dévoués, parce qu'il était bon maître, et qu'il ne refusait pas, quand il le fallait, de mettre la main à l'œuvre.

Deux ou trois fois les révoltés, en masses profondes, se ruèrent sur le palais pour lui donner l'assaut; mais ils furent si énergiquement reçus par les assiégés, qui leur lançaient des pavés, des dalles, des marbres, des liquides bouillants, qu'ils renoncèrent à ce genre d'attaque.

S'étant retirés à quelque distance, ils délibérèrent sur le moyen qu'ils emploieraient pour se rendre maîtres du palais.

Ils tombèrent sans doute d'accord; car bientôt une activité extraordinaire régna dans leurs rangs pressés. L'obscurité ne permettait pas de deviner ce qu'ils avaient décidé.

Ce répit ne servit qu'à augmenter les terreurs des assiégés, dont les ressources s'épuisaient. Ils entendaient sans cesse les cris de mort de leurs ennemis, et n'espéraient plus leur échapper.

Tout à coup Ximénès, qui partageait l'inquiétude et les alarmes des siens, vit venir à lui un More à la démarche imposante. La vue de ce costume dans son palais l'effraya d'abord, et il crut sa demeure forcée; mais, ce visiteur inattendu ayant pris la parole, le ministre se rassura en reconnaissant Zegri.

« Prince, s'écria-t-il, que venez-vous m'annoncer ?

— Vous sachant en péril, j'accours vous offrir mes services.

— Qui vous a introduit en ce palais ?

— J'ai passé par une porte secrète qu'un de vos serviteurs m'a ouverte.

— Vous me voyez dans une fâcheuse situation.

— Elle n'est pas désespérée.

— N'entendez-vous pas ces cris de mort, qui retentissent depuis quelques heures autour de ma demeure ? N'avez-vous pas vu l'immense multitude qui se presse autour du mur d'enceinte, et qui a soif de mon sang ? Qui me tirera de ces mains impitoyables ?

— Avec l'aide de Dieu, ce sera moi.

— Avez-vous mesuré toutes les difficultés ?

— Je ne me fais aucune illusion.

— Ne tentez-vous pas une chose impossible ?

— J'ai réussi à parvenir jusqu'à vous ; pourquoi ne serais-je pas aussi heureux au retour ?

— Les Mores vous respecteront, je n'en doute pas ; mais moi, ils me connaissent trop bien, et leur haine contre ma personne sera inexorable.

— Je vous sauverai, Monseigneur, je le jure, reprit Zegri avec animation.

— Prince, votre noble dévouement me touche, et je ne l'oublierai jamais.

— Vous consentez à me suivre ?

— Je ne refuse pas ; mais il me faudrait un déguisement.

— J'y ai pensé, et j'apporte un costume more; revêtez-le sur-le-champ, et partons.

— Quelle direction prendrons-nous ?

— Des amis nous attendent à l'issue secrète par où je suis venu. Nous passerons à la faveur des ténèbres; on nous prendra pour un groupe de révoltés, et nous traverserons sans danger la multitude.

— Où irons-nous ?

— A l'Alhambra, qui n'est point cerné, et dont j'ai averti le gouverneur avant de me présenter à vous. Une fois là, vous n'aurez plus rien à craindre de la sédition. »

Le ministre hésita quelques instants, partagé entre le désir d'échapper à ses ennemis furieux et l'appréhension d'exposer le More généreux qui lui offrait de le sauver, et les serviteurs demeurés seuls au palais. Enfin ces dernières considérations l'emportèrent, et Ximénès répondit :

« Je vous remercie, prince, du fond du cœur; mais je ne puis accepter vos propositions.

— Qui vous arrête, Monseigneur ?

— S'il ne s'agissait que de moi, il n'y aurait aucune difficulté; mais, songez-y, si je succombais, je vous entraînerais dans ma perte.

— Nous avons peu de risques à courir, je vous l'ai dit.

— J'admets que mon évasion s'accomplisse heu-

reusement : pourrais-je me pardonner d'avoir laissé ici mes fidèles serviteurs ? Le pasteur a-t-il le droit d'abandonner son troupeau à la fureur populaire ?

— Vous périrez en ce palais, assurément, si vous persistez.

— Je mourrai avec mes serviteurs, ou je me sauverai avec eux.

— Votre vie ne vous appartient pas, vous la devez à l'État ; elle est d'un tel prix, que vous ne pouvez la sacrifier à votre gré.

— Zegri, ne cherchez pas davantage à m'ébranler ; je ne quitterai ni mes vêtements sacrés, ni ce palais ; je mourrai, s'il le faut, pour ma religion et pour le service de mes maîtres. Retirez-vous, la prudence l'exige, et ne vous perdez pas en essayant inutilement de me sauver.

— Je comprends, dit le prince, les sentiments qui inspirent votre conduite ; ils sont élevés, héroïques, et je n'ai plus rien à objecter à votre résolution. Toutefois j'ai confiance encore que vous éviterez le sort qu'on vous prépare, et j'essaierai d'autres moyens que ceux que je vous ai proposés.

— Vos efforts seront inutiles ; notre mort est certaine.

— Laissez-moi agir.

— Non, non, je ne souffrirai pas que vous exposiez davantage votre illustre tête.

— Pour vous rassurer, je vous annoncerai que je n'ai pas l'intention de rester ici ; ces deux bras, tout vigoureux qu'ils sont encore, vous seraient d'un faible secours. Je quitte ce palais ; dès que je serai dehors, je travaillerai à votre délivrance. Je ne compte nullement sur la garnison de l'Alhambra ; mais j'ai de nombreux amis. Presque tous les morabites et les faquirs éclairés par vous sont demeurés fidèles à la foi de Jésus-Christ, et ils me seconderont énergiquement. Enfin ma conversion ne m'a pas enlevé toute autorité sur les Mores ; j'userai du crédit qui me reste, et je ne doute pas qu'il n'exerce une influence considérable sur la multitude.

— Allez donc, prince, comme vous le voulez, dit l'archevêque, et que le Dieu tout-puissant bénisse vos généreux projets ! »

Zegri, ayant pris congé du cardinal, put sortir heureusement du palais, et il s'occupa aussitôt de réaliser le plan qu'il avait conçu.

Les défenseurs de Ximénès passèrent le reste de la nuit dans des transes mortelles. Les Mores ne renouvelèrent point leurs attaques ; mais, au lever du jour, la petite garnison du palais connut enfin à quels préparatifs l'ennemi avait employé les heures précédentes, et elle demeura terrifiée.

Devant les portes s'élevaient d'immenses monceaux de matières combustibles. Déjà les infi-

dèles s'approchaient, agitant des torches enflammées qu'ils se préparaient à lancer sur ces bûchers.

A cette vue, les serviteurs du ministre poussèrent des cris de frayeur et d'angoisse. Perdant tous la tête, ils jetaient leurs armes, et couraient comme des insensés à travers le palais.

Soudain, une rumeur confuse s'éleva du sein des Mores insurgés, qui parurent en proie à un trouble extraordinaire. Les défenseurs du palais allèrent aux meurtrières pour voir ce qui se passait, et croyant que l'incendie commençait.

Mais un spectacle étrange, imposant, s'offrit à eux : les torches étaient immobiles aux mains de ceux qui les portaient, et Zegri apparut à cheval sur la place, vêtu magnifiquement, accompagné de son fils et d'une troupe d'amis et de serviteurs convoqués à la hâte.

Le prince more avait l'air d'un roi, au milieu de cette foule un moment auparavant si tumultueuse : tant il y avait de dignité dans son attitude, et d'autorité dans son regard. D'un geste il réclama le silence, et tous les bruits de la multitude s'apaisèrent comme par enchantement ; le silence le plus profond succéda aux clameurs orageuses.

Alors Zegri, prenant la parole, harangua le peuple d'une voix vibrante, qui retentissait en

notes sonores jusque dans le palais de Ximénès. Il représenta aux insurgés à quels malheurs ils s'exposaient, et quels maux ils pouvaient attirer sur la ville.

« Les rois, ajouta-t-il, ont su prendre Grenade malgré nos efforts, alors que nous étions parfaitement armés et maîtres de la citadelle et des forteresses. Croyez-vous que nous soyons plus capables de leur résister aujourd'hui? Votre révolte est insensée. Voyez d'ici les canons de l'Alhambra, braqués sur la ville, et prêts à la foudroyer. Réfléchissez donc, écoutez la voix de la raison, ne repoussez pas les moyens de salut qui vous restent encore, et que je viens vous offrir.

« Afin d'obtenir grâce pour votre révolte, conservez l'archevêque, n'attendez point à sa vie; qu'il soit au milieu de vous un otage sacré. Je me charge de le garder dans son palais, et je répondrai de lui sur ma tête. »

L'influence de Zegri sur les Mores était si grande encore, et son langage éloquent exerçait une telle fascination, que personne ne répliqua.

Le prince, jugeant que le moment était venu d'exécuter son dessein, et sentant que nul ne résisterait, ordonna aux insurgés d'enlever les matières inflammables entassées devant le palais.

Ils obéirent en silence.

« Dispersez-vous maintenant, s'écria Zegri, et que chacun rentre dans sa demeure. »

La foule obéit encore, sans murmurer, s'inclinant ainsi sous l'ascendant d'un seul homme.

Le prince se présenta ensuite, à la tête de son escorte, aux portes du palais, où Ximénès l'accueillit avec les témoignages de la plus vive reconnaissance; il l'embrassa à plusieurs reprises, en pleurant d'attendrissement, et en l'appelant son sauveur et son libérateur.

« Aujourd'hui vous êtes le roi de Grenade, et vous avez prouvé que vous méritiez une couronne, » ajouta le ministre.

Après un instant d'entretien, Zegri quitta le palais. Il en franchissait le seuil, quand un bruit sourd se fit entendre, et le sol trembla légèrement. Ce fut tout : la mine du juif n'avait pas mieux réussi que le soulèvement populaire.

L'agitation troubla la ville quelque temps encore; mais les faquirs et les morabites convertis à la foi n'oublièrent rien pour apaiser le peuple. Leurs efforts eurent du succès; au bout de dix jours tout était rentré dans l'ordre et le devoir.

Ainsi se termina cette terrible insurrection, qui, sans l'intervention et le dévouement de Zegri, eût probablement triomphé et relevé le royaume de Grenade. Le concours prêté au ministre par l'illustre More avait d'autant plus de prix, que Zegri

faite à cette ville par le roi, était un événement fâcheux pour le crédit du ministre. Il comprit qu'on s'empresserait de saisir cette occasion pour le décrier et l'accuser. Il était pour lui de la dernière importance de prévenir les relations défavorables qu'on pourrait adresser aux rois.

Aussi, le second jour après les faits racontés plus haut, dès qu'il crut la rébellion tout à fait comprimée, Ximénès s'occupa de trouver un courrier rapide, afin de porter ses lettres à Séville, où résidait la cour.

Or Séville est à soixante et quelques lieues de Grenade; en outre, il y a de hautes montagnes à franchir pour y arriver : de sorte qu'un habile coureur, accoutumé à escalader les rochers, était préférable à un bon cavalier pour la mission du cardinal.

Le ministre avait des raisons de croire que ses ennemis l'avaient devancé; il lui fallait donc un homme capable de dépasser ces messagers hostiles, et la difficulté était grande.

Ximénès parla de son embarras à Zegri, qui, déjà son ami avant le soulèvement, était devenu depuis son confident intime.

« Je connais quelqu'un qui fera admirablement votre affaire, dit le prince.

— Qui ?

— Un nègre, nommé Soliman; il jouit d'une

réputation méritée comme coureur. Si vous voulez vous servir de lui, je suis convaincu qu'en trois jours il portera vos lettres à Séville.

— J'accepte, quoique je n'aie jamais entendu parler d'une pareille agilité.

— Je n'exagère point, comme vous pourrez vous en convaincre.

— Je me servirai de cet homme à votre recommandation.

— En ce cas, je vais le faire chercher.

— Ne prenez pas cette peine, fit le cardinal en souriant, j'ai ce nègre sous la main. »

Et le ministre expliqua au prince que Soliman avait été surpris, avec le juif et Ben-Zohra, dans un souterrain.

En effet, au moment où les rebelles entassaient autour du palais des matières inflammables, le nègre continuait de dormir dans la cave de Baltasar, tandis que celui-ci et le morabite veillaient auprès de la mèche destinée à mettre le feu aux poudres.

Le matin, Hermansor et son ami, s'étant informés de ce qui se passait au dehors, et ayant appris l'avortement de la sédition, résolurent d'exécuter leur sinistre dessein.

Sans prendre la peine d'éveiller Soliman, le juif alluma la mèche, qui s'embrasa et se consuma plus promptement qu'il n'avait cru. La

flamme courait le long des parois du souterrain, où les deux complices la suivirent quelque temps de l'œil. Enfin, ne la voyant plus, ils attendirent un instant.

Aucune explosion ne se fit entendre.

Baltasar, inquiet, s'aventura dans la galerie, et trouva la mèche éteinte; elle avait été coupée, sans doute, par Costizabal, lors de sa visite au souterrain.

Le juif, furieux, revint auprès de Ben-Zohra, et lui dit d'une voix altérée :

« La mèche conductrice ne brûle plus; le temps presse; adieu! tu raconteras à nos frères comment je me suis dévoué pour le triomphe de l'Islam. »

Et, ayant serré la main du morabite, il se jeta de nouveau dans le souterrain avec sa lampe.

Arrivé aux tonneaux de poudre, il renversa brusquement la lampe sur l'un d'eux. Une grande flamme, mêlée d'une épaisse fumée, remplit la rotonde; une détonation retentit, mais ne produisit que la faible commotion ressentie par Zegri, au sortir du palais de Ximénès.

Pourtant il y avait là quinze tonneaux de poudre, quantité plus que suffisante pour faire sauter le palais du ministre et la moitié de l'Albaïcin.

Mais la poudre ne valait rien; de là l'insuccès de l'effroyable tentative.

Costizabal, l'habile agent du comte de Tendilla, ayant éventé le projet du juif, ne le perdait pas de vue depuis quelque temps, et épiait toutes ses démarches. S'étant rendu chez le marchand auquel Baltasar s'adressait, il lui avait enjoint de ne vendre que de la poudre avariée, et mêlée à une forte quantité de charbon pulvérisé.

Ces précautions prises, Costizabal laissa le juif tout préparer dans ce souterrain. Ensuite, la nuit même de la révolte, il se glissa avec un officier du gouverneur et dix soldats, comme nous l'avons dit, dans la maison d'Hermansor, afin de surprendre le misérable et ses complices, s'il en avait, en flagrant délit et la main dans le crime.

L'espion n'avait pas voulu prévenir le coup ni arrêter plus tôt Baltasar, parce qu'il espérait saisir avec lui les associés qu'il lui supposait, et par eux pénétrer le secret de la conspiration.

Nous savons que le juif agissait seul, et que, par conséquent, il ne pouvait donner aucune lumière sur le complot.

La secoussé produite par la poudre causa seulement quelques éboulements dans la rotonde, et renversa Baltasar.

Soliman, enfin éveillé, et le morabite, sur-

pris de la faiblesse de la détonation, et curieux d'en connaître les résultats, pénétrèrent avec précaution dans le souterrain, trouvèrent le juif étendu par terre, le corps à moitié grillé, et en proie à d'horribles souffrances. Il se répandait en pitoyables lamentations, regrettant surtout d'avoir échoué, et ne pouvant s'expliquer les causes de son insuccès.

Soliman et Ben-Zohra, l'ayant relevé, se préparèrent à l'emporter dans sa maison. Mais, en se retournant, ils poussèrent un cri de frayeur; le nègre, lâchant son fardeau, s'enfuit au fond de la rotonde.

Costizabal, l'officier du gouverneur et les soldats, descendus des combles au bruit de l'explosion, coupèrent la retraite aux trois complices, et se tenaient, debout, à l'entrée de la salle souterraine.

Sur l'ordre de leurs chefs, les soldats saisirent le morabite; s'emparèrent du juif et de Soliman; ce dernier ne se laissa prendre qu'après une résistance désespérée.

Les conspirateurs furent chargés de chaînes, et jetés en prison.

Il y avait deux jours que le nègre gémissait dans son cachot, déplorant amèrement son imprudence et maudissant le juif, lorsqu'on vint le chercher pour le conduire chez le ministre.

Le malheureux crut qu'on l'emmenait pour lui faire entendre son arrêt de mort, et il courba la tête piteusement.

Arrivé devant Ximénès, il se prit à trembler de tous ses membres.

Le cardinal le reçut d'un air menaçant.

« Sais-tu, lui dit-il d'une voix sévère, que tu as mérité la mort ?

— Je le reconnais, balbutia Soliman.

— Tu t'es rendu complice d'un crime qui pouvait coûter la vie à des milliers de personnes, et ruiner la moitié de Grenade.

— On m'a trompé.

— Ne t'excuse pas ; c'est impossible. »

Le nègre se tut, et sa terreur redoubla.

« Si je te faisais grâce, ajouta le ministre, serais-tu reconnaissant ?

— Je sacrifierais ma vie à votre service, murmura Soliman, à qui ces paroles donnèrent une lueur d'espoir.

— On m'a dit que tu courais bien.

— C'est la vérité, Monseigneur, et je défierais qui que ce soit de me suivre.

— Il s'agit de dépasser d'autres coureurs.

— Eussent-ils une avance de vingt lieues, je les rattraperai.

— Je t'affranchis du châtimeut, et je ne te demande que de porter des lettres à Séville. Est-ce trop exiger ?

— Ah ! Monseigneur !...

— Combien mettras-tu de temps à faire ce trajet ?

— Deux jours me suffiront.

— Je t'en donne trois ; et, de plus, tu auras jusqu'à demain matin pour te reposer.

— Vous êtes, Monseigneur, le meilleur des mattres.

— Prends ces lettres, et n'oublie pas qu'elles sont de la plus haute importance. Voici un laissez-passer qui te permettra de pénétrer jusqu'aux rois. Enfin reçois ces cent couronnes d'or ; tu en auras deux cents autres à ton retour. »

Le nègre, hors de lui, transporté de joie d'un tel changement de fortune, ne savait comment exprimer au cardinal sa reconnaissance. Il prit les lettres, le laissez-passer, l'or, et se retira, après avoir fléchi trois ou quatre fois le genou devant le ministre, et promis en outre qu'il ne manquerait pas de se convertir au christianisme.

Soliman se mit en route le lendemain matin, comme il s'y était engagé, portant dans son sein les lettres et son or, et tenant dans chacune de ses mains une grosse boule d'ambre. Il s'arrêta à

peine pour se rafraîchir, et courut avec une telle ardeur, qu'il fit trente lieues durant cette première journée, près de la moitié du trajet de Grenade à Séville.

Ce fait paraîtrait assurément incroyable, s'il n'avait pour lui le témoignage de l'histoire. Mais les prouesses de ce fameux coureur africain ont été enregistrées par les meilleurs annalistes du temps. La plupart même rapportent que trente lieues n'étaient point pour Soliman une traite extraordinaire, mais simplement une promenade habituelle.

Cependant, à son arrivée à Carusette, gros bourg situé au pied de la Sierra, à quatre lieues de la ville d'Estepa, le nègre jugea à propos de se reposer.

Il descendit dans une auberge de bonne apparence, fit un excellent souper, demanda la meilleure chambre, et se coucha dans un lit moelleux, où il s'endormit du sommeil du juste, résolu à achever sa course le jour suivant.

Le lendemain matin, il se réveilla de bonne heure, non point au chant du coq, — il avait mangé à son arrivée celui de la maison, — mais au bruit d'une douzaine de grelots attachés au cou d'une mule, qui amenait en ce moment un voyageur à l'auberge.

Soliman, sautant à bas de son lit, courut à la

fenêtre. Quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir son ami Cannamarès !

Depuis la nuit où le fou s'était enfui du souterrain, il ne s'était pas arrêté, croyant toujours sentir sur ses traces les agents du comte de Tendilla, qu'il redoutait extrêmement, et avec raison.

Sa mule, trotinant continuellement, avait mis cependant plus de trois jours pour atteindre Carusette.

Homme et bête étaient rendus.

Le nègre se hâta de passer ses légers vêtements, descendit dans la cour, et, ouvrant ses bras à Cannamarès, il s'écria :

« Cher ami, quelle chance de te revoir ! Mais comme te voilà fatigué ! Viens, que je te fasse reprendre des forces. »

Et, entraînant le fou dans la grande salle de l'auberge, il appela le maître, à qui il commanda le plus copieux repas qui se fût jamais apprêté dans le bourg. La table ayant été dressée, se couvrit bientôt de mets abondants et de nombreux flacons de vin.

Les deux convives engloutissaient à l'envi viandes et boisson.

« Croirais-tu, dit le nègre à son compagnon, que je suis en train de faire fortune ?

— Pas possible.

— C'est exact. »

Et il raconta longuement ses dernières aventures, et comment Ximénès, au lieu de l'envoyer à la mort, lui avait donné cent couronnes d'or.

« Encore, ajouta-t-il, n'est-ce là que le début. »

Cannamarès trouva d'abord quelque peu déplaisant que Soliman servît les usurpateurs de son royaume; mais les fumées du vin ne tardèrent pas à dissiper ces idées inopportunes.

Cependant le nègre regardait de temps à autre le soleil qui montait dans le ciel.

« Est-ce que tu vas partir? demanda le fou.

— Ce serait peut-être le plus sage. Pourtant j'ai deux jours devant moi. »

Les deux amis continuèrent à boire, et finirent par rouler sous la table, ivres-morts. La journée se passa ainsi, et ce ne fut que le lendemain matin que le nègre revint tout à fait à lui. Il paya la dépense faite, et s'achemina, en compagnie de Cannamarès, vers Estepa.

Dans cette ville, il renouvela l'orgie de la veille, et fut obligé de coucher là.

Il avait dépensé cinquante pièces d'or, et le temps fixé par Ximénès était écoulé. En sortant d'Estepa, il s'aperçut qu'on lui avait volé les cinquante couronnes qui lui restaient.

Ne voulant pas se séparer de Cannamarès, il mit deux jours pour arriver à vingt lieues de Séville.

Là il dit au fou :

« Ami, je suis en retard ; je te laisse ici, où je te rejoindrai bientôt. »

Soliman, délivré de son incommode et funeste compagnon, partit en diligence, et entra le soir, fort tard, dans Séville.

Il ne put se présenter au palais que le lendemain, le sixième jour après avoir quitté Grenade.

Les ennemis de Ximénès avaient expédié des courriers moins agiles que Soliman, mais plus sages que lui. Aussi les rois avaient déjà reçu plusieurs lettres de Grenade, et la plus modérée s'exprimait en ces termes :

« Les rigueurs intempestives et la déplorable  
« administration de Ximénès ont poussé les Mores  
« à bout. Une grande révolte a éclaté ; les Gre-  
« nadins se sont rendus maîtres de l'Alhambra,  
« ont chassé de la ville tous les chrétiens, et le  
« reste du royaume se prépare à suivre cet  
« exemple. »

Il est facile de juger avec quelle colère les rois accueillirent le message du cardinal.

Soliman n'attendit pas la réponse, devinant bien que sa conduite devait avoir de fâcheux ré-

sultats, que sa fortune était manquée, et celle du ministre gravement comprise.

Il quitta sur-le-champ Séville, se garda de retourner à Grenade, et alla rejoindre Cannamarès beaucoup plus tôt qu'il ne l'avait pensé.

## XIV

### XIMÉNÈS

Le nègre ne s'était pas trompé, Ferdinand et Isabelle étaient extrêmement courroucés contre le cardinal. La reine lui écrivit une lettre fort vive, lui reprochant de ne l'avoir pas informée à temps, en de telles conjonctures.

Ximénès, comprenant parfaitement que son crédit chancelait et que ses ennemis triomphaient, envoya d'abord à Séville un de ses frères en religion, le cordelier Hamar, le fils aîné de Zegri, en qui il avait toute confiance.

Hamar fit au roi et à la reine un récit exact des événements accomplis à Grenade, et sut leur inspirer une foi entière en sa sincérité.

Bientôt l'archevêque arriva en personne, et sa présence produisit un grand effet à la cour et sur les souverains. Le génie et le noble caractère de

Ximénès éclataient sur son visage et dans toute sa personne.

Les historiens nous ont tracé de lui un portrait dont il serait difficile de contester la fidélité. Le cardinal était un homme de complexion vigoureuse, de taille haute, droite, aisée ; il avait le corps bien proportionné, la voix forte et agréable, la démarche ferme et grave, la figure longue et un peu maigre, le front large et sans rides, même dans la vieillesse, les yeux petits et enfoncés, mais vifs et pleins de feu, le nez long et aquilin, enfin les dents de devant très-saillantes.

Il jouissait d'une santé à l'épreuve des travaux de l'esprit et des fatigues du corps. Il avait l'âme grande, élevée, capable de tout. Il était magnifique et tellement ennemi de l'injustice, qu'aucune considération n'était jamais capable de l'obliger à la dissimuler ou de l'empêcher de la réprimer, quand il avait moyen de le faire. Sa prudence et sa pénétration étaient telles, qu'il n'y avait point d'inconvénients qu'il ne prévît, ni d'expédients qu'il ne trouvât pour faire réussir les avis qu'il avait ouverts ou appuyés. De là sa prééminence au conseil d'Espagne, estimé comme le plus habile de l'Europe.

Lent dans les délibérations, mais extrêmement prompt dans l'exécution, il était libéral sans faste, savant sans affectation, et si exact à tenir sa parole, qu'il n'y manquait jamais.

Il aimait, protégeait les savants, et encore davantage les gens de bien. Il professait une probité rigoureuse, une piété sans fard, et un zèle fervent pour la religion.

Il faut pourtant l'avouer, ces brillantes qualités étaient, comme chez tous les hommes, entachées de quelques défauts. On pouvait lui reprocher, ainsi que du reste à sa souveraine Isabelle, un peu de fierté, de dureté, d'ambition. Trop attaché à ses vues, il tombait souvent dans une mélancolie profonde, et devenait à charge aux autres et à lui-même.

Sa simplicité, d'ailleurs, était extraordinaire. Jusqu'en 1495, il ne s'était réservé dans le palais de la reine, dont il était le confesseur, qu'une chambre aux murailles toutes nues et sans tapisseries.

En hiver comme en été, il y faisait mettre pour tous meubles une table sans tapis, deux chaises, un lit de trois ais sur trois tréteaux, une pailleasse piquée sans matelas et sans drap. Il ne voulait personne pour le servir, ne portait point de linge, et n'avait que l'habit de son ordre, qu'il ne quittait jamais, pas même la nuit pour reposer.

En dehors de ses jeûnes austères, il ne prenait qu'un plat de viande commune. Son écurie consistait en une mule, dont il se servait quelquefois pour se soulager dans ses voyages, qu'il faisait

toujours à pied, comme ceux qui l'accompagnaient. C'était là toute sa maison, son équipage et son train.

Telle fut la vie de Ximénès pendant plusieurs années. Promu plus tard à l'archevêché de Tolède et élevé au cardinalat, il dut céder aux exhortations des rois et du pape, et changer ses habitudes.

Un homme d'un tel caractère était précieux, et devait, envers et contre tous, garder son influence sur ses souverains.

Il réussit parfaitement à reconquérir son crédit un instant ébranlé par les imputations de ses ennemis. Son arrivée à la cour acheva ce qu'Harmar avait si bien commencé. Le ministre dissipa la cabale, et rentra en plus grande faveur que jamais. Ayant concerté avec Ferdinand et Isabelle les mesures à prendre, il retourna promptement à Grenade.

On le reçut en cette ville avec une joie mêlée d'inquiétude. Il donna audience aux députés de la cité, les rassura, leur déclara qu'ils étaient amnistiés, mais leur laissa cependant comprendre qu'il n'en était pas de même pour les habitants de l'Albaïcin, et que ceux-ci ne devaient pas s'attendre à une indulgence si étendue.

Il fit ensuite publier solennellement par toutes les rues que les rois accordaient au peuple grâce pleine et entière, à la seule condition d'être plus

fidèle à l'avenir, ce dont il s'était lui-même porté garant.

Cette proclamation remplit la multitude d'une joie inexprimable; pendant plusieurs jours, ce ne furent que festins où l'on ne parlait que de Ximénès, et les Mores nommaient le ministre le libérateur de leur patrie.

L'Albaïcin fit exception. Les habitants de ce quartier remarquèrent avec effroi qu'ils n'étaient point compris dans l'amnistie. Ils voyaient toute la ville de Grenade prête à marcher contre eux au moindre signal de Ximénès; ils apercevaient certains mouvements inquiétants de la garnison, et les canons de l'Alhambra braqués de leur côté.

La consternation augmentait d'heure en heure. Les plus coupables essayaient de s'enfuir; mais, une fois hors des murs, ils rencontraient de petits corps de cavalerie qui battaient la campagne, et qui les forçaient de rentrer.

La terreur était au comble.

Un jour, Ximénès manda brusquement à son palais les principaux personnages de l'Albaïcin. Obéissant à l'ordre du ministre, ils se rendirent auprès de lui. Ils rencontrèrent dans les salles et les antichambres les officiers de la garnison, qui, contre l'ordinaire, ne leur firent aucune civilité.

A l'entrée de la chambre du cardinal, on leur commanda de quitter le sabre et le poignard.

Ximénès était seul avec l'archevêque de Grenade et le comte de Tendilla.

Le ministre reçut les chefs de l'Albaïcin avec sévérité, leur reprocha leur révolte en termes très-vifs, et leur déclara que le roi et la reine avaient remis leur sort entre ses mains, et qu'il pouvait les punir selon l'énormité de leurs crimes.

Ensuite il se tourna vers l'archevêque de Grenade, pour lui demander son avis.

Le prélat, au lieu d'opiner contre les coupables, sollicita leur grâce en des termes d'autant plus touchants qu'il était le plus doux des hommes, et parlait de l'abondance du cœur.

Le gouverneur, qui agissait de concert avec le vertueux pontife, s'exprima dans les mêmes termes.

Ximénès, comme s'il n'eût pu résister à de si pressantes intercessions, annonça aux chefs de l'Albaïcin qu'il leur pardonnait, au nom de Leurs Majestés Catholiques, pourvu que tous les habitants du quartier consentissent à se laisser instruire dans la religion chrétienne.

Il ne voulait plus, disait-il, de ces hostilités perpétuelles dans Grenade; il lui fallait un peuple de même croyance. Si ces conditions ne plaisaient point aux Mores, ils n'avaient qu'à quitter le pays.

Les chefs du quartier coupable et les habitants, qui s'attendaient aux dernières extrémités, acceptèrent avec joie et comme une grâce ce que le

cardinal leur proposait. Les résultats furent si satisfaisants, que le ministre appela cela sa plus belle conquête.

De la sorte, sans aucune violence, tout l'Albaïcin embrassa le christianisme. Le reste des musulmans de la ville, entraînés par ce grand exemple, renoncèrent au Coran, et se rangèrent sous la bannière de l'Évangile. Ben-Zohra, le morabite fanatique, demeuré en prison, reconnut enfin la vérité, et sa conversion fut aussi solide que son aveuglement avait été opiniâtre. Il demanda de lui-même à être instruit.

Ximénès, pensant qu'il n'agissait ainsi que par crainte du châtimeut, résolut de l'éprouver. Il lui déclara que, malgré sa conversion, il ne lui ferait point grâce. Ben-Zohra persista, et demanda instamment le baptême. Il le reçut en même temps que son pardon, et entra immédiatement dans un ordre religieux très-sévère.

Zulphi lui-même se montra repentant; mais le cardinal, se défiant de la sincérité de l'ancien derviche, l'expulsa de la ville. Il ne se trompait pas : le misérable retourna aussitôt à l'islamisme, et se réfugia dans les montagnes.

Le sort de Baltasar Hermansor fut plus triste encore. Comme, par suite de l'explosion, il avait une plaie profonde ouverte dans le flanc, on le conduisit dans un hôpital, où Mohammed-Hassan fut appelé pour le soigner.

A la vue du médecin de Badajoz , un sourire diabolique effleura les lèvres du juif.

« Je puis te revoir, Hassan , dit-il , et te serrer la main. Tu sais maintenant jusqu'à quel point j'étais chrétien. »

Le vieillard soupira, et ne répondit pas. Il employa toutes les ressources de son art pour la guérison d'Hermansor, et réussit à le rétablir à peu près complètement. Il se garda de le féliciter sur le coup désespéré qu'il avait tenté, et sur sa fidélité au culte de Mohammed.

C'est que Hassan lui-même se préparait à professer le christianisme. Vaincu par les vertueux exemples d'Amara, de Zegri, de Boabdilla, il se faisait instruire avec Merwan, qui confessait également son erreur.

Les deux Mores reçurent ensemble le baptême de la main d'Hamar.

Le jour où il inscrivait son nom sur la liste glorieuse des enfants de l'Église catholique, le médecin de Badajoz apprit que son ancien condisciple des écoles d'Hammamer, le juif Baltasar Hermansor, avait cessé de vivre. Ce fanatique, à la veille d'être mis en jugement; s'était pendu dans sa prison.

---

## XV

### DANS LES ALPUXARRAS

Pendant les événements que nous venons de raconter, Amara et Boabdilla, demeurées à Grenade, n'avaient cessé, au milieu des troubles, de se livrer à l'exercice des plus éminentes vertus.

Retenues dans la ville par les circonstances, elles y employaient saintement leur temps, dans la pratique des œuvres de charité.

Cependant la santé d'Amara exigeait impérieusement un changement de séjour. Cette frêle existence n'était point capable de résister longtemps aux ardeurs du ciel de Grenade.

Zegri, qui veillait sur la jeune fille avec une sollicitude paternelle, résolut de profiter de la paix profonde qui régnait dans le royaume,

et de conduire enfin Amara dans les montagnes.

Le prince more ordonna pour la troisième fois des préparatifs qui, jusque-là, avaient si mal réussi.

Amara et Boabdilla devaient être accompagnées d'une des filles du comte d'Aguilar, Inez, vertueuse autant que belle, et digne de l'amitié que lui avaient vouée la fille et la pupille de Zegri.

Merwan et Hassan se proposaient d'escorter les trois jeunes filles à Pulchena, où le prince, retenu pour quelque temps encore à Grenade par les affaires publiques, devait aller les rejoindre.

Au jour fixé, la caravane se réunit dans la cour du palais de Zegri. Trois litières magnifiques renfermaient Amara, Boabdilla et Inez. Merwan et Hassan, vêtus richement et portant des armes splendides, montaient des chevaux andalous superbement harnachés. Deux cents cavaliers, appartenant la plupart à de nobles familles mores ou espagnoles, formaient le cortège des voyageurs. Trois cents serviteurs noirs et cent femmes de même couleur suivaient.

La troupe se composait de plus de six cents personnes.

Zegri, Hamar, le comte d'Aguilar et sa famille, vinrent faire leurs adieux à ceux qui partaient.

Une émotion involontaire s'empara du comte lorsqu'il serra sa fille dans ses bras.

« Le voyage sera heureux, mon père, dit Inez, et mon absence sera courte.

— Qui sait ce qui peut arriver? » murmura l'illustre Espagnol.

De sombres pressentiments agitaient également Zegri, et il s'efforçait vainement de les repousser.

Merwan ayant donné le signal du départ, la troupe se déroula en bon ordre, les serviteurs en tête.

Quand Merwan passa à son tour sous la porte d'entrée du palais, le fer brillant de sa lance heurta la voûte et se brisa.

Zegri fronça le sourcil, son visage se rembrunit, son regard se voila, et il balbutia :

« Voilà un funeste présage! »

Hamar l'entendit, et le reprit :

« Mon père, dit-il, c'est Dieu qui conduit toutes choses.

— Il nous manifeste quelquefois sa volonté par certains signes.

— Elle ne s'exprime point par ces accidents vulgaires auxquels la superstition attache une importance qu'ils ne sauraient avoir.

— Écoute, reprit le More, dont l'esprit était

imbu encore de quelques préjugés musulmans : quand l'infortuné Boabdil sortit de Grenade pour entreprendre cette fatale campagne dans laquelle il fut fait prisonnier, la lance du grand étendard se brisa contre la voûte de la porte de la ville : c'était un présage de malheur.

— Rassurez-vous, mon père, ce qui vient d'arriver à mon frère n'aura aucune influence sur ses destinées.

— Dieu le veuille !

— Il dispose, sans doute, à son gré de nos vies ; mais il ne nous révèle point ses desseins par ces présages, que le hasard peut sans doute réaliser, mais qu'il dément presque toujours. Craignez plutôt que Dieu ne punisse ces vaines observances. »

Zegri ne répondit pas ; mais il ordonna à cent autres cavaliers de se joindre à la troupe, qu'il conduisit jusque hors de la ville.

La nombreuse et brillante cavalcade, guidée par Merwan, suivit d'abord, à travers la campagne, le cours sinueux du Daro.

Les voyageurs étaient à deux lieues de Grenade environ, quand un sanglier partit d'un petit bois qui longeait la rivière, et parcourut lentement le front de la troupe, à vingt pas de distance. Trois cents arbalètes, deux cents arquebuses le saluèrent à la fois. Le chasseur le plus maladroit eût atteint

et percé l'animal du premier coup : pas une flèche, pas une balle ne l'effleura. Un long murmure d'étonnement s'éleva du milieu des hommes de la caravane, qui s'entre-regardèrent avec une certaine terreur.

La bête fauve continuait sa route, sans paraître effrayée du sifflement des projectiles. Les cavaliers rechargèrent leurs armes, et quelques-uns tirèrent de nouveau, sans plus de succès qu'auparavant. Le sanglier ne daigna pas faire un mouvement de surprise, et disparut dans un fourré, sans avoir été touché.

Un long silence régna dans les rangs ; puis un musulman murmura :

« La main de la fatalité est sur nous !

— Mon père avait raison, ajouta Merwan, dont l'esprit n'était point encore tout à fait affranchi des croyances superstitieuses de l'islamisme : les présages funestes nous poursuivent, il nous arrivera malheur.

— Il en fut ainsi jadis pour Boabdil, observa Hassan. Ce prince suivait les bords du torrent de Veyro : tout à coup un renard se leva, et passa devant le front de l'armée, à cinquante pas au plus. Mille et mille traits partirent, aucun n'atteignit l'animal. On augura mal de la campagne, qui, en effet, fut désastreuse pour Boabdil. »

Personne ne releva ces paroles , et la route se poursuivit dans un sombre silence. Les trois jeunes filles elles-mêmes , qui avaient tout vu et tout entendu de leurs litières , participèrent à la tristesse générale , quoiqu'elles fussent affranchies des préjugés vulgaires.

La caravane chevaucha ainsi durant trois jours , en proie à l'abattement , et pressentant un danger inconnu , mystérieux.

Elle s'engagea ensuite dans les montagnes ; car , pour arriver à Pulchena , petite ville voisine des domaines de Zegri , il fallait parcourir presque toute la chaîne des Alpuxarras.

Après cinq jours d'une marche pénible , les voyageurs parvinrent à un long défilé , serpentant à travers des pics et des rochers escarpés. Avant de s'engager dans ce passage étroit , ils firent une halte de quelques heures ; puis la troupe se reforma en bon ordre , et se porta dans ces gorges difficiles.

La journée fut rude , et lorsque le soir vint , la caravane était encore à trois heures de l'issue du défilé.

Depuis le matin , les cavaliers n'avaient pas rencontré une âme dans le passage. Ils se hâtaient de profiter des derniers rayons du jour pour atteindre le lieu où ils comptaient passer la nuit.

Soudain d'étranges sifflements retentirent de loin

en loin ; ils furent suivis de longues clameurs, qui couraient le long des cimes, et que répercutaient les échos innombrables de ces solitudes sauvages. Bientôt le tumulte devint effroyable, et l'on eût pu croire à une convulsion de la nature.

La caravane s'arrêta, stupéfaite. Les cavaliers levèrent les yeux, et virent, avec terreur, les crêtes dominant le défilé couronnées de milliers de montagnards en armes qui les menaçaient de la voix et du geste. Ils comprirent qu'ils étaient tombés aux mains des paysans nouvellement soulevés, et qu'il était impossible d'échapper.

Chacun se tourna avec angoisse vers Merwan pour recevoir ses ordres. Le fils de Zegri, gardant son sang-froid et un calme admirable dans ce pressant danger, prescrivit à ses hommes de se former en un cercle allongé, de placer au centre les litières, et de s'avancer ainsi, en bon ordre, et en se garantissant le mieux qu'ils pourraient.

Cette manœuvre s'exécuta rapidement, et la troupe avança lentement. Elle atteignit ainsi un endroit où le défilé s'élargissait, mais pour se resserrer brusquement.

Merwan commanda une halte ; car les pierres commençaient à rouler du haut des crêtes, la nuit approchait, et le nombre des ennemis augmen-

tait. Il était impossible d'aller plus avant sans s'exposer à être complètement écrasé.

La caravane, obéissant aux ordres de son chef, s'arrêta dans un morne silence. Le fils de Zegri, voyant ses hommes rangés comme il le fallait, se rendit près des litières. Les jeunes filles éprouvaient un effroi mortel, et Amara était très-pâle.

« Nous allons périr, fit Boabdilla.

— Ne vous alarmez point, répondit Merwan, qui s'efforçait de faire partager à ses compagnes une confiance qu'il n'avait point, rien n'est désespéré.

— Cependant l'attitude de ces montagnards est hostile.

— Sans doute; pourtant rien ne prouve que ce soit à nous qu'ils en veuillent.

— Ils ont lancé déjà quelques pierres.

— Je pense qu'ils nous laisseront tranquillement poursuivre notre route, quand ils sauront que nous n'avons que des intentions pacifiques. »

Boabdilla soupira, et Amara ne put se rassurer.

Les voyageurs passèrent la nuit sous les armes et dans la position prise par eux le soir. Ils attendaient, pleins d'angoisse, le retour de la lumière.

Les hauteurs apparurent couronnées de feux allumés par les paysans, qui ne cessèrent de pousser des cris effrayants.

Le jour se leva enfin, et sembla donner à l'ennemi le signal de l'attaque; car il se précipita aussitôt du sommet des montagnes, avec de sauvages hurlements, sur la petite troupe, qui se resserra encore à son approche.

Le choc fut terrible : les montagnards étaient au moins trois mille contre six cents combattants, et ils avaient en outre l'avantage de la position.

La lutte fut acharnée, et pendant une heure elle offrit un spectacle effroyable. Les cavaliers de Merwan, indignés de ce lâche guet-apens, se défendaient avec la rage du désespoir. Ils furent tués presque tous, les uns après les autres; mais ils vendirent chèrement leur vie.

Les serviteurs noirs eurent le même sort, et ne succombèrent qu'après avoir résisté vaillamment.

Restaient les femmes, qu'un mot d'ordre secret semblait protéger. Merwan, adossé à leurs litières, combattait avec un héroïque courage.

Enfin le fils de Zegri fut assailli par un homme de haute stature, dont les noires prunelles lançaient des éclairs, et dont le sabre teint de sang attestait la part qu'il avait prise dans l'engagement.

Merwan le reconnut, quoiqu'il ne l'eût pas vu depuis sept ans.

« Feri de Benastepar, murmura-t-il, est-il possible que vous nous ayez tendu ce piège infâme !

— Je viens acquitter la dette de vengeance que j'ai contractée envers ton père.

— Que voulez-vous dire ? je ne vous comprends pas.

— Ton père comprendra, et cela me suffit, » riposta Feri d'une voix sombre.

Et il marcha sur le jeune homme.

« Quel mal vous ai-je fait ? reprit Merwan, étonné.

— Tu oses le demander !

— Mon père et moi ne sommes-nous pas les protecteurs de votre fille ? Il y a sept ans qu'Amara, réfugiée à notre foyer, reçoit de nous les soins les plus respectueux. Est-ce de ces actes que vous prétendez punir Zegri ?

— Il a violé ses promesses envers moi. »

Et en achevant ces paroles, Feri menaça de la pointe de son glaive la poitrine de Merwan, dont la stupéfaction était si grande, qu'il ne pensait même pas à se mettre en garde.

Amara, entendant prononcer le nom de son père, voulut se précipiter hors de sa litière, et

Boabdilla essaya d'en faire autant ; mais les deux jeunes filles, terrifiées par la scène sanglante à laquelle elles venaient d'assister, n'en eurent pas la force. La fille de Feri poussa un cri d'angoisse, qui fit tressaillir le vieux More et sembla porter sa fureur au paroxysme. Il plongea son sabre dans la poitrine de Merwan, qui s'affaissa, et tomba mourant sur le sol.

A cette vue, Amara et Boabdilla s'évanouirent. Inez retomba également inanimée sur les coussins de sa litière.

Ce fut la fin du combat. Tous les hommes de la troupe de Merwan avaient été massacrés ou pris. Feri ordonna aux siens de s'emparer des trois litières.

Hassan n'avait pas quitté les jeunes filles, et il les avait bravement défendues, autant que ses forces le lui permettaient. Feri de Benastepar allait frapper le médecin de Badajoz ; mais il retint son bras subitement, et dit au vieillard :

« N'es-tu pas Mohammed-Hassan ?

— Oui, le médecin de ta fille.

— Ne crains rien ; je te donne la vie, parce que, je le sais, tes soins ont sauvé Amara, et ils lui sont encore nécessaires. Tu l'accompagneras au lieu où je vais la conduire. »

Hassan ne répondit pas ; il n'avait qu'à s'incliner sous la volonté du plus fort. Il contint la dou-

leur que lui causait la mort de Merwan, et comprit qu'il pourrait encore être utile aux trois jeunes filles si malheureusement tombées au pouvoir du plus fanatique des musulmans.

---

## XVI

### ALHAMA

Le lendemain de cette funeste journée, le grand étendard du prophète, surmonté du croissant, flottait sur le pic le plus élevé des monts Alpuxarras; les montagnards accouraient de tous côtés se ranger sous le drapeau de la révolte, et prêter, sur les pages du Coran, le serment de combattre et de mourir pour recouvrer leur liberté.

Jamais pareil enthousiasme ne s'était vu : les paysans affluaient par milliers, à peine armés, offrant leurs bras pour la guerre sainte. A mesure qu'ils arrivaient, ils étaient reçus par Feri de Benastepar, qui leur assignait un rang dans sa troupe. Le vieil exilé avait donné lui-même, la veille, le signal de l'insurrection.

C'était lui encore qui, par ses intrigues, avait

provoqué le dernier soulèvement de Grenade. Animé d'une rage aveugle, il recommençait dans les montagnes la guerre acharnée, implacable, qu'il avait faite autrefois aux Espagnols, sous les rois mores.

Bientôt le terrible chef fut à la tête de forces assez nombreuses pour se mettre en campagne et attaquer les villes occupées par les chrétiens.

Il comptait, pour mener à bonne fin la rébellion, sur l'hiver de 1499 à 1500, et sur les difficultés qu'offrait le passage à travers les montagnes : difficultés si grandes, qu'il suffisait d'un petit nombre d'hommes pour arrêter des armées entières.

La confiance en ces deux obstacles, qui paraissaient invincibles à Feri, et surtout sa haine contre Zegri et contre le comte d'Aguilar, engagèrent le chef more à se déclarer prématurément, avant d'avoir bien pris ses mesures. A sa voix, la rébellion, qu'il avait préparée de son exil d'Afrique, éclata brusquement.

L'heure lui avait paru propice à un autre point de vue encore : le gouvernement espagnol, croyant le soulèvement entièrement comprimé par la soumission de Grenade, avait rappelé le grand Gonzalès de son commandement des Alpuxarras.

Le comte d'Aguilar remplaça l'illustre capitaine.

Ce seigneur, douloureusement ému de la perte de sa fille, enlevée avec Amara et Boabdilla par les Mores révoltés, précipita ses préparatifs de départ, dans l'espoir de surprendre l'ennemi et de délivrer Inez.

Zegri, non moins affligé, envoya au comte un certain nombre de soldats, armés à ses propres frais.

Alfonso d'Aguilar se mit promptement en campagne, à la tête des deux petits corps que lui avait confiés le roi Ferdinand. Suivant les ordres du prince, il les fit entrer en même temps dans les montagnes, par les passages du plus difficile accès, et qui naturellement devaient être les moins gardés.

Ferdinand, de son côté, marchait avec les milices du pays et quelques troupes réglées qu'il avait auprès de lui.

Le chemin que prit le roi était celui par où les Mores s'attendaient à le voir paraître. C'était le plus aisé de tous, et ils pensaient que l'effort de la lutte s'y concentrerait.

Aussi presque tous leurs soldats étaient employés à défendre ce passage.

Mais Ferdinand, qui ne se fiait point aux milices pour une telle entreprise, ne se proposait que d'amuser l'ennemi, jusqu'à ce que les troupes du comte d'Aguilar fussent en état d'attaquer les Mores à revers.

Il demeura ainsi , quelques jours , immobile dans ses retranchements , à la grande surprise des infidèles , qui ne devinaient pas les motifs de cette halte.

Mais, un soir, des feux illuminèrent les hauteurs qui s'étendaient sur les derrières des révoltés. Ferdinand poussa un cri de joie : ces feux étaient le signal convenu entre lui et le comte d'Aguilar.

Aussi, dès le matin, les troupes royales sortirent de leurs lignes et se mirent en bataille. Déjà le comte d'Aguilar était aux prises avec les Mores, et se ruait sur leur arrière-garde.

Cette attaque imprévue jeta les infidèles dans la consternation. Le comte, profitant de leur stupeur, les enfonça, perça jusqu'au corps de bataille, et les mit dans le plus grand désordre.

En ce moment le roi heurta de front les rebelles.

Les musulmans, se voyant ouverts de tous côtés, jetèrent leurs armes, malgré les efforts désespérés de Feri, et prirent la fuite; mais, serrés comme ils l'étaient entre les deux corps, il leur fut presque impossible d'opérer leur retraite, et la plupart succombèrent.

Feri de Benastepar ne parvint à s'échapper qu'à grand'peine, et seulement avec un petit nombre de cavaliers.

Le comte d'Aguilar se rejeta immédiatement dans les montagnes, tant pour donner la chasse aux fuyards que pour enlever à Feri ses prisonnières, qu'il supposait avoir été emmenées par le vieux More. Alfonso conduisit rapidement cette expédition, s'empara de toutes les places de quelque importance, obligeant les habitants à en détruire eux-mêmes les murailles. Il arrêta les principaux personnages du pays, qu'il envoya prisonniers à Ferdinand, afin qu'ils servissent d'otages au roi, et répondissent de la fidélité de leurs compatriotes.

Le comte d'Aguilar se retira, laissant partout des marques sanglantes de sa victoire, mais sans avoir réussi à découvrir la trace des captives.

Enfin le chef espagnol, abandonnant les Alpujarras, dévastés par le fer et le feu, redescendit dans la plaine, selon les ordres du roi.

Feri de Benastepar, qui, à la tête d'une bande de montagnards éparpillés en guerrilleros, avait sans cesse harcelé les troupes royales, et évité de se laisser surprendre, partit à son tour avec cent cavaliers, et s'enfonça au plus épais de la sierra.

En deux jours, il arriva au pied de la chaîne appelée aujourd'hui chaîne de *Loja*, et commença à gravir des pics auxquels leur aridité donnait un aspect indescriptible.

Après avoir escaladé ces sommets durant tout

un jour, le chef more atteignit une ville ceinte de tours et de fortes murailles, dont les maisons étaient construites dans le style moresque.

C'était la petite ville d'Alhama, la plus élevée de l'Europe au-dessus du niveau de la mer. Enfouie dans les neiges pendant six mois, elle est brûlée par le soleil le reste de l'année.

Le croissant brillait sur les tours d'Alhama, et les portes s'ouvrirent devant Feri et sa troupe.

Le vieux More s'était emparé de cette place, à son retour d'Afrique, et il avait réussi à la préserver des attaques du comte d'Aguilar. Là gémissaient, prisonnières, les trois jeunes filles; et le chef espagnol ne s'était pas douté qu'elles fussent dans Alhama.

Feri avait renfermé Inez et Boabdilla dans une étroite prison, et il les destinait à assouvir son implacable vengeance. Elles étaient gardées jour et nuit dans une des tours les plus fortes de la ville.

Quant à Amara, elle jouissait de quelque liberté; toutefois Feri l'avait avertie que la moindre tentative qu'elle ferait pour s'enfuir coûterait la vie à Boabdilla et à Inez.

Mohammed-Hassan avait la permission d'accompagner Amara; mais le médecin de Badajoz était toujours surveillé par un soldat.

A son arrivée dans Alhama, le chef more se rendit droit à sa demeure, où il trouva sa fille

avec Hassan. Le vieillard parut , la physionomie sinistre , le regard effrayant. Les désastres de la dernière campagne n'avaient pas brisé son courage ; ils avaient seulement abattu ses traits et irrité sa haine contre les chrétiens.

« Amara , dit-il d'une voix dure sans répondre au salut de sa fille , persistes-tu dans ta désobéissance ?

— J'accomplis les volontés de Dieu , et je suis les inspirations de ma conscience , murmura la jeune fille , épuisée par les émotions précédentes.

— Tu abandonneras la religion maudite qu'on t'a fait perfidement embrasser ?

— J'affirme de nouveau , mon père , que j'ai agi en toute liberté. Les lumières de la vérité ont brillé si vives à mes yeux ; que je n'ai pu faire autrement que de reconnaître la divinité du christianisme.

— Tu refuses de me satisfaire ? s'écria Feri d'un ton courroucé.

— Je voudrais vous contenter ; mais ma conscience ne me le permet pas.

— Je te donne un mois pour réfléchir.

— C'est inutile.

— Au bout de ce temps , poursuivit le vieillard sans tenir compte de la réponse d'Amara , je te reverrai , et si tu continues de repousser le culte de tes pères , la religion de Mohammed , malheur à toi !

— Que ferez-vous ?

— Tes compagnes, qui ont, sans doute, contribué à te séduire...

— Elles ne sont pour rien dans mon changement.

— Leurs parents en sont la cause. Eh bien ! elles périront, et toi, tu partiras pour l'Afrique.

— Le Christ enseigne qu'on est heureux de mourir pour rendre témoignage à la vérité.

— Tu conserveras la vie ; tes amies seules disparaîtront de ce monde.

— Grâce pour elles ! supplia Amara.

— Il ne tient qu'à toi de les sauver.

— Que faut-il faire ?

— Abjurer les doctrines du Christ.

— Elles me mépriseraient si j'avais ce malheur, et je sais qu'elles préféreraient mille morts à mon apostasie.

— Alors, souviens-toi de mes paroles. Je me présenterai ici dans un mois pour connaître ta décision. »

Et Feri sortit vivement, avec des gestes de colère, de l'appartement de sa fille. Il alla ensuite à la tour où il détenait Boabdilla et Inez ; il entra chez les deux jeunes filles, les lèvres tremblantes, le visage contracté, les yeux fulgurants.

Ces nobles chrétiennes ne s'effrayèrent point à la vue de leur cruel ennemi. L'infortune et le sentiment de la grande cause pour laquelle elles

souffraient leur donnaient une assurance extraordinaire ; la fierté de leur race se reflétait dans leurs traits, et elles étaient prêtes à regarder la mort sans pâlir.

« Vous êtes toujours décidées à ne point céder ? fit le More.

— Demandez-nous des choses raisonnables, Sidi, répliqua Boabdilla, et nous vous ferons toutes les concessions possibles.

— Je suis maître absolu de vos personnes, songez-y.

— Vous vous trompez.

— N'êtes-vous plus en mon pouvoir ?

— Nos corps, sans doute, sont entre vos mains, et vous êtes libre d'en disposer à votre gré.

— Que signifie ce langage ?

— Que nos âmes échappent à votre haine.

— Je saurai vous contraindre à accéder à mes volontés.

— Ne l'espérez pas.

— Tremblez ; car mon cœur sera inaccessible à la pitié.

— Si vous êtes assez lâche pour vous attaquer à des femmes, notre Dieu nous donnera la force de tout souffrir plutôt que de l'offenser.

— Je vous laisse un mois pour réfléchir ; après quoi, si vous ne consentez point à professer l'islamisme, vous périrez.

— Vous nous procurerez, si vous exécutez vos

menaces, l'insigne honneur du martyr et la couronne incorruptible du ciel.

— Adieu donc. Si, à l'époque que je viens de fixer, vous n'êtes pas musulmanes, je le jure par le nom d'Allah, je vous livrerai aux plus affreux supplices. »

Feri de Benastepar quitta la prison des deux jeunes filles en proférant ces menaces. Le lendemain il s'éloigna d'Alhama, et retourna dans les montagnes réchauffer le zèle de ses partisans, et préparer une nouvelle révolte.

Toutefois il laissa dans la ville une garnison nombreuse, prescrivit de redoubler de surveillance autour des prisonnières, et de ne point permettre à Amara de franchir l'enceinte de la place.

Jusque-là, l'infortunée avait joui d'une distraction qui lui était chère; elle faisait chaque jour une promenade dans les montagnes, sur la route de Velez-Malaga, qui les traverse.

Cette route s'engageait dans un passage appelé la Puerta-Zaflaraga; c'était, en effet, comme une porte taillée par la nature au milieu de rochers élevés.

Là, Amara aimait à s'asseoir et à rêver silencieusement à ses amis absents.

Rien n'est beau comme le spectacle qui s'offre aux regards quand on arrive en cet endroit au sortir des gorges des montagnes. L'œil ravi plane

sur les pentes méridionales du groupe Bétique, sur les côtes du royaume de Grenade, sur la Méditerranée et sur les rivages africains.

Cet unique plaisir de la jeune fille, dans sa demi-captivité, lui ayant été défendu, elle demeura confinée dans sa chambre. De sombres perspectives, un avenir effrayant, se présentaient à son esprit : l'exil, une vie pleine d'épreuves et de tribulations, puis la mort sur une terre étrangère, voilà ce qu'elle attendait.

Un jour Amara parvint à voir ses amies dans leur prison.

« Hassan est-il libre ? demanda Inez.

— Il n'est pas renfermé ; mais on le surveille attentivement.

— Que ne l'engagez-vous à s'évader ?

— Dans quel but ?

— Il avertirait mon père que nous sommes captives à Alhama.

— Croyez-vous qu'il l'ignore ?

— Assurément.

— Hassan verrait également mon père, ajouta Boabdilla. Zegri et le comte d'Aguilar, dès qu'ils seront instruits de notre sort, feront tout au monde pour nous délivrer.

— Je parlerai au médecin de Badajoz, » répliqua Amara.

Trois jours plus tard, Hassan réussissait à quitter la ville en trompant ses gardes.

A la nouvelle de la fuite du vieillard , le gouverneur d'Alhama, aussi farouche que son maître Feri de Benastepar, redoubla de mauvais traitements envers Inez et Boabdilla, et ordonna de ne plus perdre de vue Amara.

Les gardes furent empalés sur les remparts.

## XVII

### LA MONTAGNE-ROUGE

Le médecin de Badajoz franchit heureusement les passages surveillés des montagnes. Il lui fallut aller jusqu'à Alcala-Real pour trouver le comte d'Aguilar. Il lui donna tous les renseignements nécessaires sur les captives d'Alhama, et repartit aussitôt pour Grenade, afin de remplir la même mission auprès de l'infortuné Zegri, à qui, de tous ses enfants, il ne restait plus que Hamar.

Le comte d'Aguilar, justement alarmé sur le sort de sa fille, rassembla immédiatement ce qu'il put de troupes, et s'élança sur la route d'Alhama. Le trajet était long et hérissé de mille obstacles; mais le comte, s'inquiétant peu des difficultés, et ne considérant que le but à atteindre, précipita sa marche.

Il craignait d'arriver trop tard.

Lorsqu'il atteignit les montagnes, la révolte avait déjà relevé la tête. Elle paraissait moins redoutable que la première fois; cependant elle ne laissait pas d'effrayer Ferdinand, qui expédia des renforts à Alfonso d'Aguilar.

Le comte poussa en avant, toujours dans la direction d'Alhama. Il apprit en route que les troupes des rebelles se grossissaient, et qu'ils s'étaient emparés de plusieurs villes, telles que Margena, Adra, Castil de Ferro.

Ces graves nouvelles, et les horreurs commises à la prise de ces places, excitèrent l'ardeur du chef espagnol et redoublèrent sa colère. Il accéléra la marche de son armée, battant les Mores partout où il les rencontrait, passant les vaincus au fil de l'épée, livrant les prisonniers à la mort, saccageant les villes, incendiant les bourgs, ravageant les champs, faisant enfin de terribles exemples.

Sa fureur et celle de ses soldats ne connaissaient point de bornes; c'était comme un véritable ouragan qui roulait de montagne en montagne, au milieu du carnage, de l'incendie et des ruines. Jamais guerre n'avait été plus cruelle, plus impitoyable.

Les Mores ne savaient plus résister, et reculaient avec effroi devant ce torrent impétueux.

Ils s'acharnaient particulièrement à défendre la route d'Alhama. Leurs dernières bandes, traquées de toutes parts, se rallièrent sur une vaste mon-

tagne couvrant le chemin de la ville, et qu'on appelait la *Montagne - Rouge*, probablement à cause de la couleur que ses terres arides et ses rochers calcinés par le soleil avaient prise.

Sur ce sommet, le plus escarpé des Alpuxarras, Feri de Benastepar avait rassemblé tous les débris de ses troupes, avec les femmes et les enfants qu'on avait pu sauver du sac de Monarda, la dernière des villes réduites en cendres par le comte d'Aguilar.

Les Mores, habilement retranchés sur ces crêtes, garnissant toutes les saillies des rocs, occupaient une position formidable. Ils étaient décidés à livrer là leur dernière bataille, à jouer leur dernier enjeu, et Feri espérait bien gagner enfin la partie.

Alfonso d'Aguilar pressait et poursuivait les musulmans avec une telle ardeur, qu'il arriva au bas de la montagne presque à l'heure même où ils en couronnaient les sommets.

Il était trois heures du soir.

Le comte donna à peine à ses troupes le temps de se reposer, et bien que son armée égalât à peine en nombre celle des Mores, il donna le signal de l'attaque.

Mais les soldats chrétiens étaient incomparables pour la composition. C'étaient, en partie, des vétérans de Gonzalès, ou de vieux guerriers qui avaient fait avec le grand capitaine toutes les campagnes de Grenade.

Aussi, sur l'ordre de leur chef, tous s'élancèrent avec un admirable entrain, et commencèrent à gravir avec une prodigieuse ardeur les pentes abruptes de la Montagne-Rouge.

Les infidèles essayèrent de les arrêter en faisant rouler sur eux des pierres et des quartiers de roche. Les Espagnols laissèrent passer l'avalanche, qui emporta beaucoup d'entre eux, et reprirent leur course vaillante, s'excitant mutuellement de la voix et du geste.

Après une heure de cette rude montée, entremêlée d'incidents héroïques, et pendant laquelle le comte d'Aguilar parut constamment à la tête des siens, au plus fort du danger, les premiers soldats chrétiens furent aux prises avec les Mores.

Ceux-ci, étonnés de cette effroyable escalade, se retirèrent précipitamment derrière leurs rochers, et sur les derniers escarpements, d'où ils engagèrent une lutte furieuse.

Alors commença la véritable bataille. Elle se livrait, sanglante et terrible, pour ainsi dire au haut des airs, entre deux armées également décidées à vaincre ou à périr.

Les Espagnols attaquaient avec vigueur et acharnement les infidèles encouragés par la voix de Feri, qui éclatait au-dessus d'eux.

Bientôt une longue mêlée succéda aux premiers coups ; mille petits combats se livraient çà et là

pour enlever ou défendre un rocher, un pouce de terrain.

Là où deux hommes eussent eu peine à se tenir, cinq ou six s'élançaient, se prenaient corps à corps, s'entrelaçaient les uns aux autres comme des serpents, et finissaient par rouler au bas de la montagne, où ils arrivaient meurtris et broyés, mais non séparés.

C'étaient partout des coups et des cris furieux, des invocations et des blasphèmes. Les glaives se heurtaient, la croix et le croissant s'entremêlaient, l'ivresse du carnage emportait les combattants; un nuage de poussière, chargé d'âcres vapeurs de sang, flottait au-dessus du champ de bataille et l'enveloppait d'un voile lugubre, effrayant. Les solitudes des montagnes voisines retentissaient de clameurs tumultueuses; le soleil, près de disparaître à l'horizon, semblait avoir teint son immense disque rouge dans le sang qui arrosait la terre.

Tout à coup les deux chefs, Aguilar et Feri, se rencontrèrent face à face, l'œil fulgurant, le glaive au point et rouge jusqu'à la garde.

Les deux adversaires se mesurèrent un instant du regard; puis ils se précipitèrent l'un sur l'autre comme deux lions, avec des rugissements de fureur.

Le comte d'Aguilar était trop hors de lui pour bien calculer ses coups; Feri de Benastepar luttait

avec plus de calme, et étudiait davantage la portée de ses efforts.

Le combat dura environ un quart d'heure, avec des chances égales des deux côtés. Soudain les Espagnols poussèrent un cri d'angoisse, et les Mores applaudirent avec transport : le frère du grand capitaine, le plus vaillant homme de la Péninsule après Gonzalès de Cordoue, venait de rouler sur le sol, la gorge traversée d'un coup mortel, et rendant le sang à flots.

L'issue de la bataille n'était plus douteuse : les musulmans repoussèrent les chrétiens. Ceux-ci se voyaient perdus : trop faibles déjà avec le comte d'Aguilar, maintenant que ce vaillant chef gisait à terre expirant, ils reculaient en silence, tristement, disputant le terrain pied à pied, et se défendant de leur mieux.

Les Mores, conduits par Feri, frappaient avec une ardeur nouvelle, poussaient des cris d'allégresse, et entonnaient déjà des chants de triomphe.

Ils n'eurent pas le temps de les achever.

Le son belliqueux des trompettes éclata subitement derrière eux, comme la foudre; et, d'un maigre bois auquel ils appuyaient leur base, s'élancèrent des troupes fraîches, qui les chargèrent et les culbutèrent en un clin d'œil.

Zegri intervenait à son tour dans cette lutte terrible, d'où dépendait le salut de sa fille.

Averti par Hassan, et placé par le roi à la tête de soldats recrutés à la hâte en Andalousie et en Murcie, il accourait jeter son glaive dans le plateau de la balance.

Zegri était arrivé au pied de la Montagne-Rouge un peu après le commencement de l'action. Ayant découvert un sentier demeuré libre, il le gravit en silence, et se porta, sans avoir été remarqué, sur les derrières des musulmans.

La déroute des Mores fut complète. Pris entre deux feux, ils périrent presque tous. Feri de Benastepar s'échappa à grand'peine, grâce à la vitesse de son cheval.

Zegri, ayant appris la chute du comte d'Aguilar, chercha et finit par trouver l'illustre chef étendu sans connaissance au pied d'un rocher. Il appela le médecin de Badajoz, qui l'avait suivi. Hassan pansa la blessure de l'héroïque guerrier, qui recouvra ses sens, et reconnut ses amis.

A la vue de Zegri victorieux, un sourire de joie effleura les lèvres décolorées d'Aguilar; il serra la main du prince, et murmura d'une voix éteinte :

« A Alhama..., sauvez-les ! »

Puis il referma les yeux.

Il les rouvrit un instant après, et, apercevant Hamar, il l'appela du geste. S'étant confessé, il dit à Zegri :

« Ami, vous consolerez ma femme et mes en-

fants ; je vous confie tous ceux que j'aime sur la terre. »

Le prince more promit avec émotion de veiller sur ceux qu'on lui recommandait, et le comte Alfonso d'Aguilar rendit en paix son âme à Dieu.

Aussitôt Zegri, prenant le commandement de toute l'armée, ordonna aux trompettes de sonner le ralliement des troupes. Il fit enlever le corps du comte d'Aguilar, pour le remettre à la famille du glorieux chef. Non loin de là gisait le cadavre de Zulphi. Le lâche derviche avait été frappé par derrière.

Le prince more s'élança, sans perdre de temps, sur la route d'Alhama. Arrivé à une demi-lieue de la ville, Zegri commanda une halte à son armée. Ensuite, prenant avec lui deux cents hommes seulement, il partit de nuit, en silence. Mais il avait un auxiliaire puissant, Costizabal, l'habile agent du comte de Tendilla.

Zegri se proposait de prendre la place par surprise, craignant que s'il l'attaquait de vive force, le sauvage gouverneur ne massacrait les prisonnières.

Guidé par les indications de Hassan, Costizabal trouva moyen d'introduire dans Alhama les deux cents hommes de Zegri, qui s'emparèrent des murs. L'armée parut presque aussitôt. La garnison fut faite prisonnière, le gouverneur précipité du

haut d'une tour, et les trois jeunes filles heureusement délivrées.

Bientôt la paix se rétablit complètement dans les montagnes. Un certain nombre de Mores demandèrent à se retirer en Afrique avec les débris de leur fortune ; ils obtinrent cette grâce, on leur fournit des vaisseaux de transport moyennant dix ducats par personne.

La plupart des autres se firent chrétiens, et ceux qui voulurent encore se révolter sous Philippe III, furent pour toujours chassés de l'Espagne.

Grâce à la tranquillité reconquise au prix de tant de sang et de sacrifices, Zegri et Hassan purent conduire Amara dans les domaines que le prince more possédait dans les Alpuxarras. La fille de Feri de Benastepar se rétablit parfaitement.

Boabdilla, Inez et toute la famille du comte d'Aguilar suivirent Amara dans les montagnes.

Hamar retourna au couvent de son ordre où il s'était consacré à Dieu, et il y mena une vie sainte.

Vers la fin de l'année où se passèrent les événements que nous venons de raconter, la cour se trouvait à Barcelone. Un jour que Ferdinand sortait de son palais, accompagné d'une foule nombreuse de courtisans et de magistrats, pour aller rendre la justice, un homme caché derrière une porte que devait franchir le roi s'élança su-

bitement, tira l'épée et frappa le monarque entre le cou et les épaules. Si le coup n'eût été affaibli par le collier d'or que le prince portait ordinairement, il eût été tué sur place.

Ferdinand fut néanmoins grièvement blessé, et il lui fallut quelque temps pour se rétablir.

L'assassin, qu'on avait arrêté immédiatement, fut interrogé, et on voulut lui faire dénoncer ses complices; car on était persuadé que son attentat résultait d'une conspiration contre la personne du roi.

Mais le coupable ne fit d'autre réponse que celle-ci :

« La couronne d'Espagne m'appartient : Ferdinand l'a usurpée sur moi, et il la détient injustement. Si j'avais pu, ajoutait-il, l'attaquer par une guerre, je l'aurais fait. Mais comme il a séduit tous mes sujets, j'ai été contraint d'agir seul. Je n'ai pris conseil de personne, et je n'en avais pas besoin, puisque mes droits au trône sont évidents, et qu'il n'y a rien de plus naturel que de chercher à rentrer en possession d'un royaume dont on a été dépouillé contre toute espèce de droit. »

A ces paroles, on reconnut le fou Cannamarès. Ferdinand voulait le renvoyer sans le punir; mais ses conseillers furent d'un autre avis, et on le condamna à être tiré à quatre chevaux.

On lui fit toutefois la grâce de l'étrangler auparavant.

Ce fut le nègre Soliman qui rendit ce triste service à son ami. Après l'équipée qu'il avait faite à Ximénès, Soliman avait été réduit à solliciter l'office de bourreau , pour ne pas mourir de faim.

Quant à Feri de Benastepar, il ne reparut jamais en Espagne. Sa fille vécut toujours dans la famille de Zegri , sans recevoir de nouvelles de son père. Elle ferma les yeux au prince more, avec Boabdilla. Après quoi les deux nobles amies allèrent demander au cloître la paix que le monde ne peut donner, et elles y terminèrent saintement, l'une et l'autre, leur carrière si éprouvée.

Avec elles descendirent dans la tombe deux illustres maisons. Leurs prières, leur vie pure, contribuèrent sans doute puissamment à maintenir dans le sein de l'Église les Mores récemment convertis à la foi. Ceux-ci, en voyant les filles honorées de leurs principaux chefs donner de tels exemples d'attachement à la religion du Christ, s'affermirent de plus en plus dans l'amour de cette loi si douce et si fraternelle, contrastant de tout point avec les cruels enseignements de Mohammed.



# TABLE

## DES CHAPITRES

---

I. — Le médecin de Badajoz. . . . .	1
II. — Amara. . . . .	42
III. — L'Albaïcin. . . . .	33
IV. — L'espion. . . . .	56
V. — A l'Alhambra. . . . .	69
VI. — Le comte d'Aguilar. . . . .	82
VII. — La tour de Comare. . . . .	103
VIII. — La lumière. . . . .	111
IX. — Au rendez-vous. . . . .	129
X. — Soulèvement. . . . .	139
XI. — L'œuvre du juif. . . . .	151
XII. — Un libérateur. . . . .	168
XIII. — Le coureur noir. . . . .	179
XIV. — Ximénès. . . . .	192
XV. — Dans les Alpuxarras. . . . .	200
XVI. — Alhama. . . . .	212
XVII. — La Montagne - Rouge. . . . .	224





